



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



141



ERNEST RIDLEY DEBENHAM.

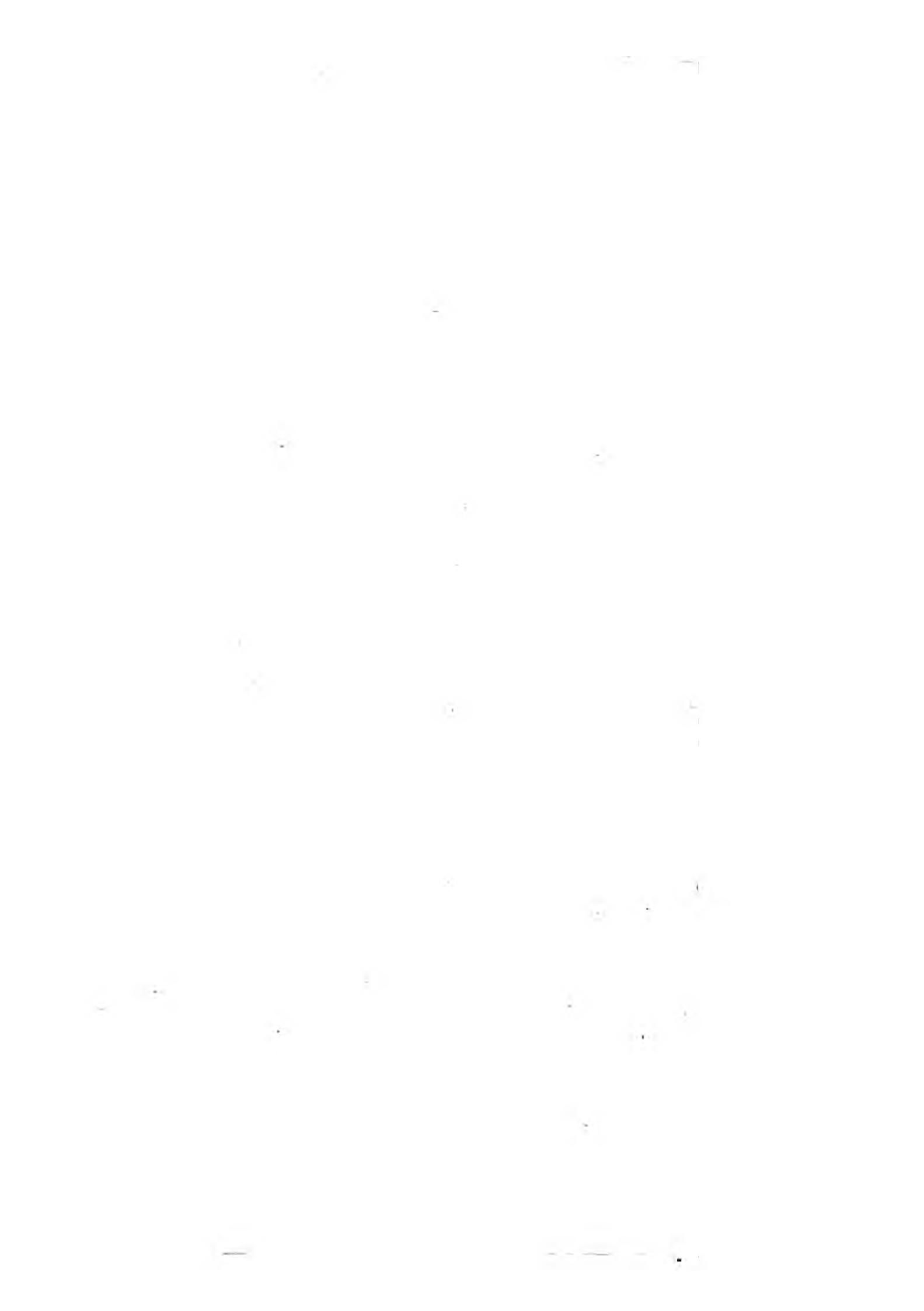
~~251 aa. H~~



REP. F. 10 993 (3)

~~F/Y 2500 A. 3~~

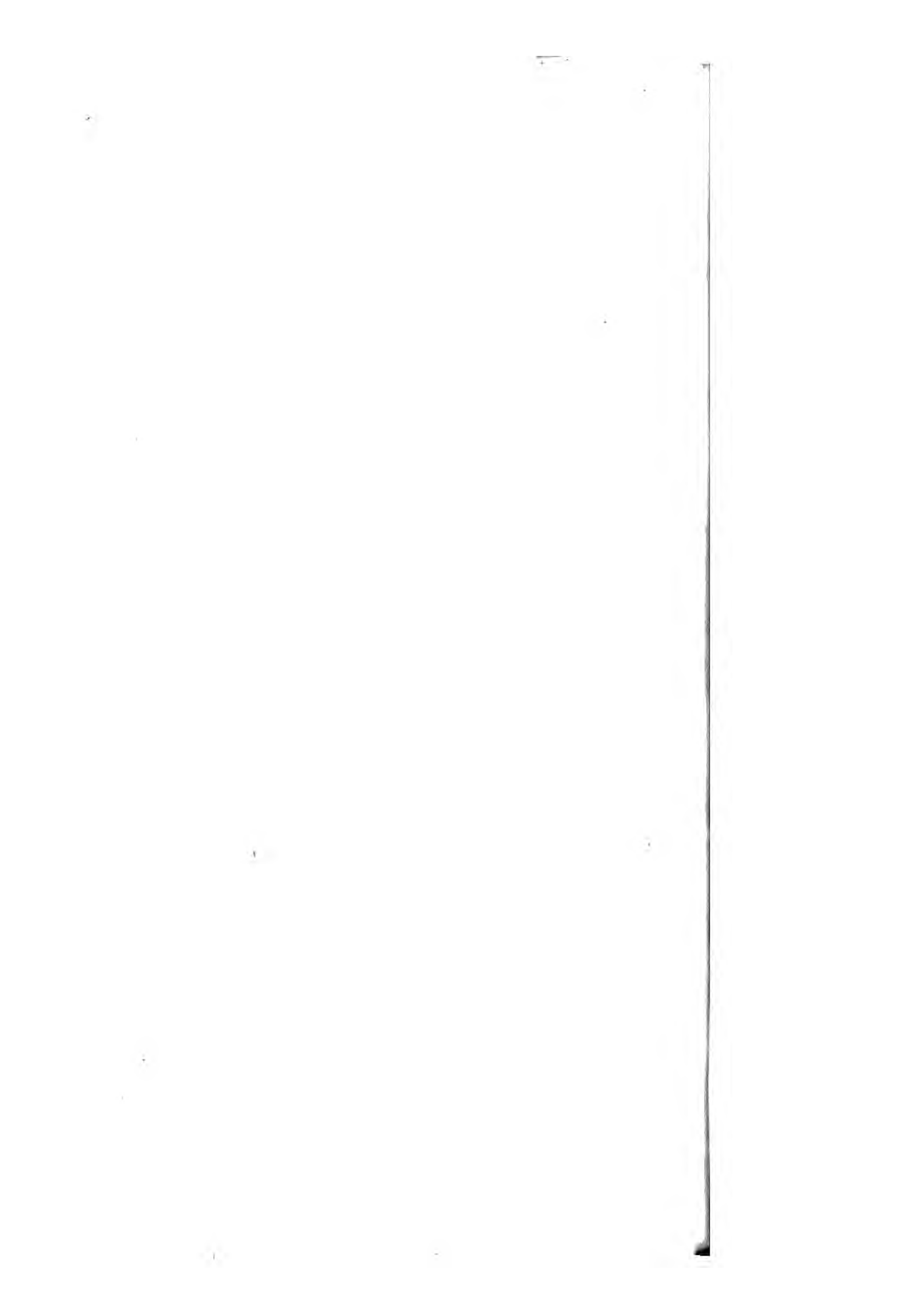
L. BUMPUS, LTD 350, OXFORD STREET



ŒUVRES

DE

LE SAGE



ŒUVRES
DE
LE SAGE

Avec Notices et Notes

PAR
A. P.-MALASSIS.

HISTOIRE
DE
GIL BLAS DE SANTILLANE

TOME TROISIÈME



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
31, PASSAGE CHOISEUL, 31

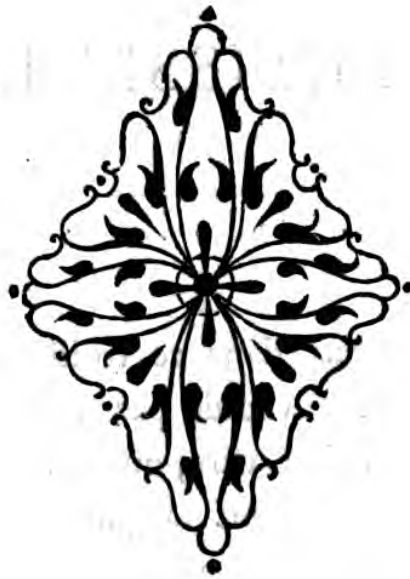
—
MDCCCLXXVIII





AVERTISSEMENT

On a marqué dans ce troisieme tome une époque qui ne s'accorde pas avec l'Histoire de don Pompeyo de Castro, qu'on lit dans le premier volume. Il paroît là que Philippe II n'a pas encore fait la conquête de Portugal, & l'on voit ici tout d'un coup ce royaume sous la domination de Philippe III, sans que Gil Blas en soit beaucoup plus vieux. C'est une faute de chronologie dont l'auteur s'est aperçu trop tard, mais qu'il promet de corriger dans la suite, avec quantité d'autres, si l'on fait une nouvelle édition de son ouvrage ¹.





HISTOIRE
DE
GIL BLAS

LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

*Des amours de Gil Blas et de la dame Lorença
Séphora.*

J'ALLAI donc à Xelva porter au bon Samuel Simon les trois mille ducats que nous lui avions volés. J'avouerai que je fus tenté, sur la route, de m'approprier cet argent pour commencer mon intendance sous d'heureux auspices. Je pouvois faire ce coup impunément. Je n'avois qu'à voyager cinq ou six jours, & m'en retourner ensuite, comme si je me fusse acquitté de ma commission. Don Al-

phonse & son père étoient trop prévenus en ma faveur pour soupçonner ma fidélité. Tout me favorisoit. Je ne succombai pourtant point à la tentation : je puis même dire que je la surmontai en garçon d'honneur ; ce qui n'étoit pas peu louable dans un jeune homme qui avoit fréquenté de grands fripons. Bien des personnes qui ne voient que d'honnêtes gens ne sont pas si scrupuleuses ; celles surtout à qui l'on a confié des dépôts qu'elles peuvent retenir sans intéresser leur réputation pourroient en dire des nouvelles.

Après avoir fait la restitution au marchand, qui ne s'y étoit nullement attendu, je revins au château de Leyva. Le comte de Polan n'y étoit plus ; il avoit repris le chemin de Tolède avec Julie & don Fernand. Je trouvai mon nouveau maître plus épris que jamais de sa Séraphine, sa Séraphine enchantée de lui, & don César charmé de les posséder tous deux. Je m'attachai à gagner l'amitié de ce tendre père, & j'y réussis. Je devins l'intendant de la maison ; c'étoit moi qui réglois tout : je recevois l'argent des fermiers, je faisois la dépense, & j'avois sur les valets un empire despotique ; mais contre l'ordinaire de mes pareils, je n'abusois point de mon pouvoir. Je ne chassois pas les domestiques qui me déplaisoient, ni n'exigeois pas des autres qu'ils me fussent entièrement dévoués. S'ils s'adrescoient directement à don César, ou à son fils, pour leur de-

mander des graces, bien loin de les traverser, je parlois en leur faveur. D'ailleurs les marques d'affection que mes deux maîtres me donnoient à toute heure m'inspiroient un zèle pur pour leur service. Je n'avois en vue que leur intérêt. Aucun tour de passe-passe dans mon administration. J'étois un intendant comme on n'en voit point.

Pendant que je m'applaudissois du bonheur de ma condition, l'amour, comme s'il eût été jaloux de ce que la fortune faisoit pour moi, voulut aussi que j'eusse quelques graces à lui rendre : il fit naître, dans le cœur de la dame Lorença Séphora, première femme de Séraphine, une inclination violente pour monsieur l'intendant. Ma conquête, pour dire les choses en fidèle historien, frisoit la cinquantaine. Cependant un air de fraîcheur, un visage agréable, & deux beaux yeux dont elle sçavoit habilement se servir, pouvoient la faire encore passer pour une espèce de bonne fortune. Je lui aurois souhaité seulement un teint plus vermeil, car elle étoit fort pâle ; ce que je ne manquai pas d'attribuer à l'austérité du célibat.

La dame m'agaça long-temps par des regards où son amour étoit peint. Mais au lieu de répondre à ses œillades je fis d'abord semblant de ne pas m'apercevoir de son dessein. Par-là, je lui parus un galant tout neuf ; ce qui ne lui déplut point. S'imaginant donc ne devoir pas s'en tenir au langage des yeux avec un jeune

homme qu'elle croyoit moins éclairé qu'il ne l'étoit, dès le premier entretien que nous eûmes ensemble, elle me déclara ses sentimens en termes formels, afin que je n'en ignorasse. Elle s'y prit en femme qui avoit de l'école. Elle feignit d'être déconcertée en me parlant, & après m'avoir dit à bon compte tout ce qu'elle vouloit me dire, elle se cacha le visage, pour me faire croire qu'elle avoit honte de me laisser voir sa foiblesse. Il fallut bien me rendre, & quoique la vanité me déterminât plus que le sentiment, je me montrai fort sensible à ces marques d'affection. J'affectai même d'être pressant, & je fis si bien le passionné, que je m'attirai des reproches. Lorença me reprit avec tant de douceur, qu'en me recommandant d'avoir de la retenue, elle ne paroissoit pas fâchée que j'en eusse manqué. J'aurois poussé les choses encore plus loin, si l'objet aimé n'eût pas craint de me donner mauvaise opinion de sa vertu, en m'accordant une victoire trop facile. Ainsi nous nous séparâmes jusqu'à une nouvelle entrevue, Séphora persuadée que sa fausse résistance la faisoit passer pour une vestale dans mon esprit, & moi plein de la douce espérance de mettre bientôt cette aventure à fin.

Mes affaires étoient dans cette heureuse disposition, lorsqu'un laquais de don César m'apprit une nouvelle qui modéra ma joie. Ce garçon étoit un de ces domestiques curieux qui

s'appliquent à découvrir ce qui se passe dans une maison. Comme il me faisoit assiduellement sa cour, & qu'il me régaloit de quelque nouveauté tous les jours, il me vint dire un matin qu'il avoit fait une plaifante découverte, qu'il vouloit m'en faire part, à condition que je garderois le secret, attendu que cela regardoit la dame Lorença Séphora, dont il craignoit, disoit-il, de s'attirer le ressentiment. J'avois trop d'envie d'apprendre ce qu'il avoit à me dire, pour ne pas lui promettre d'être discret ; mais, sans paroître y prendre le moindre intérêt, je lui demandai, le plus froidement qu'il me fut possible, ce que c'étoit que la découverte dont il me faisoit fête. Lorença, me dit-il, fait secrètement entrer, tous les soirs, dans son appartement, le chirurgien du village, qui est un jeune homme des mieux bâtis, & le drôle y demeure assez long-temps. Je veux croire, ajouta-t-il d'un air malin, que cela peut fort bien être innocent ; mais vous conviendrez qu'un garçon qui se glisse mystérieusement dans la chambre d'une fille dispose à mal juger d'elle.

Quoique ce rapport me fît autant de peine que si j'eusse été véritablement amoureux, je me gardai bien de le faire connoître. Je me contraignis jusqu'à rire de cette nouvelle qui me perçoit l'âme. Mais je me dédommageai de cette contrainte dès que je me vis sans témoins. Je pestai, je jurai, je rêvai au parti que

je prendrois. Tantôt, méprisant Lorença, je me propofois de l'abandonner, fans daigner seulement m'éclaircir avec la coquette, & tantôt, m'imaginant qu'il y alloit de mon honneur de donner la chasse au chirurgien, je formois le deffein de l'appeler en duel. Cette dernière résolution prévalut. Je me mis en embuscade fur le soir, & je vis effectivement mon homme entrer d'un air myftérieux dans l'appartement de ma duègne. Il falloit cela pour entretenir ma fureur qui se feroit peut-être ralentie. Je fortis du château & m'allai pofter fur le chemin par où le galant devoit s'en retourner. Je l'attendois de pied ferme, et chaque moment irritoit l'envie que j'avois de me battre. Enfin, mon ennemi parut ; je fis quelques pas en matamore pour l'aller joindre. Mais, je ne fçais comment diable cela se fit, je me sentis tout-à-coup faisir, comme un héros d'Homère, d'un mouvement de crainte qui m'arrêta. Je demeurai auffi troublé que Pâris quand il se présenta pour combattre Ménélas. Je me mis à confidérer mon homme qui me sembla fort & vigoureux, & je trouvai son épée d'une longueur excessive. Tout cela faisoit fur moi son effet. Néanmoins, par point d'honneur, ou autrement, quoique je viffe le péril avec des yeux qui le groffissoient encore, & malgré la nature qui s'opiniâtroit à m'en détourner, j'eus l'affurance de m'avancer vers le chirurgien, & de mettre flamberge au vent

Mon action le furprit. Qu'y a-t-il donc, feigneur Gil Blas ? s'écria-t-il. Pourquoi ces démonstrations de chevalier errant ? Vous voulez rire, apparemment. Non, monsieur le barbier, lui répondis-je, non. Rien n'est plus sérieux. Je veux sçavoir si vous êtes aussi brave que galant. N'espérez pas que je vous laisse posséder tranquillement les bonnes grâces de la dame que vous venez de voir en secret au château. Par saint Côme² ! reprit le chirurgien en faisant un éclat de rire, voici une plaisante aventure ! Vive Dieu ! les apparences sont bien trompeuses. A ces mots, m'imaginant qu'il n'avoit pas plus d'envie que moi de se battre, j'en devins plus insolent. A d'autres, interrompis-je, mon ami, à d'autres. Ne pensez pas que je me paye d'une simple négative. Je vois bien, répliqua-t-il, que je ferai obligé de parler pour prévenir le malheur qui arriveroit à vous ou à moi. Je vais donc vous révéler un secret, quoique les hommes de notre profession ne puissent pas être trop discrets. Si la dame Lorença me fait entrer dans son appartement, c'est pour cacher aux domestiques la connoissance de son mal. Elle a au dos un cancer invétééré que je vais panser tous les soirs. Voilà le sujet de ces visites qui vous alarment. Ayez donc désormais l'esprit en repos là-dessus. Mais, poursuivit-il, si vous n'êtes pas satisfait de cet éclaircissement, & que vous vouliez que nous en venions absolument aux mains, vous n'avez

qu'à parler. Je ne suis pas homme à refuser le collet. En disant ces paroles, il tira sa longue rapière qui me fit frémir, & se mit en garde d'un air qui ne promettoit rien de bon. C'est assez, lui dis-je en rengainant mon épée : je ne suis pas un brutal à n'écouter aucune raison. Après ce que vous venez de m'apprendre, vous n'êtes plus mon ennemi. Embrassons-nous. A ce discours qui lui fit assez connoître que je n'étois pas si méchant que j'avois paru d'abord, il remit en riant sa flamberge, me tendit les bras, & ensuite nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde.

Depuis ce moment-là Séphora ne s'offrit plus que désagréablement à ma pensée. J'élu dai toutes les occasions qu'elle me donna de l'entretenir en particulier : ce que je fis avec tant de soin & d'affectation, qu'elle s'en aperçut. Etonnée d'un si grand changement, elle en voulut sçavoir la cause, & trouvant enfin moyen de me parler à l'écart : Monsieur l'intendant, me dit-elle, apprenez-moi, de grace, pourquoi vous fuyez jusqu'à mes regards. Au lieu de chercher, comme auparavant, l'occasion de m'entretenir, vous prenez soin de m'éviter. Il est vrai que j'ai fait les avances ; mais vous y avez répondu. Rappelez-vous, s'il vous plaît, la conversation que nous avons eue ensemble. Vous y étiez tout de feu ; vous êtes à présent tout de glace. Qu'est-ce que cela signifie ? La question n'étoit pas peu délicate pour un

homme naturel. Auffi je fus fort embarrassé. Je ne me souviens plus de la réponse que je fis à la dame : je me souviens seulement qu'elle lui déplut infiniment. Séphora, quoiqu'à son air doux et modeste on l'eût prise pour un agneau, étoit un tigre quand la colère la dominoit. Je croyois, me dit-elle en me lançant un regard plein de dépit & de rage, je croyois faire beaucoup d'honneur à un petit homme comme vous, en lui découvrant des sentimens que de nobles cavaliers feroient gloire d'exciter. Je suis bien punie de m'être indignement abaissée jusqu'à un malheureux avanturier.

Elle n'en demeura pas là. J'en aurois été quitte à trop bon marché. Sa langue, cédant à la fureur, me donna cent épithètes qui enchériffoient les unes sur les autres. Je sçais bien que j'aurois dû les recevoir de sang-froid, & faire réflexion qu'en dédaignant le triomphe d'une vertu que j'avois tentée, je commettois un crime que les femmes ne pardonnent point. Mais j'étois trop vif pour souffrir des injures dont un homme sensé n'auroit fait que rire à ma place, & la patience m'échappa. Madame, lui dis-je, ne méprisons personne. Si ces nobles cavaliers, dont vous parlez, vous avoient vu le dos, je suis sûr qu'ils borneroient là leur curiosité. Je n'eus pas fitôt lancé ce trait, que la furieuse duègne m'appliqua le plus rude soufflet qu'ait jamais donné femme outragée. Je n'en attendis pas un second, & j'évitai, par une

prompte fuite, une grêle de coups qui feroient tombés sur moi.

Je rendois grâces au ciel de me voir hors de ce mauvais pas, & je m'imaginois n'avoir plus rien à craindre, puisque la dame s'étoit vengée. Il me sembloit que, pour son honneur, elle devoit taire l'aventure. Effectivement, quinze jours s'écoulèrent sans que j'en entendisse parler. Je commençois moi-même à l'oublier, quand j'appris que Séphora étoit malade. Je fus assez bon pour m'affliger de cette nouvelle. J'eus pitié de la dame. Je pensai que, ne pouvant vaincre un amour si mal payé, cette malheureuse amante y avoit succombé. Je me représentais avec douleur que j'étois la cause de sa maladie, & je plaignois du moins la duègne, si je ne pouvois l'aimer. Que je jugeois mal d'elle ! Sa tendresse changée en haine ne songeoit alors qu'à me nuire.

Un matin que j'étois avec don Alphonse, je trouvai ce jeune cavalier triste & rêveur. Je lui demandai respectueusement ce qu'il avoit. Je suis chagrin, me dit-il, de voir Séraphine foible, injuste, ingrate. Cela vous étonne, ajouta-t-il, en remarquant que je l'écoutois avec surprise. Cependant rien n'est plus véritable. J'ignore quel sujet vous avez pu donner à la dame Lorença de vous haïr ; mais je puis vous affurer que vous lui êtes devenu odieux à un point que, si vous ne fortiez au plus vite de ce château, sa mort, dit-elle, est certaine. Vous ne

devez pas douter que Séraphine, à qui vous êtes cher, ne se soit d'abord révoltée contre une haine qu'elle ne peut servir sans injustice & sans ingratitude. Mais enfin, c'est une femme. Elle aime tendrement Séphora qui l'a élevée. C'est, pour elle une mère que cette gouvernante dont elle croiroit avoir le trépas à se reprocher, si elle n'avoit la foiblesse de la satisfaire. Pour moi, quelque amour qui m'attache à Séraphine, je n'aurai jamais la lâche complaisance d'adhérer à ses sentimens là-dessus. Périront toutes les duègnes d'Espagne avant que je consente à l'éloignement d'un garçon que je regarde plutôt comme un frère que comme un domestique.

Lorsque don Alphonse eut ainsi parlé, je lui dis : Seigneur, je suis né pour être le jouet de la fortune. J'avois compté qu'elle cesseroit de me persécuter chez vous où tout me promettoit des jours heureux & tranquilles. Il faut pourtant me résoudre à m'en bannir, quelque agrément que j'y trouve. Non, non, s'écria le généreux fils de don César. Laissez-moi faire entendre raison à Séraphine. Il ne sera pas dit que vous aurez été sacrifié aux caprices d'une duègne, pour qui d'ailleurs on n'a que trop de considération. Vous ne ferez, lui répliquai-je, seigneur, qu'aigrir Séraphine, en résistant à ses volontés. J'aime mieux me retirer, que de m'exposer, par un plus long séjour ici, à mettre la division entre deux époux si parfaits. Ce seroit

un malheur dont je ne me consolerois de ma vie.

Don Alphonse me défendit de prendre ce parti, & je le vis si ferme dans le dessein de me foutenir, qu'indubitablement Lorença en auroit eu le démenti, si je n'eusse écouté que mon repentiment. Il y avoit des momens où, piqué contre la duègne, j'étois tenté de ne la point ménager. Mais, quand je venois à considérer qu'en révélant sa honte, ce seroit poignarder une pauvre créature dont je causois tout le malheur, & que deux maux sans remède conduisoient visiblement au tombeau, je ne me sentoient plus que de la compassion pour elle. Je jugeai, puisque j'étois un mortel si dangereux, que je devois en conscience rétablir, par ma retraite, la tranquillité dans le château : ce que j'exécutai dès le lendemain, avant le jour, sans dire adieu à mes deux maîtres, de peur qu'ils ne s'opposassent à mon départ par amitié pour moi. Je me contentai de laisser, dans ma chambre, un écrit qui contenoit un compte exact que je leur rendois de mon administration.





CHAPITRE II.

Ce que devint Gil Blas après sa sortie du château de Leyva, & des heureuses suites qu'eut le mauvais succès de ses amours.



J'ÉTOIS monté sur un bon cheval qui m'appartenoit, & je portois dans ma valise deux cents pistoles dont la meilleure partie me venoit des bandits tués, & des trois mille ducats volés à Samuel Simon ; car don Alphonse, sans me faire rendre ce que j'avois touché, avoit généreusement restitué cette somme entière de ses propres deniers. Ainsi, regardant mes effets comme un bien devenu légitime par cette restitution, j'en jouissois sans scrupule. Je possédois donc un fonds qui ne me permettoit pas de m'embarasser de l'avenir, outre la confiance qu'on a toujours en son mérite, à l'âge que j'avois. D'ailleurs, Tolède m'offroit un asyle agréable. Je ne doutois point que le comte de Polan ne se fît un plaisir de bien recevoir un de ses libérateurs, & de lui donner un logement dans sa maison. Mais

j'envifageois ce feigneur comme mon pis-aller, & je réfolus, avant que d'avoir recours à lui, de dépenfer une partie de mon argent à voyager dans les royaumes de Murcie & de Grenade, que j'avois particulièrement envie de voir. Dans ce deffein, je pris le chemin d'Almanfa, d'où, pourfuivant ma route, j'allai de ville en ville jufqu'à celle de Grenade, fans qu'il m'arrivât aucune mauvaife aventure. Il fembloit que la fortune, fatif faite de tant de tours qu'elle m'avoit joués, voulût enfin me laiffer en repos. Mais la traîtreffe m'en préparoit bien d'autres, comme on le verra dans la fuite.

Une des premières perfonnes que je rencontrai dans les rues de Grenade fut le feigneur don Fernand de Leyva, gendre, ainfi que don Alphonfe, du comte de Polan. Nous fîmes également furpris l'un & l'autre de nous trouver là. Comment donc, Gil Blas, s'écria-t-il, vous dans cette ville ! qui vous amène ici ? Seigneur, lui dis-je, fi vous êtes étonné de me voir en ce pays-ci, vous le ferez bien davantage quand vous fçaurez pourquoi j'ai quitté le fervice du feigneur don Céfar & de fon fils. Alors je lui contai tout ce qui s'étoit paffé entre Séphora & moi, fans lui rien déguifer. Il en rit de bon cœur, puis, reprenant fon sérieux : Mon ami, me dit-il, je vous offre ma médiation dans cette affaire. Je vais écrire à ma belle-fœur..... Non, non, feigneur, interrompis-je, ne lui écrivez

point, je vous prie. Je ne suis pas sorti du château de Leyva pour y retourner. Faites, s'il vous plaît, un autre usage de la bonté que vous avez pour moi. Si quelqu'un de vos amis a besoin d'un secrétaire ou d'un intendant, je vous conjure de lui parler en ma faveur. J'ose vous affurer qu'il ne vous reprochera pas de lui avoir donné un mauvais sujet. Très-volontiers, répondit-il ; je ferai tout ce que vous souhaitez. Je suis venu à Grenade pour voir une vieille tante malade. J'y ferai encore trois semaines ; après quoi je partirai pour me rendre à mon château de Lorqui où j'ai laissé Julie. Je demeure dans cette maison, poursuivit-il, en me montrant un hôtel qui étoit à cent pas de nous ; venez me trouver dans quelques jours. Je vous aurai peut-être déjà déterré un poste convenable.

Effectivement, dès la première fois que nous nous revîmes, il me dit : Monsieur l'archevêque de Grenade, mon parent & mon ami, voudroit avoir près de lui un homme qui eût de la littérature & une bonne main, pour mettre au net ses écrits ; car c'est un grand auteur. Il a composé je ne sçais combien d'homélies, & il en fait encore tous les jours, qu'il prononce avec applaudissement. Comme je vous crois son fait, je vous ai proposé, & il m'a promis de vous prendre. Allez vous présenter à lui de ma part. Vous jugerez, par la réception qu'il vous fera, si je lui ai parlé de vous avantageusement.

La condition me sembla telle que je la pou-

vois désirer. Ainsi, m'étant préparé de mon mieux à paroître devant le prélat, je me rendis un matin à l'archevêché. Si j'imitois les faiseurs de romans, je ferois une pompeuse description du palais épiscopal de Grenade ; je m'étendrois sur la structure du bâtiment, je vanterois la richesse des meubles, je parlerois des statues & des tableaux qui y étoient, je ne ferois pas grâce au lecteur de la moindre des histoires qu'ils représentoient ; mais je me contenterai de dire qu'il égaloit en magnificence le palais de nos rois.

Je trouvai dans les appartemens un peuple d'ecclésiastiques & de gens d'épée, dont la plupart étoient des officiers de monseigneur, ses aumôniers, ses gentilshommes, ses écuyers, ou ses valets de chambre. Les laïcs avoient tous des habits superbes. On les auroit plutôt pris pour des seigneurs que pour des domestiques. Ils étoient fiers & faisoient les hommes de conséquence. Je ne pus m'empêcher de rire, en les considérant, & de m'en moquer en moi-même. Parbleu ! disois-je, ces gens-ci sont bienheureux de porter le joug de la servitude sans le sentir ; car enfin, s'ils le sentoient, il me semble qu'ils auroient des manières moins orgueilleuses. Je m'adressai à un grave & gros personnage qui se tenoit à la porte du cabinet de l'archevêque, pour l'ouvrir & la fermer quand il le falloit. Je lui demandai civilement s'il n'y avoit pas moyen de parler à monseigneur : Attendez, me dit-il

d'un air fec ; Sa Grandeur va fortir pour aller entendre la messe : elle vous donnera , en passant, un moment d'audience. Je ne répondis pas un mot. Je m'armai de patience, & je m'avisai de vouloir lier conversation avec quelques-uns des officiers ; mais ils commencèrent à m'examiner depuis les pieds jusqu'à la tête, sans daigner me répondre une syllabe. Après quoi ils se regardèrent les uns les autres, en fouriant avec orgueil de la liberté que j'avois prise de me mêler à leur entretien.

Je demurai, je l'avoue, tout déconcerté de me voir traiter ainsi par des valets. Je n'étois pas encore bien remis de ma confusion, quand la porte du cabinet s'ouvrit. L'archevêque parut. Il se fit aussitôt un profond silence parmi les officiers qui quittèrent tout à coup leur maintien insolent pour en prendre un respectueux devant leur maître. Ce prélat étoit dans sa soixante-neuvième année, fait à peu près comme mon oncle le chanoine Gil Perez, c'est-à-dire gros & court. Il avoit, par dessus le marché, les jambes fort tournées en dedans, & il étoit si chauve, qu'il ne lui restoit qu'un bouquet de cheveux par derrière ; ce qui l'obligeoit d'emboëter sa tête dans un bonnet de laine fine à longues oreilles. Malgré tout cela, je lui trouvois l'air d'un homme de qualité, sans doute parce que je sçavois qu'il en étoit un. Nous autres personnes du commun, nous regardons les grands seigneurs avec une pré-

vention qui leur prête souvent un air de grandeur que la nature leur a refusé.

L'archevêque s'avança vers moi d'abord, & me demanda, d'un ton de voix plein de douceur, ce que je souhaitois. Je lui dis que j'étois le jeune homme dont le seigneur don Fernand de Leyvâ lui avoit parlé. Il ne me donna pas le temps de lui en dire davantage : Ah ! c'est vous, s'écria-t-il, c'est vous dont il m'a fait un si bel éloge. Je vous retiens à mon service. Vous êtes une bonne acquisition pour moi. Vous n'avez qu'à demeurer ici. A ces mots, il s'appuya sur deux écuyers, & sortit après avoir écouté deux ecclésiastiques qui avoient quelque chose à lui communiquer. A peine fut-il hors de la chambre où nous étions, que les mêmes officiers qui avoient dédaigné ma conversation, vinrent la rechercher. Les voilà qui m'environnent, qui me gracieufent, & me témoignent de la joie de me voir devenir commençal de l'archevêché. Ils avoient entendu les paroles que leur maître m'avoit dites, & ils mouroient d'envie de sçavoir sur quel pied j'allois être auprès de lui ; mais j'eus la malice de ne pas contenter leur curiosité, pour me venger de leurs mépris.

Monseigneur ne tarda guère à revenir. Il me fit entrer dans son cabinet, pour m'entretenir en particulier. Je jugeai bien qu'il avoit dessein de tâter mon esprit. Je me tins sur mes gardes, & me préparai à mesurer tous mes mots. Il

m'interrogea d'abord sur les humanités. Je ne répondis point mal à ses questions. Il vit que je connoissois assez les auteurs grecs & latins. Il me mit ensuite sur la dialectique. C'est où je l'attendois. Il me trouva là-dessus ferré à glace. Votre éducation, me dit-il avec quelque sorte de surprise, n'a point été négligée. Voyons présentement votre écriture. J'en tirai de ma poche une feuille que j'avois apportée exprès. Mon prélat n'en fut pas mal satisfait. Je suis content de votre main, s'écria-t-il, & plus encore de votre esprit. Je remercierai mon neveu don Fernand de m'avoir donné un si joli garçon. C'est un vrai présent qu'il m'a fait.

Nous fûmes interrompus par l'arrivée de quelques seigneurs grenadins, qui venoient dîner avec l'archevêque. Je les laissai ensemble, & me retirai parmi les officiers qui me prodiguèrent alors les honnêtetés. J'allai manger avec eux quand il en fut temps, &, s'ils m'observèrent pendant le repas, je les examinai bien aussi. Quelle sagesse il y avoit dans l'extérieur des ecclésiastiques ! Ils me parurent de saints personnages, tant le lieu où j'étois tenoit mon esprit en respect. Il ne me vint pas seulement en pensée que c'étoit de la fausse monnaie ; comme si l'on n'en pouvoit pas voir chez les princes de l'Église.

J'étois assis auprès d'un vieux valet de chambre, nommé Melchior de la Ronda. Il prenoit soin de me servir de bons morceaux. L'atten-

tion qu'il avoit pour moi m'en donna pour lui, & ma politesse le charma. Seigneur cavalier, me dit-il tout bas, après le dîner, je voudrois bien avoir une conversation particulière avec vous. En même temps, il me mena dans un endroit du palais où personne ne pouvoit nous entendre, & là, il me tint ce discours : Mon fils, dès le premier instant que je vous ai vu, je me suis senti pour vous de l'inclination. Je veux vous en donner une marque certaine, en vous faisant une confidence qui vous sera d'une grande utilité. Vous êtes ici dans une maison où les vrais & les faux dévots vivent pêle-mêle. Il vous faudroit un temps infini pour connoître le terrain. Je vais vous épargner une si longue & si défagréable étude, en vous découvrant les caractères des uns & des autres. Après cela, vous pourrez facilement vous conduire.

Je commencerai, poursuivit-il, par monseigneur. C'est un prélat fort pieux, qui s'occupe sans cesse à édifier le peuple, à le porter à la vertu par des sermons pleins d'une morale excellente, qu'il compose lui-même. Il a, depuis vingt années, quitté la cour, pour s'abandonner entièrement au zèle qu'il a pour son troupeau. C'est un sçavant personnage, un grand orateur. Il met tout son plaisir à prêcher, & ses auditeurs sont ravis de l'entendre. Peut-être y a-t-il un peu de vanité dans son fait. Mais, outre que ce n'est point aux hommes à pénétrer les cœurs, il me feroit mal d'éplucher les défauts

d'une personne dont je mange le pain. S'il m'étoit permis de reprendre quelque chose dans mon maître, je blâmerois sa sévérité. Au lieu d'avoir de l'indulgence pour les foibles ecclésiastiques, il les punit avec trop de rigueur. Il persécute surtout, sans miséricorde, ceux qui, comptant sur leur innocence, entreprennent de se justifier juridiquement au mépris de son autorité. Je lui trouve encore un autre défaut qui lui est commun avec bien des personnes de qualité. Quoiqu'il aime ses domestiques, il ne fait aucune attention à leurs services. Il les laissera vieillir dans sa maison sans songer à leur procurer quelque établissement. Si quelquefois il leur fait des gratifications, ils ne les doivent qu'à la bonté de quelqu'un qui aura parlé pour eux. Il ne s'aviserait jamais de lui-même de leur faire le moindre bien.

Voilà ce que le vieux valet de chambre me dit de son maître. Il me dit, après cela, ce qu'il pensoit des ecclésiastiques avec qui nous avons dîné. Il m'en fit des portraits qui ne s'accordoient guère avec leur maintien. Il ne me les donna pas, à la vérité, pour de malhonnêtes gens, mais seulement pour d'assez mauvais prêtres. Il en excepta pourtant quelques-uns dont il me vanta fort la vertu. Je ne fus plus embarrassé de ma contenance avec ces messieurs. Dès le soir même, en soupant, je me parai, comme eux, d'un dehors sage. Cela ne coûte rien. Il ne faut pas s'étonner s'il y a tant d'hypocrites.



CHAPITRE III.

Gil Blas devient favori de l'archevêque de Grenade, & le canal de ses graces.



J'AVOIS été, dans l'après-dînée, chercher mes hardes & mon cheval à l'hôtellerie où j'étois logé; après quoi, j'étois revenu souper à l'archevêché où l'on m'avoit préparé une chambre fort propre & un lit de duvet. Le jour suivant, monseigneur me fit appeler de bon matin. C'étoit pour me donner une homélie à transcrire; mais il me recommanda de la copier avec toute l'exacritude possible. Je n'y manquai pas. Je n'oubliai ni accent, ni point, ni virgule. Aussi la joie qu'il en témoigna fut mêlée de surprise. Père éternel! s'écria-t-il avec transport, lorsqu'il eut parcouru des yeux tous les feuillets de ma copie, vit-on jamais rien de plus correct! Vous êtes trop bon copiste pour n'être pas grammairien. Parlez-moi confidemment, mon ami, N'avez-vous rien trouvé, en écrivant, qui vous ait choqué? quelque négligence dans le style, ou quelque terme

impropre ? cela peut fort bien m'être échappé dans le feu de la composition. Oh ! monseigneur, lui répondis-je d'un air modeste, je ne suis point assez éclairé pour faire des observations critiques, & quand je le ferois, je suis persuadé que les ouvrages de Votre Grandeur braveroient ma censure. Le prélat sourit de ma réponse. Il ne répliqua point ; mais il me laissa voir, au travers de toute sa piété, qu'il n'étoit pas auteur impunément.

J'achevai de gagner ses bonnes grâces par cette flatterie. Je lui devins plus cher de jour en jour, & j'appris enfin de don Fernand qui le venoit voir très-souvent, que j'en étois aimé de manière que je pouvois compter ma fortune faite. Cela me fut confirmé, peu de temps après, par mon maître même, & voici à quelle occasion. Un soir, il répéta devant moi, avec enthousiasme, une homélie qu'il devoit prononcer le lendemain dans la cathédrale. Il ne se contenta pas de me demander ce que j'en pensois en général, il m'obligea de lui dire les endroits qui m'avoient le plus frappé. J'eus le bonheur de lui citer ceux qu'il estimoit davantage, ses morceaux favoris. Par là, je passai pour un homme qui avoit une connoissance délicate des vraies beautés d'un ouvrage : Voilà, s'écria-t-il, ce qu'on appelle avoir du goût & du sentiment. Va, mon ami, tu n'as pas, je t'affure, l'oreille béotienne. En un mot, il fut si content de moi, qu'il me dit avec vivacité : Sois, Gil

Blas, fois déformais fans inquiétude sur ton fort. Je me charge de t'en faire un des plus agréables. Je t'aime, & pour te le prouver, je te fais mon confident.

Je n'eus pas fitôt entendu ces paroles, que je tombai aux pieds de sa Grandeur, tout pénétré de reconnoissance. J'embrassai de bon cœur ses jambes cagneuses, & je me regardai comme un homme qui étoit en train de s'enrichir. Oui, mon enfant, reprit l'archevêque dont mon action avoit interrompu le discours, je veux te rendre dépositaire de mes plus secrètes pensées. Écoute avec attention ce que je vais te dire. Je me plais à prêcher. Le Seigneur bénit mes homélies. Elles touchent les pécheurs, les font rentrer en eux-mêmes, & recourir à la pénitence. J'ai la satisfaction de voir un avare, effrayé des images que je présente à sa cupidité, ouvrir ses trésors, & les répandre d'une prodigue main ; d'arracher un voluptueux aux plaisirs ; de remplir d'ambitieux les hermitages, & d'affermir dans son devoir une épouse ébranlée par un amant séducteur. Ces conversions qui sont fréquentes, devroient toutes seules m'exciter au travail. Néanmoins je t'avouerai ma foiblesse, je me propose encore un autre prix, un prix que la délicatesse de ma vertu me reproche inutilement : c'est l'estime que le monde a pour les écrits fins & limés. L'honneur de passer pour un parfait orateur a des charmes pour moi. On trouve mes ouvrages

également forts & délicats ; mais je voudrois bien éviter le défaut des bons auteurs qui écrivent trop long-temps, & me sauver avec toute ma réputation.

Ainsi, mon cher Gil Blas, continua le prélat, j'exige une chose de ton zèle. Quand tu t'apercevras que ma plume sentira la vieilleffe, lorsque tu me verras baïffer, ne manque pas de m'en avertir. Je ne me fie point à moi là-dessus. Mon amour-propre pourroit me séduire. Cette remarque demande un esprit désintéressé. Je fais choix du tien que je connois bon. Je m'en rapporterai à ton jugement. Graces au ciel ! lui dis-je, monseigneur, vous êtes encore fort éloigné de ce temps-là. De plus, un esprit de la trempe de celui de votre Grandeur se conservera beaucoup mieux qu'un autre, ou, pour parler plus juste, vous ferez toujours le même. Je vous regarde comme un autre cardinal Ximénès, dont le génie supérieur, au lieu de s'affoiblir par les années, sembloit en recevoir de nouvelles forces. Point de flatterie, interrompit-il, mon ami. Je sçais que je puis tomber tout d'un coup. A mon âge, on commence à sentir les infirmités, & les infirmités du corps altèrent l'esprit. Je te le répète, Gil Blas, dès que tu jugeras que ma tête s'affoiblira, donne-m'en aussitôt avis. Ne crains pas d'être franc & sincère. Je recevrai cet avertissement comme une marque d'affection pour moi. D'ailleurs, il y va de ton intérêt. Si, par mal-

heur pour toi, il me revenoit qu'on dît, dans la ville, que mes discours n'ont plus leur force ordinaire, & que je devois me reposer, je te le déclare tout net, tu perdrois, avec mon amitié, la fortune que je t'ai promise. Tel seroit le fruit de ta sottise discrétion.

Le patron cessa de parler en cet endroit, pour entendre ma réponse, qui fut une promesse de faire ce qu'il souhaitoit. Depuis ce moment-là, il n'eut plus rien de caché pour moi. Je devins son favori. Tous les domestiques, excepté Melchior de la Ronda, ne s'en aperçurent pas sans envie. C'étoit une chose à voir que la manière dont les gentilshommes & les écuyers vivoient alors avec le confident de monseigneur. Ils n'avoient pas honte de faire des bassesses pour captiver ma bienveillance. Je ne pouvois croire qu'ils fussent Espagnols. Je ne laissai pas de leur rendre service, sans être la dupe de leurs politesses intéressées. Monsieur l'archevêque, à ma prière, s'employa pour eux. Il fit donner à l'un une compagnie, & le mit en état de faire figure dans les troupes. Il en envoya un autre au Mexique remplir un emploi considérable qu'il lui fit avoir, & j'obtins pour mon ami Melchior une bonne gratification. J'éprouvai par-là que, si le prélat ne prévenoit pas, du moins il refusoit rarement ce qu'on lui demandoit.

Mais ce que je fis pour un prêtre me paroît mériter un détail. Un jour, certain licentié,

appelé Louis Garcias, homme jeune encore & de très-bonne mine, me fut présenté par notre maître d'hôtel, qui me dit : Seigneur Gil Blas, vous voyez un de mes meilleurs amis dans cet honnête ecclésiastique. Il a été aumônier chez des religieuses. La médisance n'a point épargné la vertu. On l'a noirci dans l'esprit de monseigneur qui l'a interdit, & qui, par malheur, est si prévenu contre lui, qu'il ne veut écouter aucune sollicitation en sa faveur. Nous avons inutilement employé les premières personnes de Grenade, pour le faire réhabiliter. Notre maître est inflexible.

Messieurs, leur dis-je, voilà une affaire bien gâtée. Il vaudroit mieux qu'on n'eût point sollicité pour le seigneur licentié. On lui a rendu un mauvais office en voulant le servir. Je connois monseigneur. Les prières & les recommandations ne font qu'aggraver, dans son esprit, la faute d'un ecclésiastique. Il n'y a pas longtemps que je lui ai ouï dire à lui-même : plus, disoit-il, un prêtre qui est tombé dans l'irrégularité engage de personnes à me parler pour lui, plus il augmente le scandale, & plus j'ai de sévérité. Cela est fâcheux, reprit le maître d'hôtel, & mon ami seroit bien embarrassé s'il n'avoit pas une bonne main. Heureusement, il écrit à ravir, & il se tire d'intrigue par ce talent. Je fus curieux de voir si l'écriture qu'on me vantoit valoit mieux que la mienne. Le licentié qui en avoit sur lui m'en montra une page

que j'admirai. Il sembloit que ce fût un exemple de maître écrivain. En considérant une si belle écriture, il me vint une idée. Je priai Garcias de me laisser ce papier, en lui disant que j'en pourrois faire quelque chose qui lui feroit utile, que je ne m'expliquois pas dans ce moment, mais que le lendemain je lui en dirois davantage. Le licentié à qui le maître d'hôtel avoit apparemment fait l'éloge de mon esprit, se retira aussi content que s'il eût déjà été remis dans ses fonctions.

J'avois véritablement envie qu'il le fût, & dès le jour même, j'y travaillai de la manière que je vais le dire. J'étois seul avec l'archevêque. Je lui fis voir l'écriture de Garcias. Mon patron en parut charmé. Alors profitant de l'occasion : Monseigneur, puisque vous ne voulez pas faire imprimer vos homélies, je souhaiterois, du moins, qu'elles fussent écrites comme cela.

Je suis satisfait de ton écriture, me répondit le prélat, mais je t'avoue que je ne ferois pas fâché d'avoir, de cette main-là, une copie de mes ouvrages. Votre Grandeur, lui répliquai-je, n'a qu'à parler. L'homme qui peint si bien est un licentié de ma connoissance. Il fera d'autant plus ravi de vous faire ce plaisir, qu'il pourra, par ce moyen, intéresser votre clémence à le tirer de la triste situation où il a le malheur de se trouver présentement.

Le prélat ne manqua pas de demander comment se nommoit ce licentié.

Il s'appelle, lui dis-je, Louis Garcias. Il est au désespoir de s'être attiré votre disgrâce. Ce Garcias, interrompit-il, a, si je ne me trompe, été aumônier dans un couvent de filles ; il a encouru les censures ecclésiastiques. Je me souviens encore des mémoires qui m'ont été donnés contre lui. Ses mœurs ne sont pas fort bonnes. Monseigneur, interrompis-je à mon tour, je n'entreprendrai point de le justifier ; mais je sçais qu'il a des ennemis. Il prétend que les auteurs des mémoires que vous avez vus se sont plus attachés à lui rendre de mauvais offices qu'à dire la vérité. Cela peut être, reprit l'archevêque ; il y a, dans le monde, des esprits bien dangereux. D'ailleurs, je veux que sa conduite n'ait pas toujours été irréprochable, il peut s'en être repenti ; enfin, à tout péché miséricorde. Amène-moi ce licentié : je lève l'interdiction.

C'est ainsi que les hommes les plus sévères rabattent de leur sévérité quand leur plus cher intérêt s'y oppose. L'archevêque accorda sans peine au vain plaisir d'avoir ses œuvres bien écrites ce qu'il avoit refusé aux plus puissantes sollicitations. Je portai promptement cette nouvelle au maître d'hôtel qui la fit sçavoir à son ami Garcias. Ce licentié, dès le jour suivant, vint me faire des remerciemens proportionnés à la grace obtenue. Je le présentai à mon maître qui se contenta de lui faire une légère réprimande, & lui donna des homélies à mettre au

net. Garcias s'en acquitta si bien, qu'il fut rétabli dans son ministère. Il obtint même la cure de Gabie, gros bourg aux environs de Grenade : ce qui prouve bien que les bénéfices ne se donnent pas toujours à la vertu.





CHAPITRE IV.

L'archevêque tombe en apoplexie. De l'embarras où se trouve Gil Blas, & de quelle façon il en sort.



ANDIS que je rendois ainsi service aux uns & aux autres, don Fernand de Leyva se dispoſoit à quitter Grenade. J'allai voir ce feigneur avant ſon départ, pour le remercier de nouveau de l'excellent poſte qu'il m'avoit procuré. Je lui en parus ſi ſatisfait, qu'il me dit : Mon cher Gil Blas, je ſuis ravi que vous ſoyez content de mon oncle l'archevêque. Je ſuis charmé de ce grand prélat, lui répondis-je, & je dois l'être. Outre que c'eſt un feigneur fort aimable, il a pour moi des bontés que je ne puis aſſez reconnoître. Il ne m'en falloit pas moins pour me conſoler de n'être plus auprès du feigneur don Céſar & de ſon fils. Je ſuis perſuadé, reprit-il, qu'ils ſont auſſi tous deux mortifiés de vous avoir perdu. Mais vous n'êtes pas peut-être ſéparés pour jamais. La fortune pourra quelque jour vous raffembler. Je n'entendis pas

ces paroles fans m'attendrir. J'en foupirai, & je fentis, dans ce moment-là, que j'aimois tant don Alphonse, que j'aurois volontiers abandonné l'archevêque & les belles espérances qu'il m'avoit données, pour m'en retourner au château de Leyva, si l'on eût levé l'obstacle qui m'en avoit éloigné. Don Fernand s'aperçut des mouvemens qui m'agitoient, & m'en fçut si bon gré, qu'il m'embrassa, en me difant que toute fa famille prendroit toujours part à ma destinée.

Deux mois après que ce cavalier fut parti, dans le temps de ma plus grande faveur, nous eûmes une chaude alarme au palais épiscopal : l'archevêque tomba en apoplexie. On le fecourut si promptement & on lui donna de si bons remèdes, que, quelques jours après, il n'y paroiffoit plus ; mais fon esprit en reçut une rude atteinte. Je le remarquai bien dès la première homélie qu'il compofa. Je ne trouvai pas toutefois la différence qu'il y avoit, de celle-là aux autres, assez fenfible, pour conclure que l'orateur commençoit à baiffer. J'attendis encore une homélie pour mieux fçavoir à quoi m'en tenir. Oh ! pour celle-là, elle fut décisive. Tantôt le bon prélat se rebattoit, tantôt il s'élevoit trop haut, ou descendoit trop bas. C'étoit un discours diffus, une rhétorique de régent ufé, une capucinade.

Je ne fus pas le feul qui y prit garde. La plupart des auditeurs, comme s'ils euffent été auffi gagés pour l'examiner, se difoient tout

bas les uns aux autres : Voilà un sermon qui fent l'apoplexie. Allons, monfieur l'arbitre des homélies, me dis-je alors à moi-même, préparez-vous à faire votre office. Vous voyez que monfeigneur tombe. Vous devez l'en avertir, non-feulement comme dépositaire de fes pensées, mais encore de peur que quelqu'un de fes amis ne fût affez franc pour vous prévenir. En ce cas-là, vous fçavez ce qu'il en arriveroit : vous feriez biffé de fon testament, où il y aura fans doute pour vous un meilleur legs que la bibliothèque du licentié Sedillo.

Après ces réflexions, j'en faisois d'autres toutes contraires. L'avertiffement dont il s'agiffoit me paroiffoit délicat à donner. Je jugeois qu'un auteur, entêté de fes ouvrages, pourroit le recevoir mal. Mais rejettant cette pensée, je me représentois qu'il étoit impossible qu'il le prît en mauvaife part, après l'avoir exigé de moi d'une manière fi preffante. Ajoutons à cela que je comptois bien de lui parler avec adresse, & de lui faire avaler la pilule tout doucement. Enfin, trouvant que je rifquois davantage à garder le fience qu'à le rompre, je me déterminai à parler.

Je n'étois plus embarrassé que d'une chofe : je ne fçavois de quelle façon entamer la parole. Heureufement, l'orateur lui-même me tira de cet embarras, en me demandant ce qu'on difoit de lui dans le monde, & fi l'on étoit fatisfait de fon dernier discours. Je répondis qu'on admiroit toujours fes homélies, mais qu'il me fem-

bloit que la dernière n'avoit pas, si bien que les autres, affecté l'auditoire. Comment donc, mon ami, répliqua-t-il avec étonnement, auroit-elle trouvé quelque Aristarque³? Non, monseigneur, lui répartis-je, non. Ce ne sont pas des ouvrages tels que les vôtres que l'on ose critiquer. Il n'y a personne qui n'en soit charmé. Néanmoins, puisque vous m'avez recommandé d'être franc & sincère, je prendrai la liberté de vous dire que votre dernier discours ne me paroît pas tout à fait de la force des précédens. Ne pensez-vous pas cela comme moi?

Ces paroles firent pâlir mon maître qui me dit avec un souris forcé : Monsieur Gil Blas, cette pièce n'est donc pas de votre goût? Je ne dis pas cela, monseigneur, interrompis-je tout déconcerté. Je la trouve excellente, quoiqu'un peu au-dessous de vos autres ouvrages. Je vous entends, répliqua-t-il; je vous parois baisser, n'est-ce pas? Tranchez le mot. Vous croyez qu'il est temps que je songe à la retraite. Je n'aurois pas été assez hardi, lui dis-je, pour vous parler si librement, si votre Grandeur ne me l'eût ordonné. Je ne fais donc que lui obéir, & je la supplie très-humblement de ne me point sçavoir mauvais gré de ma hardiesse. A Dieu ne plaise, interrompit-il avec précipitation, à Dieu ne plaise que je vous la reproche. Il faudroit que je fusse bien injuste. Je ne trouve point du tout mauvais que vous me disiez votre

sentiment. C'est votre sentiment seul que je trouve mauvais. J'ai été furieusement la dupe de votre intelligence bornée.

Quoique démonté, je voulus chercher quelque modification pour rajuster les choses ; mais le moyen d'appaîser un auteur irrité, & de plus, un auteur accoutumé à s'entendre louer ? N'en parlons plus, dit-il, mon enfant. Vous êtes encore trop jeune pour démêler le vrai du faux. Apprenez que je n'ai jamais composé de meilleure homélie que celle qui a le malheur de n'avoir pas votre approbation. Mon esprit, grâces au ciel, n'a encore rien perdu de sa vigueur. Désormais je choisirai mieux mes confidens. J'en veux de plus capables que vous de décider. Allez, poursuivit-il, en me pouffant par les épaules hors de son cabinet, allez dire à mon trésorier qu'il vous compte cent ducats, & que le ciel vous conduise avec cette somme. Adieu, monsieur Gil Blas : je vous souhaite toutes sortes de prospérités, avec un peu plus de goût.





CHAPITRE V.

Du parti que prit Gil Blas, après que l'archevêque lui eut donné son congé. Par quel hazard il rencontra le licentié qui lui avoit tant d'obligation ; & quelles marques de reconnoissance il en reçut.



JE fortis du cabinet en maudissant le caprice, ou pour mieux dire, la foiblesse de l'archevêque, & plus en colère contre lui qu'affligé d'avoir perdu ses bonnes grâces. Je doutai même quelque temps si j'irois toucher mes cent ducats ; mais, après y avoir bien réfléchi, je ne fus pas assez sot pour n'en rien faire. Je jugeai que cet argent ne m'ôteroit pas le droit de donner un ridicule à mon prélat ; à quoi je me promettois bien de ne pas manquer toutes les fois qu'on mettroit devant moi ses homélies sur le tapis.

J'allai donc demander cent ducats au trésorier, sans lui dire un seul mot de ce qui venoit de se passer entre son maître & moi. Je cherchai ensuite Melchior de la Ronda pour lui

dire un éternel adieu. Il m'aimoit trop pour n'être pas sensible à mon malheur. Pendant que je lui en faisois le récit, je remarquois que la douleur s'imprimoit sur son visage. Malgré tout le respect qu'il devoit à l'archevêque, il ne put s'empêcher de le blâmer. Mais comme dans la colère où j'étois je jurai que le prélat me le payeroit, & que je réjouirois toute la ville à ses dépens, le sage Melchior me dit : Croyez-moi, mon cher Gil Blas, dévorez plutôt votre chagrin. Les hommes du commun doivent toujours respecter les personnes de qualité, quelque sujet qu'ils aient de s'en plaindre. Je conviens qu'il y a de fort plats seigneurs qui ne méritent guère qu'on ait de la considération pour eux ; mais ils peuvent nuire, il faut les craindre.

Je remerciai le vieux valet de chambre du bon conseil qu'il me donnoit, & je lui promis d'en profiter. Après cela, il me dit : Si vous allez à Madrid, voyez-y Joseph Navarro, mon neveu. Il est chef d'office chez le seigneur don Baltazar de Zuniga, & j'ose vous dire que c'est un garçon digne de votre amitié. Il est franc, vif, officieux, prévenant. Je souhaite que vous fassiez connoissance ensemble. Je lui répondis que je ne manquerois pas d'aller voir ce Joseph Navarro, sitôt que je ferois à Madrid où je comptois bien de retourner. Ensuite je sortis du palais épiscopal pour n'y remettre jamais le pied. Si j'eusse encore eu mon cheval, je ferois

peut-être parti sur le champ pour Tolède ; mais je l'avois vendu dans le temps de ma faveur, croyant que je n'en aurois plus besoin. Je pris le parti de louer une chambre garnie, faisant mon plan de demeurer encore un mois à Grenade, & de me rendre après cela auprès du comte de Polan.

Comme l'heure du dîner approchoit, je demandai à mon hôtesse s'il n'y avoit pas quelque auberge dans le voisinage. Elle me répondit qu'il y en avoit une excellente à deux pas de sa maison, que l'on y étoit bien servi, & qu'il y alloit quantité d'honnêtes gens. Je me la fis enseigner, & je m'y rendis bientôt. J'entrai dans une grande salle qui ressembloit assez à un réfectoire. Dix à douze hommes assis à une longue table couverte d'une nappe mal propre, s'y entretenoient en mangeant chacun sa petite portion. L'on m'apporta la mienne qui, dans un autre temps sans doute, m'auroit fait regretter la table que je venois de perdre. Mais j'étois alors si piqué contre l'archevêque, que la frugalité de mon auberge me paroissoit préférable à la bonne chère qu'on faisoit chez lui. Je blâmois l'abondance des mets dans le repas, &, raisonnant en docteur de Valladolid : Malheur ! disois-je, à ceux qui fréquentent ces tables pernicieuses où il faut sans cesse être en garde contre sa sensualité, de peur de trop charger son estomac. Pour peu que l'on mange, ne mange-t-on pas toujours assez ? Je louois, dans

ma mauvaise humeur, des aphorismes que j'avois jusqu'alors fort négligés.

Dans le temps que j'expédiois mon ordinaire sans craindre de passer les bornes de la tempérance, le licenté Louis Garcias, devenu curé de Gabie de la manière que je l'ai dit ci-devant, arriva dans la salle. Du moment qu'il m'aperçut il vint me saluer d'un air empressé, ou plutôt, en faisant toutes les démonstrations d'un homme qui sent une joie excessive. Il me fatiguoit à force de se montrer reconnoissant. Il se plaça près de moi, en me disant : Oh ! vive Dieu, mon cher patron, puisque ma bonne fortune veut que je vous rencontre, nous ne nous séparerons pas sans boire ; mais, comme il n'y a pas de bon vin dans cette auberge, je vous mènerai, s'il vous plaît, après notre petit dîner, dans un endroit où je vous régalerai d'une bouteille de Lucene des plus secs, & d'un muscat de Foncaral exquis. Il faut que nous fassions cette débauche. Ne me refusez pas, je vous prie, cette satisfaction. Que n'ai-je le bonheur de vous posséder quelques jours seulement dans mon presbytère de Gabie ! Vous y seriez reçu comme un généreux Mécène, à qui je dois la vie aisée & tranquille que j'y mène.

Pendant qu'il me tenoit ce discours, on lui porta sa portion. Il se mit à manger, sans pourtant cesser de me dire, par intervalle, quelque chose de flatteur. Je saisis ce temps-là pour parler à mon tour, & comme il n'oublia pas de

me demander des nouvelles de son ami le maître d'hôtel, je ne lui fis pas un mystère de ma sortie de l'archevêché. Je lui contai même jusqu'aux moindres circonstances de ma disgrâce, qu'il écouta fort attentivement. Après tout ce qu'il venoit de me dire, qui ne se feroit pas attendu à l'entendre, pénétré d'une douleur reconnoissante, déclamer contre l'archevêque ? Mais c'est à quoi il ne pensoit nullement. Au contraire, il devint froid & rêveur, acheva de dîner sans me dire une parole, puis, se levant de table brusquement, il me salua d'un air glacé, & disparut. L'ingrat ne me voyant plus en état de lui être utile, s'épargnoit jusqu'à la peine de me cacher ses sentimens. Je ne fis que rire de son ingratitude, & le regardant avec tout le mépris qu'il méritoit, je lui criai d'un ton assez haut pour en être entendu : Holà ! ho ! sage aumônier de religieuses, allez faire rafraîchir ce délicieux vin de Lucene dont vous m'avez fait fête.





CHAPITRE VI.

Gil Blas va voir jouer les comédiens de Grenade. De l'étonnement où le jetta la vue d'une actrice, & de ce qu'il en arriva.



ARCIAS n'étoit pas hors de la falle, qu'il y entra deux cavaliers fort proprement vêtus, qui vinrent s'asseoir auprès de moi. Ils commencèrent à s'entretenir des comédiens de la troupe de Grenade, & d'une comédie nouvelle qu'on jouoit alors. Cette pièce, suivant leur discours, faisoit grand bruit dans la ville. Il me prit envie de l'aller voir représenter dès ce jour-là. Je n'avois point été à la comédie depuis que j'étois à Grenade. Comme j'avois presque toujours demeuré à l'archevêché, où ce spectacle étoit frappé d'anathème, je n'avois eu garde de me donner ce plaisir-là. Les homélies avoient fait tout mon amusement.

Je me rendis donc dans la falle des comédiens, lorsqu'il en fut temps, & j'y trouvai une nombreuse assemblée. J'entendis faire autour de moi des dissertations sur la pièce avant qu'elle

commençât, & je remarquai que tout le monde se mêloit d'en juger. L'un se déclaroit pour, l'autre contre. A-t-on jamais vu un ouvrage mieux écrit ! difoit-on à ma droite. Le pitoyable style ! s'écrioit-on à ma gauche. En vérité, s'il y a bien de mauvais auteurs, il faut convenir qu'il y a encore plus de mauvais critiques, & quand je pense au dégoût que les poètes dramatiques ont à effuyer, je m'étonne qu'il y en ait d'assez hardis pour braver l'ignorance de la multitude & la censure dangereuse des demi-çavans qui corrompent quelquefois le jugement du public.

Enfin, le *Gracioso* se présenta pour ouvrir la scène. Dès qu'il parut, il excita un battement de mains général : ce qui me fit connoître que c'étoit un de ces acteurs gâtés à qui le parterre pardonne tout. Effectivement ce comédien ne difoit pas un mot, ne faisoit pas un geste, fans s'attirer des applaudissemens. On lui marquoit trop le plaisir que l'on prenoit à le voir. Aussi en abusoit-il. Je m'aperçus qu'il s'oublioit quelquefois sur la scène, & mettoit à une trop forte épreuve la prévention où l'on étoit en sa faveur. Si on l'eût sifflé au lieu de l'applaudir, on lui auroit souvent rendu justice.

On battit aussi des mains à la vue de quelques acteurs, & particulièrement d'une actrice qui faisoit un rôle de suivante. Je m'attachai à la considérer, & il n'y a point de termes qui puissent exprimer quelle fut ma surprise, quand

je reconnus en elle Laure, ma chère Laure, que je croyois encore à Madrid auprès d'Arfénie. Je ne pouvois douter que ce ne fût elle. Sa taille, ses traits, le son de sa voix, tout m'affuroit que je ne me trompois point. Cependant, comme si je me fusse défié du rapport de mes yeux & de mes oreilles, je demandai son nom à un cavalier qui étoit à côté de moi. Eh ! de quel pays venez-vous ? me dit-il. Vous êtes apparemment un nouveau débarqué, puisque vous ne connoissez pas la belle Estelle.

La ressemblance étoit trop parfaite pour prendre le change. Je compris bien que Laure, en changeant d'état, avoit aussi changé de nom, & , curieux de sçavoir ses affaires (car le public n'ignore guère celles des personnes de théâtre), je m'informai, du même homme, si cette Estelle avoit quelque amant d'importance. Il me répondit que depuis deux mois, il y avoit à Grenade un grand seigneur Portugais, nommé le marquis de Marialva, qui faisoit beaucoup de dépense pour elle. Il m'en auroit dit davantage, si je n'eusse pas craint de le fatiguer de mes questions. J'étois plus occupé de la nouvelle que ce cavalier venoit de m'apprendre que de la comédie, & qui m'eût demandé le sujet de la pièce, quand je sortis, m'auroit fort embarrassé. Je ne faisois que rêver à Laure, à Estelle, & je me promettois bien d'aller chez cette actrice le jour suivant. Je n'étois pas sans inquiétude sur la réception qu'elle me feroit.

J'avois lieu de penser que ma vue ne lui feroit pas grand plaisir, dans la situation brillante où étoient ses affaires. Je jugeois même qu'une si bonne comédienne, pour se venger d'un homme dont certainement elle avoit sujet d'être mécontente, pourroit bien ne pas faire semblant de le connoître. Tout cela ne me rebuta point. Après un léger repas (car on n'en faisoit pas d'autres dans mon auberge), je me retirai dans ma chambre, très-impatient d'être au lendemain.

Je dormis peu cette nuit, & je me levai à la pointe du jour. Mais comme il me sembla que la maîtresse d'un grand seigneur ne devoit pas être visible de si bon matin, avant que d'aller chez elle, je passai trois ou quatre heures à me parer, à me faire raser, poudrer & parfumer. Je voulois me présenter devant elle dans un état qui ne lui donnât pas lieu de rougir en me revoyant. Je sortis sur les dix heures, & me rendis chez elle, après avoir été demander sa demeure à l'hôtel des comédiens. Elle logeoit dans une grande maison où elle occupoit le premier appartement. Je dis à une femme de chambre, qui vint m'ouvrir la porte, qu'un jeune homme souhaitoit de parler à la dame Estelle. La femme de chambre rentra pour m'annoncer, & j'entendis aussitôt sa maîtresse qui lui dit d'un ton de voix fort élevé : Qui est-il, ce jeune homme ? Que me veut-il ? Qu'on le fasse entrer.

Je jugeai, par là, que j'avois mal pris mon temps, que son amant Portugais étoit à sa toilette, & qu'elle ne parloit si haut que pour lui persuader qu'elle n'étoit pas fille à recevoir des messages suspects. Ce que je pensois étoit véritable. Le marquis de Marialva passoit avec elle presque toutes les matinées. Ainsi je m'attendois à un mauvais compliment, lorsque cette originale actrice, me voyant paroître, accourut à moi les bras ouverts, en s'écriant, comme par enthousiasme : Ah ! mon frère, est-ce vous que je vois ? A ces mots, elle m'embrassa à plusieurs reprises. Puis se tournant vers le Portugais : Seigneur, lui dit-elle, pardonnez, si, en votre présence, je cède à la force du sang. Après trois ans d'absence, je ne puis revoir un frère que j'aime tendrement, sans lui donner des marques de mon amitié. Eh bien ! mon cher Gil Blas, continua-t-elle en m'apostrophant de nouveau, dites-moi des nouvelles de ma famille. Dans quel état l'avez-vous laissée ?

Ce discours m'embarrassa d'abord ; mais j'y démêlai bientôt les intentions de Laure, & secondant son artifice, je lui répondis d'un air accommodé à la scène que nous allions jouer tous deux : Graces au ciel, ma sœur, nos parens sont en bonne santé. Je ne doute pas, reprit-elle, que vous ne soyez étonné de me voir comédienne à Grenade ; mais ne me condamnez pas sans m'entendre. Il y a trois années, comme vous sçavez, que mon père crut m'éta-

blir avantageusement en me donnant au capitaine don Antonio Coëlle, qui m'amena des Asturies à Madrid, où il avoit pris naissance. Six mois après que nous y fûmes arrivés, il eut une affaire d'honneur, qu'il s'attira par son humeur violente. Il tua un cavalier qui s'étoit avisé de faire quelque attention à moi. Le cavalier appartenoit à des personnes de qualité, qui avoient beaucoup de crédit. Mon mari, qui n'en avoit guère, se fauva en Catalogne, avec tout ce qui se trouva au logis de pierreries & d'argent comptant. Il s'embarque à Barcelone, passe en Italie, se met au service des Vénitiens, & perd enfin la vie dans la Morée, en combattant contre les Turcs. Pendant ce temps-là, une terre que nous avions pour tout bien, fut confisquée, & je devins une douairière des plus minces. A quoi me résoudre, dans une si fâcheuse extrémité ? Une jeune veuve qui a de l'honneur se trouve bien embarrassée. Il n'y avoit pas moyen de m'en retourner dans les Asturies. Qu'y aurois-je fait ? Je n'aurois reçu de ma famille que des condoléances pour toute consolation. D'un autre côté, j'avois été trop bien élevée pour être capable de me laisser tomber dans le libertinage. A quoi donc me déterminer ? Je me suis fait comédienne, pour conserver ma réputation.

Il me prit une si forte envie de rire lorsque j'entendis Laure finir ainsi son roman, que je n'eus pas peu de peine à m'en empêcher. J'en

vins pourtant à bout, & même je lui dis d'un air grave : Ma sœur, j'approuve votre conduite, & je suis bien aise de vous retrouver à Grenade si honnêtement établie.

Le marquis de Marialva qui n'avoit pas perdu un mot de tous ces discours, prit au pied de la lettre ce qu'il plut à la veuve de don Antonio de débiter. Il se mêla même à l'entretien. Il me demanda si j'avois quelque emploi à Grenade ou ailleurs. Je doutai un moment si je mentirois, mais ne jugeant pas cela nécessaire, je dis la vérité. Je contai, de point en point, comment j'étois entré à l'archevêché, & de quelle façon j'en étois forti ; ce qui divertit infiniment le seigneur portugais. Il est vrai que malgré la promesse faite à Melchior, je m'égayai un peu aux dépens de l'archevêque. Ce qu'il y a de plaissant, c'est que Laure qui s'imaginait que je composois une fable à son exemple, faisoit des éclats de rire qu'elle n'auroit pas faits si elle eût sçu que je ne mentois point.

Après avoir achevé mon récit que je finis par la chambre que j'avois louée, on vint avertir qu'on avoit servi. Je voulus aussitôt me retirer, pour aller dîner à mon auberge. Mais Laure m'arrêta. Quel est votre dessein, mon frère ? me dit-elle. Vous dînez avec moi. Je ne souffrirai pas même que vous soyez plus longtemps dans une chambre garnie. Je prétends que vous mangiez dans ma maison, & que vous y logiez. Faites apporter vos

hardes ce soir. Il y a ici un lit pour vous.

Le seigneur portugais à qui peut-être cette hospitalité ne faisoit pas plaisir, prit alors la parole, & dit à Laure : Non, Estelle, vous n'êtes pas logée ici assez commodément pour recevoir quelqu'un chez vous. Votre frère, ajouta-t-il, me paroît un joli garçon, & l'avantage qu'il a de vous toucher de si près m'intéresse pour lui. Je veux le prendre à mon service. Ce sera celui de mes secrétaires que je chérirai le plus. J'en ferai mon homme de confiance. Qu'il ne manque pas de venir dès cette nuit coucher chez moi. J'ordonnerai qu'on lui prépare un logement. Je lui donne quatre cents ducats d'appointemens, & si, dans la fuite, j'ai sujet, comme je l'espère, d'être content de lui, je le mettrai en état de se consoler d'avoir été trop sincère avec son archevêque.

Les remerciemens que je fis là-dessus au marquis furent suivis de ceux de Laure, qui enchérèrent sur les miens. Ne parlons plus de cela, interrompit-il : c'est une affaire finie. En achevant ces paroles, il salua la princesse de théâtre, & sortit. Elle me fit aussitôt passer dans un cabinet où, se voyant seule avec moi : J'étoufferois, s'écria-t-elle, si je résistois plus longtemps à l'envie que j'ai de rire. Alors elle se renversa dans un fauteuil, & se tenant les côtés, elle s'abandonna comme une folle à des ris immodérés. Il me fut impossible de ne pas suivre son exemple, & quand nous nous

en fûmes bien donné : Avoue, Gil Blas, me dit-elle, que nous venons de jouer une plai-fante comédie. Mais je ne m'attendois pas au dénouement. J'avois deffein feulement de te ménager une table & un logement, & pour te les offrir avec bienféance, je t'ai fait passer pour mon frère. Je fuis ravie que le hazard t'ait présenté un fi bon poste. Le marquis de Marialva est un feigneur généreux, qui fera plus encore pour toi qu'il n'a promis de faire. Une autre que moi, pourfuivit-elle, n'auroit peut-être pas reçu fi gracieufement un homme qui quitte fes amis fans leur dire adieu. Mais je fuis de ces bonnes pâtes de filles qui re-voient toujours avec plaifir un fripon qu'elles ont aimé.

Je demeurai d'accord de bonne foi de mon impoliteffe, & je lui en demandai pardon ; après quoi elle me conduifit dans une falle à manger très-propre. Nous nous mîmes à table, & comme nous avions pour témoins une femme de chambre & un laquais, nous nous traitâmes de frère & de fœur. Lorsque nous eûmes dîné, nous repaffâmes dans le même cabinet où nous nous étions entretenus. Là, mon incomparable Laure, fe livrant à toute fa gayeté naturelle, me demanda compte de tout ce qui m'étoit arrivé depuis notre féparation. Je lui en fis un fidèle rapport, & quand j'eus fatif-fait fa curiosité, elle contenta la mienne en me faifant le récit de fon histoire dans ces termes.



CHAPITRE VII.

Histoire de Laure.



JE vais te conter, le plus succinctement qu'il me sera possible, par quel hazard j'ai embrassé la profession comique.

Après que tu m'eus si honnêtement quittée, il arriva de grands événemens. Arsénie, ma maîtresse, plus fatiguée que dégoûtée du monde, abjura le théâtre, & m'emmena avec elle à une belle terre qu'elle venoit d'acheter auprès de Zamora, en monnoies étrangères ⁴. Nous eûmes bientôt fait des connoissances dans cette ville-là. Nous y allions assez souvent. Nous y passions un jour ou deux. Nous venions ensuite nous renfermer dans notre château.

Dans un de ces petits voyages, don Félix Maldonado, fils unique du corrégidor, me vit par hazard, & je lui plus. Il chercha l'occasion de me parler sans témoins, &, pour ne te rien céler, je contribuai un peu à la lui faire trouver. Le cavalier n'avoit pas vingt ans. Il étoit beau comme l'amour même, fait à peindre,

& plus séduisant encore par ses manières galantes & généreuses que par sa figure ; il m'offrit de si bonne grace & avec tant d'instance, un gros brillant qu'il avoit au doigt, que je ne pus me défendre de l'accepter. Je ne me sentoient pas d'aise d'avoir un galant si aimable. Mais quelle imprudence aux grifettes de s'attacher aux enfans de famille dont les pères ont de l'autorité ! Le corrégidor, le plus sévère de ses pareils, averti de notre intelligence, se hâta d'en prévenir les fuites. Il me fit enlever par une troupe d'alguazils qui me menèrent, malgré mes cris, à l'hôpital de la Pitié.

Là, sans autre forme de procès, la supérieure me fit ôter ma bague & mes habits, & revêtir d'une longue robe de serge grise, ceinte par le milieu d'une large courroie de cuir noir, d'où pendoit un rosaire à gros grains, qui me descendoit jusqu'aux talons. On me conduisit, après cela, dans une salle où je trouvai un vieux moine de je ne sais quel ordre, qui se mit à me prêcher la pénitence, à peu près comme la dame Léonarde t'exhorta, dans le souterrain, à la patience. Il me dit que j'avois bien de l'obligation aux personnes qui me faisoient enfermer ; qu'elles m'avoient rendu un grand service, en me retirant des filets du démon, dans lesquels j'étois malheureusement engagée. J'avouerai franchement mon ingratitude ; bien loin de me sentir redevable à ceux qui m'avoient fait ce plaisir-là, je les chargeois d'imprécations.

Je passai huit jours à me désoler. Mais le neuvième (car je comptois jusqu'aux minutes), mon sort parut vouloir changer de face. En traversant une petite cour, je rencontrai l'économe de la maison, personnage à qui tout étoit soumis : la supérieure même lui obéissoit. Il ne rendoit compte de son économat qu'au corrégidor, de qui seul il dépendoit, & qui avoit une entière confiance en lui. Il se nommoit don Pedro Zondono, & le bourg de Salsedon, en Biscaye, l'avoit vu naître. Représente-toi un grand homme pâle & décharné, une figure à servir de modèle pour peindre le bon larron. A peine paroissoit-il regarder les sœurs. Tu n'as jamais vu de face si hypocrite, quoique tu aies demeuré à l'archevêché.

Je rencontrai donc, poursuivit-elle, le feigneur Zondono qui m'arrêta, en me disant : Consolez-vous, ma fille : je suis touché de vos malheurs. Il n'en dit pas davantage, & il continua son chemin, me laissant faire les commentaires qu'il me plairoit sur un texte si laconique. Comme je le croyois un homme de bien, je m'imaginois bonnement qu'il s'étoit donné la peine d'examiner pourquoi j'avois été enfermée, & que, ne me trouvant pas assez coupable pour mériter d'être traitée avec tant d'indignité, il me vouloit servir auprès du corrégidor. Je ne connoissois pas le Biscayen. Il avoit bien d'autres intentions. Il rouloit dans son esprit un projet de voyage dont il me fit con-

fidence quelques jours après : Ma chère Laure, me dit-il, je suis si sensible à vos peines, que j'ai résolu de les finir. Je n'ignore pas que c'est vouloir me perdre ; mais je ne suis plus à moi, & je ne veux vivre que pour vous. La situation où je vous vois me perce l'âme. Je prétends, dès demain, vous tirer de votre prison, & vous conduire moi-même à Madrid. Je veux tout sacrifier au plaisir d'être votre libérateur.

Je pensai m'évanouir de joie à ces paroles de Zondono qui, jugeant par mes remerciemens que je ne demandois pas mieux que de me sauver, eut l'audace, le jour suivant, de m'enlever devant tout le monde, ainsi que je vais le rapporter. Il dit à la supérieure qu'il avoit ordre de me mener au corrégidor qui étoit à une maison de plaisance à deux lieues de la ville, & il me fit effrontément monter avec lui dans une chaise de poste tirée par deux bonnes mules qu'il avoit achetées exprès. Nous n'avions pour tous domestiques qu'un valet qui conduisoit la chaise, & qui étoit entièrement dévoué à l'économe. Nous commençâmes à rouler, non du côté de Madrid, comme je me l'imaginois, mais vers les frontières de Portugal, où nous arrivâmes en moins de temps qu'il n'en falloit au corrégidor de Zamora pour apprendre notre fuite, & mettre ses levriers sur nos traces.

Avant que d'entrer dans Bragance, le Biscayen me fit prendre un habit de cavalier, dont il avoit eu la précaution de se pourvoir, & me

comptant embarquée avec lui, il me dit dans une hôtellerie où nous allâmes loger : Belle Laure, ne me sçachez pas mauvais gré de vous avoir amenée en Portugal. Le corrégidor de Zamora nous fera chercher dans notre patrie, comme deux criminels à qui l'Espagne ne doit point accorder d'asyle. Mais, ajouta-t-il, nous pouvons nous mettre à couvert de son ressentiment dans ce royaume étranger. Quoiqu'il soit maintenant soumis à la domination espagnole, nous y ferons du moins plus en sûreté que dans notre pays. Laissez-vous persuader, mon ange. Suivez un homme qui vous adore. Allons nous établir à Coïmbre. Là, je me ferai espion du Saint Office, & à l'ombre de ce tribunal redoutable, nous verrons impunément couler nos jours dans de tranquilles plaisirs.

Une proposition si vive me fit connoître que j'avois affaire à un chevalier qui n'aimoit pas à servir de conducteur aux infantes pour la gloire de la chevalerie. Je compris qu'il comptoit beaucoup sur ma reconnoissance, & plus encore sur ma misère. Cependant, quoique ces deux choses me parlassent en sa faveur, je réjettai fièrement ce qu'il me proposoit. Il est vrai que de mon côté j'avois deux fortes raisons pour me montrer si réservée : je ne me sentoïis point de goût pour lui, & je ne le croyois pas riche. Mais lorsque, revenant à la charge, il s'offrit de m'épouser au préalable, & qu'il me fit voir

réellement que son économat l'avoit mis en fonds pour longtemps, je ne le cèle pas, je commençai à l'écouter. Je fus éblouie de l'or & des pierreries qu'il étala devant moi, & j'éprouvai que l'intérêt sçait faire des métamorphoses, aussi bien que l'amour. Mon Biscayen devint peu à peu un autre homme à mes yeux. Son grand corps sec prit la forme d'une taille fine; son teint pâle me parut d'un beau blanc; je donnai un nom favorable jusqu'à son air hypocrite. Alors j'acceptai sans répugnance sa main, devant le ciel qu'il prit à témoin de notre engagement. Après cela, il n'eut plus de contradiction à effuyer de ma part. Nous nous remîmes à voyager, & Coïmbre vit bientôt dans ses murs un nouveau ménage.

Mon mari m'acheta des habits de femme assez propres, & me fit présent de plusieurs diamans, parmi lesquels je reconnus celui de don Félix Maldonado. Il ne m'en fallut pas davantage pour deviner d'où venoient toutes les pierres précieuses que j'avois vues, & pour être persuadée que je n'avois pas épousé un rigide observateur du septième article du Décalogue; mais, me considérant comme la cause première de ses tours de main, je les lui pardonnois. Une femme excuse jusqu'aux mauvaises actions que sa beauté fait commettre. Sans cela, qu'il m'eût paru un méchant homme!

Je fus assez contente de lui pendant deux ou trois mois. Il avoit toujours des manières ga-

lantes, & sembloit m'aimer tendrement. Néanmoins les marques d'amitié qu'il me donnoit n'étoient que de fausses apparences. Le fourbe me trompoit & me préparoit le traitement que toute fille séduite par un malhonnête homme doit attendre de lui. Un matin, à mon retour de la messe, je ne trouvai plus au logis que les murailles. Les meubles, & jusques à mes hardes, tout avoit été emporté. Zondono & son fidèle valet avoient si bien pris leurs mesures, qu'en moins d'une heure le dépouillement entier de la maison avoit été fait & parfait. De manière qu'avec le seul habit dont j'étois vêtue, & la bague de don Félix, qu'heureusement j'avois au doigt, je me vis, comme une autre Ariane, abandonnée par un ingrat. Mais je t'affure que je ne m'amufai point à faire des élégies sur mon infortune. Je bénis plutôt le ciel de m'avoir délivrée d'un scélérat qui ne pouvoit manquer de tomber tôt ou tard entre les mains de la justice. Je regardai le temps que nous avons passé ensemble comme un temps perdu que je ne tarderois guère à réparer. Si j'eusse voulu demeurer en Portugal, & m'attacher à quelque femme de condition, j'en aurois trouvé de reste. Mais soit que j'aimasse mon pays, soit que je fusse entraînée par la force de mon étoile, qui m'y préparoit une meilleure fortune, je ne songeai plus qu'à revoir l'Espagne. Je m'adressai à un jouaillier, qui me compta la valeur de mon brillant en espèces

d'or, & je partis avec une vieille dame espagnole qui alloit à Séville dans une chaise roulante.

Cette dame qui s'appeloit Dorothee, revenoit de voir une de ses parentes établie à Coïmbre, & s'en retournoit à Séville où elle faisoit sa résidence. Il se trouva tant de sympathie entre elle & moi, que nous nous attachâmes l'une à l'autre dès la première journée, & notre liaison se fortifia si bien sur la route, que la dame ne voulut point, à notre arrivée, que je logeasse ailleurs que dans sa maison. Je n'eus pas sujet de me repentir d'avoir fait une pareille connoissance. Je n'ai jamais vu de femme d'un meilleur caractère. On jugeoit encore à ses traits & à la vivacité de ses yeux, qu'elle devoit avoir fait racler bien des guitarras. Aussi étoit-elle veuve de plusieurs maris de noble race, & vivoit honorablement de ses douaires.

Entre autres excellentes qualités, elle avoit celle d'être très-compatissante aux malheurs des filles. Quand je lui fis confidence des miens, elle entra si chaudement dans mes intérêts, qu'elle donna mille malédictions à Zondono. Les chiens d'hommes ! dit-elle, d'un ton à faire juger qu'elle avoit rencontré, en son chemin, quelque économe. Les misérables ! Il y a, comme cela, dans le monde, des fripons qui se font un jeu de tromper les femmes. Ce qui me console, ma chère enfant, continua-t-elle, c'est que, suivant votre récit, vous n'êtes nullement liée au parjure Biscayen. Si votre ma-

riage avec lui est assez bon pour vous servir d'excuse, en récompense, il est assez mauvais pour vous permettre d'en contracter un meilleur, quand vous en trouverez l'occasion.

Je fortois tous les jours avec Dorothée, pour aller à l'église ou bien en visite d'amie : c'étoit le moyen d'avoir bientôt quelque aventure. Je m'attirai les regards de plusieurs cavaliers. Il y en eut qui voulurent fonder le gué. Ils firent parler à ma vieille hôtesse. Mais les uns n'avoient pas de quoi fournir aux frais d'un établissement, & les autres n'avoient pas encore pris la robe virile, ce qui suffisoit pour m'ôter toute envie de les écouter. J'en sçavois les conséquences. Un jour il nous vint en fantaisie, à Dorothée & à moi, d'aller voir jouer les comédiens de Séville. Ils avoient affiché qu'ils représenteroient *la Famoja comedia : el Embaxador de Simismo* ⁵, composée par Lope de Vega Carpio ⁶.

Parmi les actrices qui parurent sur la scène, je démêlai une de mes anciennes amies. Je reconnus Phénice, cette grosse réjouie que tu as vue femme de chambre de Florimonde, & avec qui tu as quelquefois soupé chez Arsénie. Je sçavois bien que Phénice étoit hors de Madrid depuis plus de deux ans, mais j'ignorois qu'elle fût comédienne. J'avois une impatience de l'embrasser qui me fit trouver la pièce fort longue. C'étoit peut-être aussi la faute de ceux qui la représentoient & qui ne jouoient pas assez bien ou assez mal pour m'amuser ; car, pour moi qui

fuis une rieuse, je t'avouerai qu'un acteur parfaitement ridicule ne me divertit pas moins qu'un excellent.

Enfin le moment que j'attendois étant arrivé, c'est-à-dire la fin de la *Famosa comedia*, nous allâmes, ma veuve & moi, derrière le théâtre, où nous aperçûmes Phénice qui faisoit la toute aimable, & écoutoit, en minaudant, le doux ramage d'un jeune oiseau qui s'étoit apparemment laissé prendre à la glu de sa déclamation. Sitôt qu'elle m'eut remarquée, elle le quitta d'un air gracieux, vint à moi les bras ouverts, & me fit toutes les amitiés imaginables. De mon côté je l'embrassai de tout mon cœur. Nous nous témoignâmes mutuellement la joie que nous avons de nous revoir. Mais le temps & le lieu ne nous permettant pas de nous répandre en de longs discours, nous remîmes au lendemain à nous entretenir chez elle plus amplement.

Le plaisir de parler est une des plus vives passions des femmes, & particulièrement la mienne. Je ne pus fermer l'œil de toute la nuit, tant j'avois d'envie d'être aux prises avec Phénice & de lui faire questions sur questions. Dieu sçait si je fus paresseuse à me lever pour me rendre où elle m'avoit enseigné qu'elle demuroit. Elle étoit logée avec toute la troupe dans un grand hôtel garni. Une servante que je rencontrai en entrant & que je priai de me conduire à l'appartement de Phénice, me fit

monter à un corridor, le long duquel régnoient dix à douze petites chambres séparées seulement par des cloisons de fapin, & occupées par la bande joyeuse. Ma conductrice frappa à une porte que Phénice à qui la langue démangeoit autant qu'à moi, vint ouvrir. A peine nous donnâmes-nous le temps de nous asseoir pour caqueter. Nous voilà en train d'en découdre. Nous avions à nous interroger sur tant de choses, que les demandes & les réponses se succédoient avec une volubilité surprenante.

Après avoir raconté nos aventures de part & d'autre & nous être instruites de l'état présent de nos affaires, Phénice me demanda quel parti je voulois prendre. Car enfin, me dit-elle, il faut bien faire quelque chose. Il n'est pas permis à une personne de ton âge d'être inutile dans la société. Je lui répondis que j'avois résolu, en attendant mieux, de me placer auprès de quelque fille de qualité. Fi donc ! s'écria mon amie, tu n'y penses pas. Est-il possible, ma mignonne, que tu ne sois pas encore dégoûtée de la servitude ? N'es-tu pas lasse de te voir soumise aux volontés des autres ? de respecter leurs caprices ? de t'entendre gronder ? en un mot, d'être esclave ? Que n'embrasses-tu plutôt, à mon exemple, la vie comique ? Rien n'est plus convenable aux personnes d'esprit qui manquent de bien & de naissance. C'est un état qui tient un milieu entre la noblesse & la bourgeoisie, une condition libre & affranchie

des bienfécances les plus incommodes de la vie civile. Nos revenus nous font payés en espèces par le public qui en possède le fonds. Nous vivons toujours dans la joie, & dépenfons notre argent comme nous le gagnons.

Le théâtre, pourfuivit-elle, est favorable surtout aux femmes. Dans le temps que je demourois chez Florimonde, j'en rougis quand j'y penfe, j'étois réduite à écouter les gagiftes de la troupe du Prince : pas un honnête homme ne faifoit attention à ma figure. D'où vient cela ? C'est que je n'étois point en vue. Le plus beau tableau qui n'est pas dans fon jour ne frappe point. Mais depuis que je fuis fur mon piedestal, c'est-à-dire, fur la fcène, quel changement ! Je vois à mes trouffes la plus brillante jeunesse des villes par où nous pafons. Une comédienne a donc beaucoup d'agrément dans fon métier. Si elle est sage, je veux dire que fi elle ne favorife qu'un amant à la fois, cela lui fait tout l'honneur du monde, on loue fa retenue, & lorsqu'elle change de galant, on la regarde comme une véritable veuve qui fe remarie. Encore voit-on celle-ci avec mépris quand elle convole en troifièmes nêces ; on diroit qu'elle blesse la délicatelfe des hommes ; au lieu que l'autre femble devenir plus précieufe à mefure qu'elle groffit le nombre de fes favoris. Après cent galanteries, c'est un ragoût de feigneur.

A qui dites-vous cela ? interrompis-je en cet

endroit. Pensez-vous que j'ignore ces avantages ? Je me les fais souvent représentés, & je ne t'en fais pas mystère, ils ne flattent que trop une fille de mon caractère. Je me sens même de l'inclination pour la comédie ; mais cela ne suffit pas. Il faut du talent, & je n'en ai point. J'ai quelquefois voulu réciter des tirades de pièces devant Arsénie. Elle n'a pas été contente de moi. Cela m'a dégoûtée du métier. Tu n'es pas difficile à rebuter, reprit Phénice. Ne sçais-tu pas que ces grandes actrices-là sont ordinairement jalouses ? Elles craignent, malgré toute leur vanité, qu'il ne vienne des fujets qui les effacent. Enfin, je ne m'en rapporterois pas là-dessus à Arsénie. Elle n'a pas été sincère. Je te dirai, moi, sans flatterie, que tu es née pour le théâtre. Tu as du naturel, l'action libre & pleine de grace, le son de la voix doux, une bonne poitrine, & avec cela un minois ! Ah, friponne ! que tu charmeras de cavaliers, si tu te fais comédienne.

Elle me tint encore d'autres discours séduisants, & me fit déclamer quelques vers, seulement pour me faire juger moi-même de la belle disposition que j'avois à débiter du comique. Lorsqu'elle m'eut entendue, ce fut bien autre chose. Elle me donna de grands applaudissemens & me mit au-dessus de toutes les actrices de Madrid. Après cela, je n'aurois pas été excusable de douter de mon mérite. Arsénie demeura atteinte & convaincue de jalousie

& de mauvaise foi. Il me fallut convenir que j'étois un fujet tout admirable. Deux comédiens qui arrivèrent dans le moment & devant qui Phénice m'obligea de répéter les vers que j'avois déjà récités, tombèrent dans une espèce d'extase, d'où ils ne sortirent que pour me combler de louanges. Sérieusement, quand ils se feroient défiés tous trois à qui me loueroit davantage, ils n'auroient pas employé d'expressions plus hyperboliques. Ma modestie ne fut point à l'épreuve de tant d'éloges. Je commençai à croire que je valois quelque chose, & voilà mon esprit tourné du côté de la comédie.

Oh ça, ma chère, dis-je à Phénice, c'en est fait. Je veux suivre ton conseil, & entrer dans ta troupe, si elle l'a pour agréable. A ces paroles, mon amie transportée de joie m'embrassa, & ses deux camarades ne me parurent pas moins ravis qu'elle de me voir ces sentimens. Nous convînmes que, le jour suivant, je me rendrois au théâtre dans la matinée, & ferois voir à la troupe assemblée le même échantillon que je venois de montrer de mon talent. Si j'avois fait concevoir une opinion avantageuse de moi chez Phénice, tous les comédiens en jugèrent encore plus favorablement lorsque j'eus dit en leur présence une vingtaine de vers seulement. Ils me reçurent volontiers dans leur compagnie. Après quoi je ne fus plus occupée que de mon début. Pour le rendre plus bril-

lant, j'employai tout ce qui me restoit d'argent de ma bague, & si je n'en eus pas assez pour me mettre superbement, du moins je trouvai l'art de suppléer à la magnificence par un goût tout galant.

Je parus enfin sur la scène pour la première fois. Quels battemens de mains ! quels éloges ! Il y a de la modération, mon ami, à te dire simplement que je ravis les spectateurs. Il faudroit avoir été témoin du bruit que je fis dans Séville, pour y ajouter foi. Je devins l'entretien de toute la ville qui, pendant trois semaines entières, vint en foule à la comédie ; de sorte que la troupe rappela par cette nouveauté le public qui commençoit à l'abandonner. Je débutai donc d'une manière qui charma tout le monde. Or, débiter ainsi, c'étoit comme si j'eusse fait afficher que j'étois à donner au plus offrant & dernier enchérisseur. Vingt cavaliers, de toutes fortes d'âges & de conditions, s'offrirent à l'envi de prendre soin de moi. Si j'eusse suivi mon inclination, j'aurois choisi le plus jeune & le plus joli ; mais nous ne devons, nous autres, consulter que l'intérêt & l'ambition, lorsqu'il s'agit de nous établir. C'est une règle de théâtre. C'est pourquoi don Ambrosio de Nifana, homme déjà vieux & mal fait, mais riche, généreux & l'un des plus puissants seigneurs d'Andalousie, eut la préférence. Il est vrai que je la lui fis bien acheter. Il me loua une belle maison, la meubla très-magnifique-

ment, me donna un bon cuisinier, deux laquais, une femme de chambre & mille ducats par mois à dépenser. Il faut ajouter à cela de riches habits avec une assez grande quantité de pierreries. Jamais Arsénie n'avoit été dans un état plus brillant.

Quel changement dans ma fortune ! Mon esprit ne put le soutenir. Je me parus tout à coup à moi-même une autre personne. Je ne m'étonne plus s'il y a des filles qui oublient en peu de temps le néant & la misère d'où un caprice de seigneur les a tirées. Je t'en fais un aveu sincère : les applaudissemens du public, les discours flatteurs que j'entendois de toutes parts, & la passion de don Ambrosio, m'inspirèrent une vanité qui alla jusqu'à l'extravagance. Je regardai mon talent comme un titre de noblesse. Je pris les airs d'une femme de qualité, & devenant aussi avare de regards agaçans, que j'en avois jusqu'alors été prodigue, je résolus de n'arrêter ma vue que sur des ducs, des comtes & des marquis.

Le seigneur de Nisana venoit souper chez moi tous les soirs avec quelques-uns de ses amis. De mon côté, j'avois soin d'assembler les plus amusantes de nos comédiennes, & nous passions une bonne partie de la nuit à rire & à boire. Je m'accommodois fort d'une vie si agréable, mais elle ne dura que six mois. Les seigneurs sont sujets à changer, sans cela, ils seroient trop aimables. Don Ambrosio me

quitta pour une jeune coquette grenadine qui venoit d'arriver à Séville avec des graces & le talent de les mettre à profit. Je n'en fus pourtant affligée que vingt-quatre heures. Je choisis, pour remplir sa place, un cavalier de vingt-deux ans, don Louis d'Alcacer, à qui peu d'Espagnols pouvoient être comparés pour la bonne mine.

Tu me demanderas, sans doute, & tu auras raison, pourquoi je pris pour amant un si jeune feigneur, moi qui sçavois que le commerce de cette sorte de galans est dangereux. Mais, outre que don Louis n'avoit plus ni père ni mère, & qu'il jouissoit déjà de son bien, je te dirai que ces commerces ne sont à craindre que pour les filles d'une condition servile, ou pour de malheureuses aventurières. Les femmes de notre profession sont des personnes titrées. Nous ne sommes point responsables des effets que produisent nos charmes. Tant pis pour les familles dont nous plumons les héritiers.

Nous nous attachâmes si fortement l'un à l'autre, d'Alcacer & moi, que jamais aucun amour n'a, je crois, égalé celui dont nous nous laissâmes enflammer tous deux. Nous nous aimions avec tant de fureur, qu'il sembloit qu'on eût jeté un fort fur nous. Ceux qui sçavoient notre intelligence nous croyoient les plus heureux amans du monde, & nous en étions peut-être les plus malheureux. Si don Louis avoit une figure toute aimable, il étoit en même temps si jaloux qu'il me défoloit à

chaque instant par d'injustes soupçons. Il ne me servoit de rien, pour m'accommoder à sa foiblesse, de me contraindre jusqu'à n'oser envisager un homme ; sa défiance ingénieuse à me trouver des crimes, rendoit ma contrainte inutile. Si j'étois sur la scène, je lui semblois, en jouant, lancer des œillades agaçantes sur quelque jeune cavalier, & il m'accabloit de reproches. En un mot, nos plus tendres entretiens étoient toujours mêlés de querelles. Il n'y eut pas moyen d'y résister. La patience nous échappa de part & d'autre, & nous rompîmes à l'amiable. Croiras-tu bien que le dernier jour de notre commerce en fut le plus charmant pour nous. Tous deux également fatigués des maux que nous avions soufferts, nous ne fîmes éclater que de la joie dans nos adieux. Nous étions comme deux misérables captifs qui recouvrent leur liberté après un rude esclavage.

Depuis cette aventure, je suis bien en garde contre l'amour. Je ne veux plus d'attachement qui trouble mon repos. Il ne nous sied point, à nous, de soupirer comme les autres. Nous ne devons pas sentir en particulier une passion dont nous faisons voir en public le ridicule.

Je donnois pendant ce temps-là de l'occupation à la Renommée. Elle répandoit partout que j'étois une actrice inimitable. Sur la foi de cette déesse, les comédiens de Grenade m'écrivirent pour me proposer d'entrer dans leur

troupe, &, pour me faire connoître que la proposition n'étoit pas à rejeter, ils m'envoyèrent un état de leurs frais journaliers & de leurs abonnemens, par lequel il me parut que c'étoit un parti avantageux pour moi. Aussi je l'acceptai, quoique dans le fond je fusse fâchée de quitter Phénice & Dorothee que j'aimois autant qu'une femme est capable d'en aimer d'autres. Je laissai la première à Séville, occupée à fondre la vaisselle d'un petit marchand orfèvre qui vouloit, par vanité, avoir une comédienne pour maîtresse. J'ai oublié de te dire qu'en m'attachant au théâtre je changeai par fantaisie le nom de Laure en celui d'Estelle, & c'est sous ce dernier nom que je partis pour venir à Grenade.

Je n'y débutai pas moins heureusement qu'à Séville, & je me vis bientôt environnée de soupirans. Mais n'en voulant favoriser aucun qu'à bonnes enseignes, je gardai avec eux une retenue qui leur jeta de la poudre aux yeux. Néanmoins, de peur d'être la dupe d'une conduite qui ne menoit à rien, & qui ne m'étoit pas naturelle, j'allois me déterminer à écouter un jeune oydor⁷ de race bourgeoise, qui fait le seigneur en vertu de sa charge, d'une bonne table & d'un équipage, quand je vis pour la première fois le marquis de Marialva. Ce seigneur portugais qui voyage en Espagne par curiosité, passant par Grenade, s'y arrêta. Il vint à la comédie. Je ne jouois point

ce jour-là. Il regarda fort attentivement les actrices qui s'offrirent à ses yeux. Il en trouva une à son gré. Il fit connoissance avec elle dès le lendemain, & il étoit prêt de passer bail lorsque je parus sur le théâtre. Ma vue & mes minauderies firent tout à coup tourner la girouette. Mon Portugais ne s'attacha plus qu'à moi. Il faut dire la vérité. Comme je n'ignorois pas que ma camarade eût plû à ce feigneur, je n'épargnai rien pour le lui souffler, & j'eus le bonheur d'en venir à bout. Je sçais bien qu'elle m'en veut du mal ; mais je n'y sçauois que faire. Elle devrait songer que c'est une chose si naturelle aux femmes, que les meilleures amies ne s'en font pas le moindre scrupule.





CHAPITRE VIII.

De l'accueil que les comédiens de Grenade firent à Gil Blas, & d'une nouvelle reconnoissance qui se fit dans les foyers de la comédie.

DANS le moment que Laure achevoit de raconter son histoire, il arriva une vieille comédienne de ses voisines, qui venoit la prendre, en passant, pour aller à la comédie. Cette vénérable héroïne de théâtre eût été propre à jouer le personnage de la déesse Cotys⁸. Ma sœur ne manqua pas de présenter son frère à cette figure surannée, & là-dessus grands complimens de part & d'autre.

Je les laissai toutes deux, en disant à la veuve de l'économe que je la rejoindrois au théâtre, aussitôt que j'aurois fait porter mes hardes chez le marquis de Marialva, dont elle m'enseignera la demeure. J'allai d'abord à la chambre que j'avois louée, d'où, après avoir satisfait mon hôtesse, je me rendis avec un homme chargé de ma valise à un grand hôtel

garni où mon nouveau maître étoit logé. Je rencontraï à la porte son intendant qui me demanda si je n'étois point le frère de la dame Estelle. Je répondis qu'oui. Soyez donc le bien venu, reprit-il, seigneur cavalier. Le marquis de Marialva, dont j'ai l'honneur d'être intendant, m'a ordonné de vous bien recevoir. On vous a préparé une chambre. Je vais, s'il vous plaît, vous y conduire pour vous en apprendre le chemin. Il me fit monter tout au haut de la maison, & entrer dans une chambre si petite, qu'un lit assez étroit, une armoire & deux chaises la remplissoient. C'étoit là mon appartement. Vous ne serez pas ici fort au large, me dit mon conducteur; mais, en récompense, je vous promets qu'à Lisbonne vous serez superbement logé. J'enfermai ma valise dans l'armoire, dont j'emportai la clef, & je demandai à quelle heure on soupoit. Il me fut répondu à cela que le seigneur portugais ne faisoit pas d'ordinaire chez lui, & qu'il donnoit à chaque domestique une certaine somme par mois pour se nourrir. Je fis encore d'autres questions, & j'appris que les gens du marquis étoient d'heureux fainéans. Après un entretien assez court, je quittai l'intendant pour aller retrouver Laure, en m'occupant agréablement du préface que je concevois de ma nouvelle condition.

Sitôt que j'arrivai à la porte de la comédie, & que je me dis frère d'Estelle, tout me fut ouvert. Vous

euffiez vu les gardes s'emprefser à me faire un paſſage, comme ſi j'euffe été un des plus confi-dérables ſeigneurs de Grenade. Tous les ga-giſtes, receveurs de marques & de contremar-ques que je rencontraï ſur mon chemin me firent de profondes révérences ; mais ce que je voudrois pouvoir bien peindre au lecteur, c'eſt la réception ſérieuſe que l'on me fit comique-ment dans les foyers où je trouvai la troupe toute habillée & prête à commencer. Les comé-diens & comédiennes à qui Laure me préſenta, vinrent fondre ſur moi. Les hommes m'accablèrent d'embraffades, & les femmes à leur tour appliquant leurs viſages enlumonnés ſur le mien, le couvrirent de rouge & de blanc. Aucun ne voulant être le dernier à me faire compliment, ils ſe mirent tous enſemble à me parler. Je ne pouvois ſuffire à leur répondre ; mais ma ſœur vint à mon ſecours, & ſa langue exercée ne me laiffa en reſte avec perſonne.

Je n'en fus pas quitte pour les accolades des acteurs & des actrices : il me fallut effuyer les civilités du décorateur, des violons, du ſouffleur, du moucheur, & du ſous-moucheur de chan-delles, enfin, de tous les valets du théâtre, qui ſur le bruit de mon arrivée, accoururent pour me confidérer. Il ſembloit que tous ces gens-là fuſſent des enfants trouvés qui n'avoient jamais vu de frère.

Cependant on commença la pièce. Alors quelques gentilſhommes qui étoient dans les

foyers coururent se placer pour l'entendre. Et moi, en enfant de la balle, je continuai de m'entretenir avec ceux des acteurs qui n'étoient pas sur la scène. Il y en avoit un parmi ces derniers qu'on appela devant moi Melchior. Ce nom me frappa. Je considérai avec attention le personnage qui le portoit, & il me sembla que je l'avois vu quelque part. Je me le remis enfin, & le reconnus pour ce Melchior Zapata, ce pauvre comédien de campagne, qui, comme je l'ai dit dans le premier volume de mon histoire, trempoit des croûtes de pain dans une fontaine.

Je le pris aussitôt en particulier, & je lui dis : Je suis bien trompé, si vous n'êtes pas ce seigneur Melchior avec qui j'ai eu l'honneur de déjeuner un jour au bord d'une claire fontaine, entre Valladolid & Ségovie. J'étois avec un garçon barbier. Nous portions quelques provisions que nous joignîmes aux vôtres, & nous fîmes tous trois un petit repas qui fut assaisonné de mille agréables discours. Zapata se mit à rêver quelques momens ; ensuite il me répondit : Vous me parlez d'une chose que j'ai peu de peine à me rappeler. Je revenois alors de débiter à Madrid, & je retournois à Zamora. Je me souviens même que j'étois fort mal dans mes affaires. Je m'en souviens bien aussi, lui répliquai-je ; à telles enseignes que vous portiez un pourpoint doublé d'affiches de comédies. Je n'ai pas oublié non plus que vous

vous plaigniez, dans ce temps-là, d'avoir une femme trop sage. Oh ! je ne m'en plains plus à présent, dit avec précipitation Zapata. Vive Dieu ! la commère s'est bien corrigée de cela. Aussi en ai-je le pourpoint mieux doublé.

J'allois le féliciter sur ce que sa femme étoit devenue raisonnable, lorsqu'il fut obligé de me quitter pour paroître sur la scène. Curieux de connoître sa femme, je m'approchai d'un comédien pour le prier de me la montrer. Ce qu'il fit en me disant : Vous la voyez. C'est Narcissa, la plus jolie de nos dames, après votre sœur. Je jugeai que cette actrice devoit être celle en faveur de qui le marquis de Marialva s'étoit déclaré, avant que d'avoir vu son Estelle, & ma conjecture ne fut que trop vraie. A la fin de la pièce, je conduisis Laure à son domicile où j'aperçus en arrivant plusieurs cuisiniers qui préparoient un grand repas. Tu peux souper ici, me dit-elle. Je n'en ferai rien, lui répondis-je. Le marquis fera peut-être bien aise d'être seul avec vous. Oh ! que non ! reprit-elle. Il va venir avec deux de ses amis & un de nos messieurs. Il ne tiendra qu'à toi de faire le sixième. Tu sçais bien que chez les comédiennes les secrétaires ont le privilège de manger avec leurs maîtres. Il est vrai, lui dis-je, mais ce seroit de trop bonne heure me mettre sur le pied de ces secrétaires favoris. Il faut auparavant que je fasse quelque commission

de confident pour mériter ce droit honorifique. En parlant ainsi je fortis de chez Laure & gagnai mon auberge où je comptois d'aller tous les jours, puisque mon maître n'avoit point de ménage.





CHAPITRE IX.

Avec quel homme extraordinaire il soupa ce soir-là, & de ce qui se passa entre eux.



Je remarquai dans la salle une espèce de vieux moine vêtu de bure grise, qui soupoit tout seul dans un coin. J'allai par curiosité m'asseoir vis-à-vis de lui. Je le saluai fort civilement, & il ne se montra pas moins poli que moi. On m'apporta ma pitance, que je commençai à expédier avec beaucoup d'appétit. Pendant que je mangeois sans dire mot, je regardois souvent ce personnage dont je trouvois toujours les yeux attachés sur moi. Fatigué de son attention opiniâtre à me regarder, je lui adressai ainsi la parole : Père, nous serions-nous vus, par hazard, ailleurs qu'ici ? Vous m'observez comme un homme qui ne vous seroit pas entièrement inconnu.

Il me répondit gravement : Si j'arrête sur vous mes regards, ce n'est que pour admirer la prodigieuse variété d'avantures qui sont marquées dans les traits de votre visage. A ce que

je vois, lui dis-je d'un air railleur, votre révérence donne dans la métoposcopie. Je pourrois me vanter de la posséder, répondit le moine, & d'avoir fait des prédictions que la fuite n'a pas démenties. Je ne sçais pas moins la chiromancie, & j'ose dire que mes oracles sont infaillibles, quand j'ai confronté l'inspection de la main avec celle du visage.

Quoique ce vieillard eût toute l'apparence d'un homme sage, je le trouvai si fou que je ne pus m'empêcher de lui rire au nez. Au lieu de s'offenser de mon impolitesse, il en sourit, & continua de parler dans ces termes, après avoir promené sa vue dans la salle, & s'être assuré que personne ne nous écoutoit : Je ne m'étonne pas de vous voir si prévenu contre deux sciences qui passent aujourd'hui pour frivoles ; l'étude longue & pénible qu'elles demandent décourage tous les sçavans, qui y renoncent & qui les décrient de dépit de n'avoir pu les acquérir. Pour moi, je ne me suis point rebuté de l'obscurité qui les enveloppe, non plus que des difficultés qui se succèdent sans cesse dans la recherche des secrets chymiques & dans l'art merveilleux de transmuier les métaux en or.

Mais je ne pense pas, poursuivit-il en se reprenant, que je parle à un jeune cavalier à qui mes discours doivent en effet paroître des rêveries. Un échantillon de mon sçavoir-faire vous disposera, mieux que tout ce que je pour-

rois dire, à juger de moi plus favorablement. A ces mots, il tira de sa poche une phiole remplie d'une liqueur vermeille. Ensuite il me dit : Voici un élixir que j'ai composé, ce matin, des sucres de certaines plantes distillées à l'alambic ; car j'ai employé presque toute ma vie, comme Démocrite, à trouver la propriété des simples & des minéraux. Vous allez éprouver sa vertu. Le vin que nous buvons à notre souper est très-mauvais. Il va devenir excellent. En même temps, il mit deux gouttes de son élixir dans ma bouteille, qui rendirent mon vin plus délicieux que les meilleurs qui se boivent en Espagne.

Le merveilleux frappe l'imagination, & quand une fois elle est gagnée, on ne se sert plus de son jugement. Charmé d'un si beau secret, & persuadé qu'il falloit être un peu plus que diable pour l'avoir trouvé, je m'écriai, plein d'admiration : O mon père ! pardonnez-moi, de grace, si je vous ai pris d'abord pour un vieux fou. Je vous rends justice présentement. Je n'ai pas besoin d'en voir davantage pour être assuré que vous feriez, si vous vouliez, tout à l'heure, un lingot d'or d'une barre de fer. Que je serois heureux si je possédois cette admirable science ! Le ciel vous préserve de l'avoir jamais ! interrompit le vieillard, en poussant un profond soupir. Vous ne savez pas, mon fils, ce que vous souhaitez. Au lieu de me porter envie, plaignez-moi plutôt de m'être

donné tant de peine pour me rendre malheureux. Je suis toujours dans l'inquiétude. Je crains d'être découvert, & qu'une prison perpétuelle ne devienne le salaire de tous mes travaux. Dans cette appréhension, je mène une vie errante, déguisé tantôt en prêtre ou en moine, & tantôt en cavalier ou en paysan. Est-ce donc un avantage de sçavoir faire de l'or à ce prix-là ? et les richesses ne sont-elles pas un vrai supplice pour les personnes qui n'en jouissent pas tranquillement ?

Ce discours me paroît fort sensé, dis-je alors au philosophe. Rien n'est tel que de vivre en repos. Vous me dégoûtez de la pierre philosophale. Je me contenterai d'apprendre de vous ce qui doit m'arriver. Très-volontiers, me répondit-il, mon enfant. J'ai déjà fait des observations sur vos traits. Voyons à présent votre main. Je la lui présentai avec une confiance qui ne me fera guère d'honneur dans l'esprit de quelques lecteurs qui peut-être, à ma place, en auroient fait autant. Il l'examina fort attentivement, & dit ensuite avec enthousiasme : Ah ! que de passages de la douleur à la joie, & de la joie à la douleur ! Quelle succession bizarre de disgrâces & de prospérités ! Mais vous avez déjà éprouvé une grande partie de ces alternatives de fortune. Il ne vous reste plus guère de malheurs à effuyer, & un seigneur vous fera une agréable destinée qui ne fera point sujette au changement.

Après m'avoir assuré que je pouvois compter sur cette prédiction, il me dit adieu, & sortit de l'auberge où il me laissa fort occupé des choses que je venois d'entendre. Je ne doutois point que le marquis de Marialva ne fût le seigneur en question, &, par conséquent, rien ne me paroissoit plus possible que l'accomplissement de la prédiction. Mais quand je n'y aurois pas vu la moindre apparence, cela ne m'eût point empêché de donner au moine une entière créance, tant il s'étoit acquis, par son élixir, d'autorité sur mon esprit. De mon côté, pour avancer le bonheur qui m'étoit prédit, je résolus de m'attacher au marquis plus que je n'avois fait à aucun de mes maîtres. Ayant pris cette résolution, je me retirai à notre hôtel avec une gayeté que je ne puis exprimer. Jamais femme n'est sortie si contente de chez une devinereffe.





CHAPITRE X

De la commission que le marquis de Marialva donne à Gil Blas, & comment ce fidèle secrétaire s'en acquitta.



LE marquis n'étoit pas encore revenu de chez sa comédienne, & je trouvai dans son appartement ses valets de chambre qui jouoient à la prime, en attendant son retour. Je fis connoissance avec eux, & nous nous amufâmes à rire jusqu'à deux heures après minuit que notre maître arriva. Il fut un peu surpris de me voir, & me dit d'un air de bonté qui me fit juger qu'il revenoit très-satisfait de sa soirée : Comment donc, Gil Blas, vous n'êtes pas encore couché ? Je répondis que j'avois voulu sçavoir auparavant s'il n'avoit rien à m'ordonner. J'aurai peut-être, reprit-il, une commission à vous donner demain matin ; mais il fera temps alors de vous apprendre mes volontés. Allez vous reposer, & sçavez-vous que je vous dispense de m'attendre ; je n'ai besoin que de mes valets de chambre.

Après cet avertissement qui dans le fond me faisoit plaisir, puisqu'il m'épargnoit la fujétion que j'aurois quelquefois défagréablement sentie, je laissai le marquis dans son appartement, & me retirai à mon galetas. Je me mis au lit, mais ne pouvant dormir, je m'avifai de suivre le conseil que nous donne Pythagore de rappeler le soir ce que nous avons fait dans la journée, pour nous applaudir de nos bonnes actions, ou pour nous blâmer de nos mauvaises.

Je ne me sentoient pas la conscience assez nette pour être content de moi. Aussi je me reprochai d'avoir appuyé l'imposture de Laure. J'avois beau me dire, pour m'excuser, que je n'avois pu honnêtement donner un démenti à une fille qui n'avoit en vue que de me faire plaisir, & qu'en quelque façon je m'étois trouvé dans la nécessité de me rendre complice de la supercherie. Peu satisfait de cette excuse, je répondois que je ne devois donc pas pousser les choses plus loin, & qu'il falloit que je fusse bien effronté pour vouloir demeurer auprès d'un feigneur dont je payois si mal la confiance. Enfin, après un sévère examen, je tombai d'accord avec moi-même que si je n'étois pas un fripon, il ne s'en falloit guère.

De là, passant aux conséquences, je me représentai que je jouois gros jeu, en trompant un homme de condition, qui, pour mes péchés, peut-être ne tarderoit guère à découvrir la

fourberie. Une si judicieuse réflexion jeta quelque terreur dans mon esprit ; mais des idées de plaisir & d'intérêt l'eurent bientôt dissipée. D'ailleurs la prophétie de l'homme à l'élixir auroit suffi pour me rassurer. Je me livrai donc à des images toutes agréables. Je me mis à faire des règles d'arithmétique, à compter, en moi-même, la somme que feroient mes gages au bout de dix années de service. J'ajoutois à cela les gratifications que je recevrois de mon maître, & les mesurant à son humeur libérale, ou plutôt à mes désirs, j'avois une intempérance d'imagination, si l'on peut parler ainsi, qui ne mettoit point de bornes à ma fortune. Tant de bien peu à peu m'affouplit, & je m'endormis en bâtissant des châteaux en Espagne.

Je me levai le lendemain, sur les huit heures, pour aller recevoir les ordres de mon patron. Mais comme j'ouvris ma porte pour sortir, je fus tout étonné de le voir paroître devant moi, en robe de chambre & en bonnet de nuit. Il étoit tout seul. Gil Blas, me dit-il, hier au soir en quittant votre sœur, je lui promis de passer chez elle ce matin ; mais une affaire de conséquence ne me permet pas de lui tenir parole. Allez lui témoigner de ma part que je suis bien mortifié de ce contre-temps, & assurez-la que je souperai encore aujourd'hui avec elle. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il, en me mettant entre les mains une bourse avec une petite boîte de chagrin, enrichie de pierreries, portez-lui mon

portrait, & gardez cette bourse où il y cinquante pistoles que je vous donne pour marque de l'amitié que j'ai déjà pour vous. Je pris d'une main le portrait, & de l'autre la bourse que je méritois si peu. Je courus sur le champ chez Laure, en disant, dans l'excès de la joie qui me transportoit : Bon, la prédiction s'accomplit à vue d'œil. Quel bonheur d'être frère d'une fille belle & galante ! C'est dommage qu'il n'y ait pas autant d'honneur à cela que de profit & d'agrément.

Laure, contre l'ordinaire des personnes de sa profession, avoit coutume de se lever matin. Je la surpris à sa toilette où, en attendant son Portugais, elle joignoit à sa beauté naturelle tous les charmes auxiliaires que l'art des coquettes pouvoit lui prêter. Aimable Estelle, lui dis-je en entrant, l'aimant des étrangers, je puis, à l'heure qu'il est, manger avec mon maître, puisqu'il m'a honoré d'une commission qui me donne cette prérogative, & dont je viens m'acquitter. Il n'aura pas le plaisir de vous entretenir ce matin, comme il se l'étoit proposé. Mais, pour vous en consoler, il soupera ce soir avec vous, & il vous envoie son portrait qui me paroît avoir quelque chose encore de plus consolant.

Je lui remis aussitôt la boîte qui, par le vif éclat des brillans dont elle étoit garnie, lui réjouit infiniment la vue. Elle l'ouvrit, & l'ayant fermée après avoir considéré la peinture par

manière d'acquit, elle revint aux pierreries. Elle en vanta la beauté, & me dit en fouriant : Voilà des copies que les femmes de théâtre aiment mieux que les originaux.

Je lui appris ensuite que le généreux Portugais, en me chargeant du portrait, m'avoit gratifié d'une bourse de cinquante pistoles. Je t'en fais mon compliment, me dit-elle. Ce seigneur commence par où même il est rare que les autres finissent. C'est à vous, mon adorable, lui répondis-je, que je dois ce présent ; le marquis ne me l'a fait qu'à cause de la fraternité. Je voudrois, répliqua-t-elle, qu'il t'en fit de semblables chaque jour. Je ne puis te dire jusqu'à quel point tu m'es cher. Dès le premier instant que je t'ai vu, je me suis attachée à toi par un lien si fort, que le temps n'a pu le rompre. Lorsque je te perdis à Madrid, je ne désespérai pas de te retrouver, & hier, en te revoyant, je te reçus comme un homme qui revenoit à moi nécessairement. En un mot, mon ami, le ciel nous a destinés l'un pour l'autre. Tu feras mon mari ; mais il faut nous enrichir auparavant. La prudence demande que nous commencions par là. Je veux avoir encore trois ou quatre galanteries pour te mettre à ton aise.

Je la remerciai poliment de la peine qu'elle vouloit bien prendre pour moi, & nous nous engageâmes insensiblement dans un entretien qui dura jusqu'à midi. Alors je me retirai pour

aller rendre compte à mon maître de la manière dont on avoit reçu son présent. Quoique Laure ne m'eût point donné d'instructions là-dessus, je ne laissai pas de composer en chemin un beau compliment que je me proposois de faire de sa part ; mais ce fut autant de bien perdu, car lorsque j'arrivai à l'hôtel, on me dit que le marquis venoit de sortir, & il étoit décidé que je ne le reverrois plus, ainsi qu'on le peut lire dans le chapitre suivant.





CHAPITRE XI.

*De la nouvelle que Gil Blas apprit, & qui fut
un coup de foudre pour lui.*



LE me rendis à mon auberge, où rencontrant deux hommes d'une agréable conversation, je dînai & demurai à table avec eux jusqu'à l'heure de la comédie. Alors nous nous séparâmes. Ils allèrent à leurs affaires, & moi je pris le chemin du théâtre. Il faut remarquer, en passant, que j'avois tout fujet d'être de belle humeur : la joie avoit régné dans l'entretien que je venois d'avoir avec ces cavaliers, la face de ma fortune étoit des plus riantes, & pourtant je me laissois aller à la tristesse, sans pouvoir m'en défendre. Qu'on dise, après cela, qu'on ne pressent point les malheurs qui nous menacent.

Comme j'entrois dans les foyers, Melchior Zapata vint à moi & me dit tout bas de le suivre. Il me mena dans un endroit particulier de l'hôtel, & me tint ce discours : Seigneur cavalier, je me fais un devoir de vous donner

un avis très-important. Vous fçavez que le marquis de Marialva s'étoit d'abord fenti du goût pour Narciffa, mon épouse. Il avoit même déjà pris jour pour venir manger de mon aloyau, lorsque l'artificieuse Estelle trouva moyen de rompre la partie, & d'attirer chez elle ce feigneur portugais. Vous jugez bien qu'une comédienne ne perd pas une si bonne proye sans dépit. Ma femme a cela sur le cœur. Il n'y a rien qu'elle ne fût capable de faire pour se venger, & par malheur pour vous, elle en a une belle occasion. Hier, si vous vous en fouvenez, tous nos gagistes accoururent pour vous voir. Le sous-moucheur de chandelles dit à quelques personnes de la troupe qu'il vous reconnoissoit, & que vous n'étiez rien moins que le frère d'Estelle.

Ce bruit, ajouta Melchior, est venu aujourd'hui aux oreilles de Narciffa qui n'a pas manqué d'en interroger l'auteur, & ce gagiste le lui a confirmé. Il vous a, dit-il, connu valet d'Arfenie, dans le temps qu'Estelle, sous le nom de Laure, la servoit à Madrid. Mon épouse charmée de cette découverte, en fera part au marquis de Marialva qui doit venir ce soir à la comédie. Réglez-vous là-dessus. Si vous n'êtes pas effectivement frère d'Estelle, je vous conseille, en ami, & à cause de notre ancienne connoissance, de pourvoir à votre sûreté. Narciffa qui ne demande qu'une victime, m'a permis de vous avertir de prévenir par

une prompte fuite quelque sinistre accident.

Il y auroit eu du superflu à m'en dire davantage. Je rendis graces de cet avertissement à l'histrion qui vit bien, à mon air effrayé, que je n'étois pas homme à donner un démenti au sous-moucheur de chandelles. Comme, en effet, je ne me sentoiss nullement d'humeur à porter jusques là l'effronterie, je ne fus pas même tenté d'aller dire adieu à Laure, de peur qu'elle ne voulût m'engager à payer d'audace. Je concevoiss bien qu'elle étoit assez bonne comédienne pour se tirer d'un si mauvais pas, mais je ne voyoiss qu'un châtiment infaillible pour moi, & je n'étois pas assez amoureux pour le braver. Je ne songeai qu'à me sauver avec mes dieux pénates, je veux dire, avec mes hardes. Je disparus de l'hôtel en un clin d'œil, & je fis en moins de rien enlever & transporter ma valise chez un muletier qui devoit, le jour suivant, partir à trois heures du matin pour Tolède. J'aurois souhaité d'être déjà chez le comte de Polan dont la maison me paroissoit le seul asyle qui fût sûr pour moi. Mais je n'y étois pas encore, & je ne pouvois, sans inquiétude, penser au temps qui me restoit à passer dans une ville où j'appréhendois qu'on ne me cherchât dès la nuit même.

Je ne laissai pas d'aller souper à mon auberge, quoique je fusse aussi troublé qu'un débiteur qui sçait qu'il y a des alguazils à ses trouffes. Ce que je mangeai ce soir-là ne fit

pas, je crois, un excellent chyle dans mon estomach. Misérable jouet de la crainte, j'examinois toutes les personnes qui entroient dans la salle, & quand, par malheur, il venoit des gens de mauvaise mine (ce qui n'est pas rare dans ces endroits-là), je frissonnois de peur. Après avoir soupé dans de continuelles allarmes, je me levai de table, & m'en retournai chez mon muletier, où je me jetai sur de la paille fraîche, jusqu'à l'heure du départ.

On peut dire que ma patience fut bien exercée pendant ce temps-là. Mille désagréables pensées vinrent m'affaillir. Si quelquefois je m'affoupiissois, je voyois le marquis furieux, qui meurtrissoit de coups le beau visage de Laure, & brisoit tout chez elle ; ou bien je l'entendois ordonner à ses domestiques de me faire mourir sous le bâton. Je me réveillais là-dessus en sursaut, & le réveil qui est ordinairement si doux après un songe affreux, me devenoit plus cruel encore que mon songe.

Heureusement le muletier me tira d'une si grande peine, en venant m'avertir que ses mules étoient prêtes. Je fus aussitôt sur pied, & , grâces au ciel, je partis radicalement guéri de Laure & de la chiromancie. A mesure que nous nous éloignions de Grenade, mon esprit reprenoit sa tranquillité. Je commençai à m'entretenir avec le muletier, je ris de quelques plaisantes histoires qu'il me raconta, & je perdis insensiblement toute ma frayeur. Je dor-

mis d'un sommeil paisible à Ubeda, où nous allâmes coucher la première journée, & la quatrième, nous arrivâmes à Tolède. Mon premier soin fut de m'informer de la demeure du comte de Polan, & je m'y rendis, bien persuadé qu'il ne souffriroit pas que je fusse logé ailleurs que chez lui ; mais je comptois sans mon hôte. Je ne trouvai au logis que le concierge qui me dit que son maître étoit parti la veille pour le château de Leyva, d'où on lui avoit mandé que Séraphine étoit dangereusement malade.

Je ne m'étois point attendu à l'absence du comte ; elle diminua la joie que j'avois d'être à Tolède, & fut cause que je pris un autre dessein. Me voyant si près de Madrid, je résolus d'y aller. Je fis réflexion que je pourrois me pousser à la cour où un génie supérieur, à ce que j'avois ouï dire, n'étoit pas absolument nécessaire pour s'avancer. Dès le lendemain, je me servis de la commodité d'un cheval de retour pour me conduire à cette capitale de l'Espagne. La fortune m'y conduisoit pour me faire jouer de plus grands rôles que ceux qu'elle m'avoit déjà fait faire.





CHAPITRE XII.

Gil Blas va loger dans un hôte. garni. Il y fait connoissance avec le capitaine Chinchilla. Quel homme c'étoit que cet officier, & quelle affaire l'avoit amené à Madrid.



'ABORD que je fus à Madrid, j'établis mon domicile dans un hôtel garni où demeuroit, entr'autres personnes, un vieux capitaine, qui, des extrémités de la Castille nouvelle, étoit venu solliciter à la cour une pension qu'il croyoit n'avoir que trop méritée. Il s'appelloit don Annibal de Chinchilla. Ce ne fut pas sans étonnement que je le vis pour la première fois. C'étoit un homme de soixante ans, d'une taille gigantesque, & d'une maigreur extraordinaire. Il portoit une épaisse moustache qui s'élevoit, en serpentant, des deux côtés jusqu'aux tempes. Outre qu'il lui manquoit un bras & une jambe, il avoit la place d'un œil couverte d'une large emplâtre de taffetas vert, & son visage, en plusieurs endroits, paroïssoit balafré. A cela près, il étoit fait comme un

autre. De plus, il ne manquoit pas d'esprit, & moins encore de gravité. Il pouffoit la morale jusqu'au scrupule, & se piquoit surtout d'être délicat sur le point d'honneur.

Après avoir eu avec lui deux ou trois conversations, il m'honora de sa confiance. Je sçus bientôt toutes ses affaires. Il me conta dans quelles occasions il avoit laissé un œil à Naples, un bras en Lombardie, & une jambe dans les Pays-Bas. Ce que j'admirai dans les relations de batailles & de sièges qu'il me fit, c'est qu'il ne lui échappa aucun trait de fanfaron, pas un mot à sa louange, quoique je lui eusse volontiers pardonné de vanter la moitié qui lui restoit de lui-même, pour se dédommager de la perte de l'autre. Les officiers qui reviennent de la guerre fains & faufs ne sont pas tous si modestes.

Mais il me dit que ce qui lui tenoit le plus au cœur, c'étoit d'avoir dissipé des biens considérables dans ses campagnes ; de sorte qu'il n'avoit plus que cent ducats de rente, ce qui suffisoit à peine pour entretenir sa moustache, payer son logement, & faire écrire ses placets. Car enfin, seigneur cavalier, ajouta-t-il, en haussant les épaules, j'en présente, Dieu merci, tous les jours, sans qu'on y fasse la moindre attention. Vous diriez qu'il y a une gageure entre le premier ministre & moi, & que c'est à qui de nous se lassera, moi d'en donner, lui d'en recevoir. J'ai aussi l'honneur d'en présenter

souvent au roi. Mais le curé ne chante pas mieux que son vicaire, & pendant ce temps-là, mon château de Chinchilla tombe en ruine faute de réparations.

Il ne faut désespérer de rien, dis-je alors au capitaine. Vous n'ignorez pas que les graces de la cour se font ordinairement un peu attendre. Vous êtes peut-être à la veille de voir payer avec usure vos peines & vos travaux. Je ne dois pas me flatter de cette espérance, répondit don Annibal. Il n'y a pas trois jours que j'ai parlé à un des secrétaires du ministre, & si j'en crois ses discours, je n'ai qu'à me tenir gaillard. Et que vous a-t-il donc dit, repris-je, seigneur officier ? Est-ce que l'état où vous êtes ne lui a pas paru digne d'une récompense ? Vous en allez juger, repartit Chinchilla. Ce secrétaire m'a dit tout net : Seigneur gentilhomme, ne vantez pas tant votre zèle & votre fidélité. Vous n'avez fait que votre devoir, en vous exposant aux périls pour votre patrie. La seule gloire qui est attachée aux belles actions les paye assez, & doit suffire, principalement à un Espagnol. Il faut donc vous détromper, si vous regardez comme une dette la gratification que vous sollicitez. Si on vous l'accorde, vous devrez uniquement cette grace à la bonté du roi qui veut bien se croire redevable à ceux de ses sujets qui ont bien servi l'Etat. Vous voyez par là, poursuivit le capitaine, que j'en dois encore de reste & que

j'ai bien la mine de m'en retourner comme je suis venu.

On s'intéresse pour un brave homme qu'on voit souffrir. Je l'exhortai à tenir bon. Je m'offris à lui mettre au net gratuitement ses placets. J'allai même jusqu'à lui ouvrir ma bourse & à le conjurer de prendre tout l'argent qu'il voudroit. Mais il n'étoit pas de ces gens qui ne se le font pas dire deux fois dans une pareille occasion. Tout au contraire, se montrant très-délicat là-dessus, il me remercia fièrement de ma bonne volonté. Ensuite il me dit que, pour n'être à charge à personne, il s'étoit accoutumé peu à peu à vivre avec tant de sobriété, que le moindre aliment suffisoit pour sa subsistance. Ce qui n'étoit que trop véritable. Il ne vivoit que de ciboules & d'oignons. Aussi n'avoit-il que la peau & les os. Pour n'avoir aucun témoin de ses mauvais repas, il s'enfermoit ordinairement dans sa chambre pour les faire. J'obtins pourtant de lui, à force de prières, que nous dînerions & souperions ensemble, & trompant sa fierté par une ingénieuse compassion, je me fis apporter beaucoup plus de viande & de vin qu'il n'en falloit pour moi. Je l'excitai à boire & à manger. Il voulut d'abord faire des façons, mais enfin il se rendit à mes instances. Après quoi, devenant insensiblement plus hardi, il m'aida de lui-même à rendre mon plat net, & à vuidier ma bouteille.

Lorsqu'il eut bû quatre ou cinq coups, & reconcilié son estomach avec une bonne nourriture : En vérité, me dit-il d'un air gai, vous êtes bien séduisant, seigneur Gil Blas, vous me faites faire tout ce qu'il vous plaît. Vous avez des manières engageantes & qui m'ôtent jusqu'à la crainte d'abuser de votre humeur bienfaisante. Mon capitaine me parut alors si défait de sa honte, que si j'eusse voulu saisir ce moment-là pour le presser encore d'accepter ma bourse, je crois qu'il ne l'auroit pas refusée. Je ne le remis point à cette épreuve. Je me contentai de l'avoir fait mon commensal, & de prendre la peine non-seulement d'écrire ses placets mais de les composer même avec lui. A force d'avoir mis des homélies au net, j'avois appris à tourner une phrase. J'étois devenu une espèce d'auteur. Le vieil officier, de son côté, se piquoit de sçavoir bien coucher par écrit. De sorte que, travaillant tous deux par émulation, nous faisions des morceaux d'éloquence dignes des plus célèbres régens de Salamanque. Mais nous avions beau l'un & l'autre épuiser notre esprit à semer des fleurs de rhétorique dans ces placets, c'étoit, comme on dit, semer sur le sable. Quelque tour que nous prissions pour faire valoir les services de don Annibal, la cour n'y avoit aucun égard : ce qui n'engageoit pas ce vieil invalide à faire l'éloge des officiers qui se ruinent à la guerre. Dans sa mauvaise humeur, il maudissoit son

étoile, & donnoit au diable Naples, la Lombardie & les Pays-Bas.

Pour furcroît de mortification, il arriva un jour qu'à sa barbe un poëte, produit par le duc d'Albe, ayant récité devant le roi un sonnet sur la naissance d'une infante, fut gratifié d'une pension de cinq cents ducats. Je crois que le capitaine mutilé en seroit devenu fou, si je n'eusse pris soin de lui remettre l'esprit. Qu'avez-vous ? lui dis-je, en le voyant hors de lui-même. Il n'y a rien là-dedans qui doive vous révolter. Depuis un temps immémorial, les poëtes ne sont-ils pas en possession de rendre les princes tributaires de leurs mufes ? Il n'est point de tête couronnée qui n'ait quelques-uns de ces messieurs pour pensionnaires. Et entre nous, ces sortes de pensions étant rarement ignorées de l'avenir, consacrent la libéralité des rois ; au lieu que les autres qu'ils font font souvent en pure perte pour leur renommée. Combien Auguste a-t-il donné de récompenses ? Combien a-t-il fait de pensions dont nous n'avons aucune connoissance ? Mais la postérité la plus reculée sçaura, comme nous, que Virgile a reçu de cet empereur plus de deux cent mille écus de bienfaits.

Quelque chose que je puisse dire à don Anibal, le fruit du sonnet lui demeura sur l'estomach comme un plomb, & ne pouvant le digérer, il se résolut à tout abandonner. Il voulut néanmoins auparavant, pour jouer de

son reste, 'présenter encore un placet au duc de Lerme⁹. Nous allâmes, pour cet effet, tous deux chez ce premier ministre ; nous y rencontrâmes un jeune homme qui après avoir salué le capitaine, lui dit d'un air affectueux : Mon cher & ancien maître, est-ce vous que je vois ? Quelle affaire vous amène chez monseigneur ? Si vous avez besoin d'une personne qui ait du crédit, ne m'épargnez pas. Je vous offre mes services. Comment donc, Pédrille, lui répondit l'officier, à vous entendre il semble que vous occupiez quelque poste important dans cette maison. Du moins, répliqua le jeune homme, y ai-je assez de pouvoir pour faire plaisir à un honnête *hidalgo* comme vous. Cela étant, reprit le capitaine avec un souris, j'ai recours à votre protection. Je vous l'accorde, répartit Pédrille. Vous n'avez qu'à m'apprendre de quoi il est question, & je promets de vous faire tirer pied ou aîle du premier ministre.

Nous n'eûmes pas fitôt mis au fait ce garçon si plein de bonne volonté, qu'il demanda où demeuroit don Annibal. Puis nous ayant assuré que nous aurions de ses nouvelles le jour suivant, il disparut sans nous instruire de ce qu'il prétendoit faire, ni même nous dire s'il étoit domestique du duc de Lerme. Je fus curieux de sçavoir ce que c'étoit que ce Pédrille, qui me paroissoit si éveillé. C'est, me dit le capitaine, un garçon qui me servoit il y a quelques années, & qui me voyant

dans l'indigence, m'y laissa pour aller chercher une meilleure condition. Je ne lui fçais pas mauvais gré de cela. Il est fort naturel de changer pour être mieux. C'est un drôle qui ne manque pas d'esprit, & qui est intrigant comme tous les diables. Mais malgré tout son sçavoir-faire, je ne compte pas beaucoup sur le zèle qu'il vient de témoigner pour moi. Peut-être, lui dis-je, ne vous fera-t-il pas inutile. S'il appartenoit, par exemple, à quelqu'un des principaux officiers du duc, il pourroit vous rendre service. Vous n'ignorez pas que tout se fait par brigue & par cabale chez les grands, qu'ils ont des domestiques favoris qui les gouvernent, & que ceux-ci, à leur tour, sont gouvernés par leurs valets.

Le lendemain, dans la matinée, nous vîmes arriver Pédrille à notre hôtel. Messieurs, nous dit-il, si je ne m'expliquai pas hier sur les moyens que j'avois de servir le capitaine Chinchilla, c'est que nous n'étions pas dans un endroit qui me permît de vous faire une pareille confidence. De plus, j'étois bien aise de fonder le gué avant que de m'ouvrir à vous. Sçachez donc que je suis le laquais de confiance du feigneur don Rodrigue de Calderone, premier secrétaire du duc de Lerme. Mon maître qui est fort galant, va presque tous les soirs souper avec un rossignol d'Arragon qu'il tient en cage dans le quartier de la cour. C'est une jeune fille d'Albarazin, des plus jolies. Elle a de

l'esprit, & chante à ravir. Aussi se nomme-t-elle la *senora Sirena*. Comme je lui porte tous les matins un billet doux, je viens de la voir. Je lui ai proposé de faire passer le seigneur don Annibal pour son oncle, & d'engager, par cette supposition, son galant à le protéger. Elle veut bien entreprendre cette affaire. Outre le petit profit qu'elle y envisage, elle sera charmée qu'on la croie nièce d'un brave gentilhomme.

Le seigneur de Chinchilla fit la grimace à ce discours. Il témoigna de la répugnance à se rendre complice d'une espièglerie, & encore plus à souffrir qu'une aventurière le déshonorât en se disant de sa famille. Il n'en étoit pas seulement blessé par rapport à lui, il voyoit, pour ainsi dire, là-dedans une ignominie rétroactive pour ses ayeux. Cette délicatesse parut hors de saison à Pédrille qui en fut choqué. Vous moquez-vous, s'écria-t-il, de le prendre sur ce ton-là ? Voilà comme vous êtes faits, vous autres nobles à chaumières, vous avez une vanité ridicule. Seigneur cavalier, poursuivit-il en m'adressant la parole, n'admirez-vous pas les scrupules qu'il se fait ? Vive Dieu ! c'est bien à la cour qu'il y faut regarder de si près ! Sous quelque vilaine forme que la fortune s'y présente, on ne la laisse point échapper.

J'applaudis à ce que dit Pédrille, & nous haranguâmes si bien tous deux le capitaine, que nous le fîmes malgré lui devenir oncle de *Sirena*. Quand nous eûmes gagné cela sur son

orgueil, ce qui ne nous fut pas aisé, nous nous mêmes tous trois à faire pour le ministre un nouveau placet qui fut revu, augmenté & corrigé. Je l'écrivis ensuite proprement, & Pédrille le porta à l'Arragonoise qui, dès le même soir, en chargea le seigneur don Rodrigue à qui elle parla de façon que ce secrétaire, la croyant véritablement nièce du capitaine, promit de s'employer pour lui. Peu de jours après, nous vîmes l'effet de cette manœuvre. Pédrille revint à notre hôtel d'un air triomphant : Bonne nouvelle, dit-il à Chinchilla. Le roi fera une distribution de commanderies, de bénéfices & de pensions, où vous ne ferez pas oublié : c'est de quoi je suis chargé de vous assurer. Mais j'ai ordre de vous demander en même temps quel présent vous prétendez faire à Sirena. Pour moi, je vous déclare que je ne veux rien. Je préfère à tout l'or du monde le plaisir d'avoir contribué à améliorer la fortune de mon ancien maître. Il n'en est pas de même de notre nymphe d'Albarazin. Elle est un peu Juive, lorsqu'il s'agit d'obliger le prochain. Elle a ce petit défaut-là. Elle prendroit l'argent de son propre père, jugez si elle refusera celui d'un oncle supposé !

Elle n'a qu'à dire ce qu'elle exige de moi, répondit don Annibal. Si elle veut tous les ans le tiers de la pension que j'obtiendrai, je le lui promets, & cela doit lui suffire, quand il s'agiroit de tous les revenus de sa Majesté Ca-

tholique. Je me fierois bien à votre parole, moi, répliqua le Mercure de don Rodrigue, je sçais bien qu'elle vaut le jeu. Mais vous avez affaire à une petite personne naturellement fort défiante. D'ailleurs elle aimera beaucoup mieux que vous lui donniez, une fois pour toutes, les deux tiers d'avance en argent comptant. Hé! où diable veut-elle que je les prenne? interrompit brusquement l'officier. Me croit-elle un contador mayor¹⁰? Il faut que vous ne l'ayez pas instruite de ma situation. Pardonnez-moi, repartit Pédrille. Elle sçait bien que vous êtes plus gueux que Job. Après ce que je lui ai dit, elle ne sçauroit l'ignorer. Mais, ne vous mettez pas en peine, je suis un homme fertile en expédiens. Je connois un vieux coquin d'oydor qui se plaît à prêter ses espèces à dix pour cent. Vous lui ferez par devant notaire un transport avec garantie de la première année de votre pension, pour pareille somme que vous reconnoîtrez avoir reçue de lui, & que vous toucherez en effet à l'intérêt près. A l'égard de la garantie, le prêteur se contentera de votre château de Chinchilla tel qu'il est. Vous n'aurez point de dispute là-dessus.

Le capitaine protesta qu'il accepteroit ces conditions, s'il étoit assez heureux pour avoir quelque part aux grâces qui seroient distribuées le lendemain. Ce qui ne manqua pas d'arriver. Il fut gratifié d'une pension de trois cents pis-

toles sur une commanderie. Auffitôt qu'il eut appris cette nouvelle, il donna toutes les sûretés qu'on exigea de lui, fit ses petites affaires, & s'en retourna dans la Castille nouvelle avec quelques pistoles de reste.





CHAPITRE XIII.

Gil Blas rencontre à la cour son cher ami Fabrice. Grande joie de part & d'autre. Où ils allèrent tous deux & de la curieuse conversation qu'ils eurent ensemble.



J'E m'étois fait une habitude d'aller tous les matins chez le roi où je passois deux ou trois heures entières à voir entrer & fortir les grands qui me paroissoient là sans cet éclat dont ils sont ailleurs environnés.

Un jour que je me promenois & me carrois dans les appartemens, y faifant, comme beaucoup d'autres, une assez sotte figure, j'aperçus Fabrice que j'avois laissé à Valladolid, au service d'un administrateur d'hôpital. Ce qui m'étonna, c'est qu'il s'entretenoit familièrement avec le duc de Medina Sidonia & le marquis de Sainte-Croix. Ces deux seigneurs, à ce qu'il me sembloit, prenoient plaisir à l'entendre. Avec cela, il étoit aussi proprement vêtu qu'un noble cavalier.

Ne me tromperois-je point ? disois-je en moi-

même. Est-ce bien là le fils du barbier Nunez ? C'est peut-être quelque jeune courtisan qui lui ressemble. Je ne demeurai pas longtemps dans le doute. Les seigneurs s'en allèrent. J'abordai Fabrice. Il me reconnut dans le moment, me prit par la main, & après m'avoir fait percer la foule avec lui pour sortir des appartemens : Mon cher Gil Blas, me dit-il en m'embrassant, je suis ravi de te revoir. Que fais-tu à Madrid ? es-tu encore en condition ? as-tu quelque charge à la cour ? dans quel état sont tes affaires ? rends-moi compte de tout ce qui t'est arrivé depuis ton départ précipité de Valladolid. Tu me demandes bien des choses à la fois, lui répondis-je, & nous ne sommes pas dans un lieu propre à conter des aventures. Tu as raison, reprit-il. Nous ferons mieux chez moi. Viens, je vais t'y mener. Ce n'est pas loin d'ici. Je suis libre, agréablement logé, parfaitement bien dans mes meubles ; je vis content & suis heureux, puisque je crois l'être.

J'acceptai le parti, & me laissai entraîner par Fabrice qui me fit arrêter devant une maison de belle apparence, où il me dit qu'il demeurait. Nous traversâmes une cour où il y avoit, d'un côté, un grand escalier qui conduisoit à des appartemens superbes, & de l'autre, une petite montée aussi obscure qu'étroite, par où nous montâmes au logement qui m'avoit été vanté. Il consistoit en une seule chambre de laquelle mon ingénieux ami s'en étoit fait

quatre, séparées par des cloisons de sapin. La première servoit d'antichambre à la seconde où il couchoit ; il faisoit son cabinet de la troisième, & sa cuisine de la dernière. La chambre & l'antichambre étoient tapissées de cartes géographiques, de thèses de philosophie, & les meubles répondoient à la tapisserie. C'étoit un grand lit de brocard tout usé, de vieilles chaïses de ferge jaune, garnies d'une frange de soie de Grenade de la même couleur, une table à pied doré, couverte d'un cuir qui paroïssoit avoir été rouge, & bordée d'une crépine de faux or devenu noir par le laps de temps, avec une armoire d'ébène ornée de figures grossièrement sculptées. Il avoit pour bureau, dans son cabinet, une petite table, & sa bibliothèque étoit composée de quelques livres avec plusieurs liasses de papiers qu'on voyoit sur des ais disposés par étages le long du mur. Sa cuisine qui ne déparoit pas le reste, contenoit de la poterie et d'autres ustanciles nécessaires.

Fabrice, après m'avoir donné le loisir de considérer son appartement, me dit : Que penses-tu de mon ménage et de mon logement ? n'en es-tu pas enchanté ? Oui, ma foi, lui répondis-je en fouriant. Il faut que tu ne fasses pas mal tes affaires à Madrid, pour y être si bien nippé. Tu as sans doute quelque commission. Le ciel m'en préserve ! répliqua-t-il. Le parti que j'ai pris est au-dessus de tous les emplois. Un homme de distinction, à qui cet hôtel appartient, m'y

a donné une chambre dont j'ai fait quatre pièces que j'ai meublées comme tu vois. Je ne m'occupe que de choses qui me font plaisir, & je ne fens pas la nécessité. Parle-moi plus clairement, interrompis-je ; tu irrites l'envie que j'ai d'apprendre ce que tu fais. Hé bien ! me dit-il, je vais te contenter. Je suis devenu auteur. Je me suis jetté dans le bel esprit. J'écris en vers & en prose. Je suis au poil & à la plume.

Toi, favori d'Apollon ! m'écriai-je, en riant. Voilà ce que je n'aurois jamais deviné. Je ferois moins surpris de te voir tout autre chose. Quels charmes as-tu donc pu trouver dans la condition des poètes ? Il me semble que ces gens-là sont méprisés dans la vie civile, & qu'ils n'ont pas un ordinaire réglé. Hé, si ! s'écria-t-il à son tour, tu me parles de ces misérables auteurs dont les ouvrages sont le rebut des libraires & des comédiens. Faut-il s'étonner si l'on n'estime pas de semblables écrivains ? Mais les bons, mon ami, sont sur un meilleur pied dans le monde, et je puis dire, sans vanité, que je suis du nombre de ceux-ci. Je n'en doute pas, lui dis-je, tu es un garçon plein d'esprit. Ce que tu composes ne doit pas être mauvais. Je ne suis en peine que de savoir comment la rage d'écrire a pu te prendre. Cela me paroît digne de ma curiosité.

Ton étonnement est juste, reprit Nunez. J'étois si content de mon état chez le seigneur Manuel Ordonnez, que je n'en souhaitois pas

d'autre. Mais mon génie s'élevant peu à peu, comme celui de Plaute ¹¹, au-deffus de la fervitude, je composai une comédie que je fis représenter par des comédiens qui jouoient à Valladolid. Quoiqu'elle ne valût pas le diable, elle eut un fort grand succès. Je jugeai par là que le public étoit une bonne vache à lait qui se laissoit aisément traire. Cette réflexion, & la fureur de faire de nouvelles pièces, me détachèrent de l'hôpital. L'amour de la poésie m'ôta celui des richesses. Je résolus de me rendre à Madrid, comme au centre des beaux esprits, pour y former mon goût. Je demandai mon congé à l'administrateur qui ne me le donna qu'à regret, tant il avoit d'affection pour moi. Fabrice, me dit-il, pourquoi veux-tu me quitter ? t'aurois-je donné, sans y penser, quelque sujet de mécontentement ? Non, lui répondis-je, feigneur. Vous êtes le meilleur de tous les maîtres, & je suis pénétré de vos bontés ; mais vous sçavez qu'il faut suivre son étoile. Je me sens né pour éterniser mon nom par des ouvrages d'esprit. Quelle folie ! me répliqua ce bon bourgeois. Tu as déjà pris racine à l'hôpital, tu es du bois dont on fait les économes, & quelquefois même les administrateurs. Tu veux quitter le solide pour t'occuper de fadaïses. Tant pis pour toi, mon enfant.

L'administrateur voyant qu'il combattoit inutilement mon dessein, me paya mes gages, & me fit présent d'une cinquantaine de ducats, pour

reconnoître mes services : de manière qu'avec cela & ce que je pouvois avoir grapillé dans les petites commiffions dont on avoit chargé mon intégrité, je fus en état, en arrivant à Madrid, de me mettre proprement ; ce que je ne manquai pas de faire, quoique les écrivains de notre nation ne se piquent guère de propreté. Je connus bientôt Lope de Vega Carpio, Miguel Cervantez de Saavedra, & les autres fameux auteurs ; mais préférablement à ces grands hommes, je choisis pour mon précepteur un jeune bachelier cordouan, l'incomparable don Louis de Gongora, le plus beau génie que l'Espagne ait jamais produit ¹². Il ne veut pas que ses ouvrages soient imprimés de son vivant, il se contente de les lire à ses amis. Ce qu'il y a de particulier, c'est que la nature l'a doué du rare talent de réuffir dans toutes fortes de poësies. Il excelle principalement dans les pièces fatyriques. Voilà son fort. Ce n'est pas, comme Lucilius ¹³, un fleuve bourbeux qui entraîne avec lui beaucoup de limon ; c'est le Tage qui roule des eaux pures sur un sable d'or.

Tu me fais, dis-je à Fabrice, un beau portrait de ce bachelier, & je ne doute pas qu'un personnage de ce mérite n'ait bien des envieux. Tous les auteurs, répondit-il, tant bons que mauvais, se déchaînent contre lui. Il aime l'enflure, dit l'un, les pointes, les métaphores, & les tranfpositions. Ses vers, dit un autre, ont l'obscu-

rité de ceux que les prêtres faliens chantoient dans leurs processions, & que personne n'entendoit. Il y en a même qui lui reprochent de faire tantôt des sonnets ou des romances, tantôt des comédies, des dixains & des létrilles ¹⁴, comme s'il avoit follement entrepris d'effacer les meilleurs écrivains dans tous les genres. Mais tous ces traits de jalousie ne font que s'émouffer contre une muse chérie des grands & de la multitude.

C'est donc sous un si habile maître que j'ai fait mon apprentissage, & j'ose dire, sans vanité, qu'il y paroît. J'ai si bien pris son esprit, que je compose déjà des morceaux abstraits qu'il avoueroit. Je vais, à son exemple, débiter ma marchandise dans les grandes maisons, où l'on me reçoit à merveille, & où j'ai affaire à des gens qui ne sont pas fort difficiles. Il est vrai que j'ai le débit séduisant, ce qui ne nuit pas à mes compositions. Enfin je suis aimé de plusieurs seigneurs, & je vis surtout avec le duc de Medina Sidonia, comme Horace vivoit avec Mecenas. Voilà, poursuivit Fabrice, de quelle manière j'ai été métamorphosé en auteur. Je n'ai plus rien à te conter. C'est à toi, Gil Blas, à chanter tes exploits.

Alors je pris la parole, & supprimant toute circonstance indifférente, je lui fis le détail qu'il demandoit. Après cela, il fut question de dîner. Il tira de son armoire d'ébène des serviettes, du pain, un reste d'épaule de mouton rôtie, une

bouteille d'excellent vin, & nous nous mêmes à table avec toute la gayeté de deux amis qui se rencontrent après une longue séparation. Tu vois, me dit-il, ma vie libre & indépendante. Si je voulois fuivre l'exemple de mes confrères, j'irois tous les jours manger chez les personnes de qualité, mais outre que l'amour du travail me retient souvent au logis, je suis un nouvel Aristippe. Je m'accommode également du grand monde & de la retraite, de l'abondance & de la frugalité.

Nous trouvâmes le vin si bon qu'il fallut tirer de l'armoire une seconde bouteille. Entre la poire & le fromage, je lui témoignai que je ferois bien aise de voir quelqu'une de ses productions. Aussitôt il chercha parmi ses papiers un sonnet qu'il me lut d'un air emphatique. Néanmoins, malgré le charme de la lecture, je trouvai l'ouvrage si obscur que je n'y compris rien du tout. Il s'en aperçut. Ce sonnet, me dit-il, ne te paroît pas fort clair, n'est-ce pas ? Je lui avouai que j'aurois voulu un peu plus de netteté. Il se mit à rire à mes dépens. Si ce sonnet, reprit-il, n'est guère intelligible, tant mieux, mon ami. Les sonnets, les odes, & les autres ouvrages qui veulent du sublime, ne s'accommodent pas du simple & du naturel. C'est l'obscurité qui en fait tout le mérite. Il suffit que le poète croie s'y entendre. Tu te moques de moi, interrompis-je, il faut du bon sens & de la clarté dans toutes les poésies, de

quelque nature qu'elles soient. Et si ton incomparable Gongora n'écrit pas plus clairement que toi, je t'avoue que j'en rabats bien ; c'est un poète qui ne peut tout au plus tromper que son siècle. Voyons présentement de ta prose.

Nunez me fit voir une préface qu'il prétendoit, disoit-il, mettre à la tête d'un recueil de comédies qu'il avoit sous la presse ; ensuite il me demanda ce que j'en pensois. Je ne suis pas, lui dis-je, plus satisfait de ta prose que de tes vers. Ton sonnet n'est qu'un pompeux galimatias, & il y a, dans ta préface, des expressions trop recherchées, des mots qui ne sont point marqués au coin du public, des phrases entortillées, pour ainsi dire ; en un mot, ton style est singulier. Les livres de nos bons & anciens auteurs ne sont pas écrits comme cela. Pauvre ignorant ! s'écria Fabrice, tu ne sçais pas que tout *profateur*¹⁵ qui aspire aujourd'hui à la réputation d'une plume délicate, affecte cette singularité de style, ces expressions détournées qui te choquent. Nous sommes cinq ou six novateurs hardis, qui avons entrepris de changer la langue du blanc au noir, & nous en viendrons à bout, s'il plaît à Dieu, en dépit de Lope de Vega, de Solis, de Cervantez, & de tous les autres beaux esprits qui nous chicanent sur nos nouvelles façons de parler¹⁶. Nous sommes secondés par un nombre de partisans de distinction ; nous avons, dans notre cabale, jusqu'à des théologiens¹⁷.

Après tout, continua-t-il, notre dessein est louable, & le préjugé à part, nous valons mieux que ces écrivains naturels qui parlent comme le commun des hommes. Je ne sçais pas pourquoi il y a tant d'honnêtes gens qui les estiment. Cela étoit fort bon à Athènes & à Rome, où tout le monde étoit confondu, & c'est pourquoi Socrate dit à Alcibiade que le peuple est un excellent maître de langue ; mais à Madrid nous avons un bon & un mauvais usage, & nos courtisans s'expriment autrement que nos bourgeois. Tu peux m'en croire ; enfin notre style nouveau l'emporte sur celui de nos antagonistes. Je veux, par un seul trait, te faire sentir la différence qu'il y a de la gentillesse de notre diction à la platitude de la leur. Ils diroient, par exemple, tout uniment : *Les intermèdes embellissent une comédie* ; & nous, nous difons plus joliment : *Les intermèdes font beauté dans une comédie*. Remarque bien ce *font beauté*. En sens-tu tout le brillant, toute la délicatesse, tout le mignon ?

J'interrompis mon novateur par un éclat de rire : Va, Fabrice, lui dis-je, tu es un original avec ton langage précieux. Et toi, me répondit-il, tu n'es qu'une bête avec ton style naturel. « Allez, poursuivit-il en m'appliquant ces paroles de l'archevêque de Grenade, allez trouver mon trésorier. Qu'il vous compte cent ducats, & que le ciel vous conduise avec cette somme. Adieu, monsieur Gil Blas, je vous fou-

haite un peu plus de goût. » Je renouvelai mes ris à cette faille, & Fabrice, me pardonnant d'avoir parlé avec irrévérence de ses écrits, ne perdit rien de sa belle humeur. Nous achevâmes de boire notre seconde bouteille ; après quoi, nous nous levâmes de table tous deux assez bien conditionnés. Nous fortîmes dans le dessein de nous aller promener au Prado, mais en passant devant la porte d'un marchand de liqueurs, il nous prit fantaisie d'entrer chez lui.

Il y avoit ordinairement bonne compagnie dans cet endroit-là. Je vis dans deux salles séparées des cavaliers qui s'amusaient différemment. Dans l'une on jouoit à la prime & aux échecs, &, dans l'autre, dix à douze personnes étoient fort attentives à écouter deux beaux esprits de profession qui dispuoient. Nous n'eûmes pas besoin de nous approcher d'eux pour entendre qu'une proposition de métaphysique faisoit le sujet de leur dispute ; car ils parloient avec tant de chaleur & d'emportement, qu'ils avoient l'air de deux possédés. Je m'imagine que si on leur eût mis sous le nez l'anneau d'Eléazar ¹⁸, on auroit vû fortir des démons par leurs narines. Eh, bon Dieu ! dis-je à mon compagnon, quelle vivacité ! quels poulmons ! Ces disputeurs étoient nés pour être des crieurs publics. La plupart des hommes sont déplacés. Oui, vraiment, répondit-il, ces gens-ci sont apparemment de la race de No-

vius, ce banquier romain dont la voix s'élevoit au-dessus du bruit des charretiers. Mais, ajouta-t-il, ce qui me dégoûteroit le plus de leurs discours, c'est qu'on en a les oreilles infructueusement étourdies. Nous nous éloignâmes de ces métaphysiciens bruyans, & par là je fis avorter une migraine qui commençoit à me prendre. Nous allâmes nous placer dans un coin de l'autre falle, d'où, en buvant des liqueurs rafraîchissantes, nous nous mîmes à examiner les cavaliers qui entroient & ceux qui sortoient. Nunez les connoissoit presque tous. Vive Dieu ! s'écria-t-il, la dispute de nos philosophes ne finira pas sitôt. Voici des troupes fraîches qui arrivent. Ces trois hommes qui entrent vont se mettre de la partie. Mais vois-tu ces deux originaux qui sortent ? ce petit personnage bafané, sec, & dont les cheveux plats & longs lui descendent par égale portion par devant & par derrière, s'appelle don Julien de Villanuno. C'est un jeune oydor qui tranche du petit-maître. Nous allâmes, un de mes amis & moi, dîner chez lui l'autre jour. Nous le surprîmes dans une occupation assez singulière. Il se divertissoit dans son cabinet à jeter & à se faire apporter par un grand lévrier les facts d'un procès dont il est rapporteur, & que le chien déchiroit à belles dents. Ce licencié qui l'accompagne, cette face rubiconde, se nomme don Chérubin Tonto ¹⁹. C'est un chanoine de l'église de Tolède, le

plus imbécille mortel qu'il y ait au monde. Cependant à son air riant & spirituel, vous lui donneriez beaucoup d'esprit. Il a des yeux brillans, avec un rire fin & malicieux. On diroit qu'il pense très-finement. Lit-on devant lui un ouvrage délicat, il l'écoute avec une attention que vous croyez pleine d'intelligence, & toutefois il n'y comprend rien. Il étoit du repas chez l'oydor. On y dit mille jolies choses, une infinité de bons mots. Don Chérubin ne parla pas, mais il applaudissoit avec des grimaces & des démonstrations qui paroïssent supérieures aux faillies mêmes qui nous échappent.

Connois-tu, dis-je à Nunez, ces deux malpeignés qui, les coudes appuyés sur une table, s'entretiennent tout bas dans ce coin, en se soufflant au nez leurs haleines ? Non, me répondit-il, ces visages-là me sont inconnus ; mais, selon toutes les apparences, ce sont des politiques de cafés ²⁰ qui censurent le gouvernement. Considère ce gentil cavalier qui siffle en se promenant dans cette salle, & en se foutant tantôt sur un pied & tantôt sur un autre. C'est don Augustin Moreto, un jeune poëte qui n'est pas né sans talent, mais que les flatteurs & les ignorans ont rendu presque fou. L'homme que tu vois qu'il aborde est un de ses confrères qui fait de la prose rimée, & que Diane a aussi frappé.

Encore des auteurs ! s'écria-t-il, en me mon-

trant deux hommes d'épée qui entroient. Il semble qu'ils se soient tous donné le mot pour venir ici passer en revue devant toi. Tu vois don Bernard Deslenguado, & don Sébastien de Villaviciosa. Le premier est un esprit plein de fiel, un auteur né sous l'étoile de Saturne, un mortel malfaisant, qui se plaît à haïr tout le monde, & qui n'est aimé de personne. Pour don Sébastien, c'est un garçon de bonne foi, un auteur qui ne veut rien avoir sur la conscience. Il a depuis peu mis au théâtre une pièce qui a eu une réussite extraordinaire, & il l'a fait imprimer pour n'abuser pas plus longtemps de l'estime du public.

Le charitable élève de Gongora se préparoit à continuer de m'expliquer les figures du tableau changeant que nous avions devant les yeux, lorsqu'un gentilhomme du duc de Medina Sidonia vint l'interrompre en lui disant : Seigneur don Fabricio, je vous cherchois pour vous avertir que le duc voudroit bien vous parler. Il vous attend chez lui. Nunez qui sçavoit qu'on ne peut satisfaire assez tôt un grand seigneur qui souhaite quelque chose, me quitta dans le moment même pour aller trouver son Mécenas, me laissant fort étonné de l'avoir entendu traiter de *don*, & de le voir ainsi devenu noble, en dépit de maître Chrysofome le barbier, son père.



CHAPITRE XIV.

Fabrice place Gil Blas auprès du comte Galiano, seigneur sicilien.

J'AVOIS trop d'envie de revoir Fabrice pour n'être pas chez lui le lendemain de grand matin. Je donne le bon jour, dis-je en entrant, au seigneur don Fabricio, la fleur ou plutôt le champignon de la noblesse asturienne. A ces paroles il se mit à rire. Tu as donc remarqué, s'écria-t-il, qu'on m'a traité de don ? Oui, mon gentilhomme, lui répondis-je, & vous me permettrez de vous dire qu'hier en me contant votre métamorphose, vous oubliâtes le meilleur. D'accord, répliqua-t-il ; mais en vérité si j'ai pris ce titre d'honneur, c'est moins pour contenter ma vanité que pour m'accommoder à celle des autres. Tu connois les Espagnols. Ils ne font aucun cas d'un honnête homme, s'il a le malheur de manquer de bien & de naissance. Je te dirai de plus que je vois tant de gens, & Dieu sçait quelles fortes de gens ! qui se font appeller

don François, don Gabriel, don Pedre, ou don comme tu voudras, qu'il faut convenir que la noblesse est une chose bien commune, & qu'un roturier qui a du mérite lui fait honneur quand il veut bien s'y aggréger.

Mais changeons de matière, ajouta-t-il. Hier au soir, au souper du duc de Medina Sidonia, où entre autres convives étoit le comte Galiano, grand seigneur sicilien, la conversation tomba sur les effets ridicules de l'amour-propre. Charmé d'avoir de quoi réjouir la compagnie là-dessus, je la régalai de l'histoire des homélies. Tu t'imagines bien qu'on en a ri, & qu'on en a donné de toutes les façons à ton archevêque : ce qui n'a pas produit un mauvais effet pour toi, car on t'a plaint. Et le comte Galiano, après m'avoir fait force questions sur ton chapitre, auxquelles tu peux croire que j'ai répondu comme il falloit, m'a chargé de te mener chez lui. J'allois te chercher tout à l'heure pour t'y conduire. Il veut apparemment te proposer d'être un de ses secrétaires. Je ne te conseille pas de rejeter ce parti. Tu seras parfaitement bien chez ce seigneur. Il est riche, & fait à Madrid une dépense d'ambassadeur. On dit qu'il est venu à la cour pour conférer avec le duc de Lerme sur des biens royaux que ce ministre a dessein d'aliéner en Sicile. Enfin le comte Galiano, quoique Sicilien, paroît généreux, plein de droiture & de franchise. Tu ne sçaurois mieux faire que de t'at-

tacher à ce feigneur-là. C'est lui probablement qui doit t'enrichir, fuisant ce qu'on t'a prédit à Grenade.

J'avois réfolu, dis-je à Nunez, de battre un peu le pavé, & de me donner du bon temps, avant que de me remettre à fervir ; mais tu me parles du comte ficilien d'une manière qui me fait changer de réfolution. Je voudrois déjà être auprès de lui. Tu y feras bientôt, reprit-il, ou je fuis fort trompé. Nous fortîmes en même temps tous deux pour aller chez le comte qui occupoit la maifon de don Sanche d'Avila, fon ami, qui étoit alors à la campagne.

Nous trouvâmes dans la cour je ne fçais combien de pages & de laquais qui portoient une livrée auffi riche que galante, & dans l'antichambre plufieurs écuyers & autres officiers. Ils avoient tous des habits magnifiques, mais avec cela des faces fi baroques, que je crus voir une troupe de finges vêtus à l'efpagnole. Il faut avouer qu'il y a des mines d'hommes & de femmes pour qui l'art ne peut rien.

On annonça don Fabricio qui fut introduit, un moment après, dans la chambre où je le fuis. Le comte, en robe de chambre, étoit affis fur un fopha, & prenoit fon chocolat. Nous le faluâmes avec toutes les démonftrations d'un profond refpect ; il nous fit de fon côté une inclination de tête, accompagnée de regards fi gracieux, que je me fentis d'abord gagner l'ame. Effet admirable & pourtant ordi-

naire que fait sur nous l'accueil favorable des grands ! Il faut qu'ils nous reçoivent bien mal quand ils nous déplaisent.

Ce seigneur, après avoir pris son chocolat, s'amusa quelque temps à badiner avec un gros singe qu'il avoit auprès de lui, qu'il appelloit Cupidon. Je ne sçais pourquoi on avoit donné le nom de ce dieu à cet animal, si ce n'est à cause qu'il en avoit la malice, car il ne lui ressembloit nullement d'ailleurs. Il ne laissoit pas, tel qu'il étoit, de faire les délices de son maître qui étoit si charmé de ses gentilleses, qu'il le tenoit sans cesse dans ses bras. Nunez & moi, quoique peu divertis des gambades du singe, nous fîmes semblant d'en être enchantés. Cela plut fort au Sicilien qui suspendit le plaisir qu'il prenoit à ce passe-temps pour me dire : Mon ami, il ne tiendra qu'à vous d'être un de mes secrétaires. Si le parti vous convient, je vous donnerai deux cents pistoles tous les ans. Il suffit que don Fabricio vous présente & réponde de vous. Oui, seigneur, s'écria Nunez, je suis plus hardi que Platon qui n'osoit répondre d'un de ses amis qu'il envoyoit à Denys le tyran. Je ne crains pas de m'attirer des reproches.

Je remerciai, par une révérence, le poète des Asturies de sa hardiesse obligeante. Puis m'adressant au patron, je l'assurai de mon zèle & de ma fidélité. Ce seigneur ne vit pas plutôt que sa proposition m'étoit agréable, qu'il fit

appeller son intendant à qui il parla tout bas. Enfuite il me dit : Gil Blas, je vous apprendrai tantôt à quoi je prétends vous employer. Vous n'avez, en attendant, qu'à fuivre mon homme d'affaires. Il vient de recevoir des ordres qui vous regardent. J'obéis, laiffant Fabrice avec le comte & Cupidon.

L'intendant qui étoit un Meffinois des plus fins, me conduifit à fon appartement en m'accablant d'honnêtetés. Il envoya chercher le tailleur qui avoit habillé toute la maifon, & lui ordonna de me faire promptement un habit de la même magnificence que ceux des principaux officiers. Le tailleur prit ma mefure & fe retira. Pour votre logement, me dit le Meffinois, je fçais une chambre qui vous conviendra. Eh ! avez-vous déjeuné ? pourfuivit-il. Je répondis que non. Ah ! pauvre garçon que vous êtes ! reprit-il, que ne parlez-vous ? Vous êtes ici dans une maifon où il n'y a qu'à dire ce qu'on fouhaite pour l'avoir ? Venez, je vais vous mener dans un endroit où, graces au ciel, rien ne manque.

A ces mots, il me fit defcendre à l'office où nous trouvâmes le maître d'hôtel qui étoit un Napolitain qui valoit bien un Meffinois. On pouvoit dire de lui & de l'intendant : Jean danfe mieux que Pierre, Pierre danfe mieux que Jean. Cet honnête maître d'hôtel étoit avec cinq ou fix de fes amis qui s'empiffroient de jambons, de langues de bœufs & d'autres

viandes falées qui les obligeoient à boire coup sur coup. Nous nous joignîmes à ces vivans, & les aidâmes à feffer les meilleurs vins de monfieur le comte. Pendant que ces choses fe paffoient à l'office, il s'en paffoit d'autres à la cuifine. Le cuifinier régaloit auffi trois ou quatre bourgeois de fa connoiffance, qui n'épargnoient pas plus que nous le vin, qui fe rempliffoient l'eftomach de pâtés de lapins & de perdrix. Il n'y avoit pas jufqu'aux marmitons qui ne fe donnaffent au cœur joye de tout ce qu'ils pouvoient escamoter. Je me crus dans une maifon abandonnée au pillage. Cependant ce n'étoit rien que cela. Je ne voyois que des bagatelles, en comparaifon de ce que je ne voyois pas.





CHAPITRE XV.

*Des emplois que le comte Galiano donna
dans sa maison à Gil Blas.*



Je fortis pour aller chercher mes hardes & les faire apporter à ma nouvelle demeure. Quand je revins, le comte étoit à table avec plusieurs seigneurs & le poëte Nunez, lequel, d'un air aisé, se faisoit servir & se mêloit à la conversation. Je remarquai même qu'il ne disoit pas un mot qui ne fût plaisir à la compagnie. Vive l'esprit ! quand on en a, on fait bien tous les personnages qu'on veut.

Pour moi, je dînai avec les officiers, qui furent traités, à peu de chose près, comme le patron. Après le repas, je me retirai dans ma chambre où je me mis à réfléchir sur ma condition : Eh bien ! me dis-je, Gil Blas, te voilà donc auprès d'un comte sicilien dont tu ne connois pas le caractère. A juger sur les apparences, tu feras dans sa maison comme le poisson dans l'eau. Mais il ne faut jurer de rien,

& tu dois te défier de ton étoile dont tu n'as que trop souvent éprouvé la malignité. Outre cela, tu ignores à quoi il te destine. Il a des secrétaires & un intendant : quels services veut-il donc que tu lui rendes ? Apparemment qu'il a dessein de te faire porter le Caducée. A la bonne heure. On ne sauroit être sur un meilleur pied chez un seigneur pour faire son chemin en poste. En rendant de plus honnêtes services, on ne marche que pas à pas, & encore n'arrive-t-on pas toujours à son but.

Tandis que je faisois de si belles réflexions, un laquais vint me dire que tous les cavaliers qui avoient dîné à l'hôtel venoient de sortir pour s'en retourner chez eux, & que monsieur le comte me demandoit. Je volai aussitôt à son appartement où je le trouvai couché sur un sofa, & prêt à faire la *sieste* avec son singe qui étoit à côté de lui.

Approchez, Gil Blas, me dit-il, prenez un siège & m'écoutez. Je fis ce qu'il m'ordonnoit, & il me parla dans ces termes : Don Fabricio m'a dit qu'entr'autres bonnes qualités, vous aviez celle de vous attacher à vos maîtres, & que vous étiez un garçon plein d'intégrité. Ces deux choses m'ont déterminé à vous proposer d'être à moi. J'ai besoin d'un domestique affectionné qui épouse mes intérêts & mette toute son attention à conserver mon bien. Je suis riche, à la vérité ; mais ma dépense va, tous les ans, fort au-delà de mes revenus. Et

pourquoi ? c'est qu'on me vole, c'est qu'on me pille. Je suis, dans ma maison, comme dans un bois rempli de voleurs. Je soupçonne mon maître d'hôtel & mon intendant de s'entendre ensemble, & si je ne me trompe point, en voilà plus qu'il n'en faut pour me ruiner de fond en comble. Vous me direz que si je les crois fripons je n'ai qu'à les chasser ; mais où en prendre d'autres qui soient pétris d'un meilleur limon ? Il faut donc que je me contente de les faire observer l'un & l'autre par un homme qui ait droit d'inspection sur leur conduite. C'est vous, Gil Blas, que je choisis pour remplir cette commission. Si vous vous en acquittez bien, foyez sûr que vous ne servirez pas un ingrat. J'aurai soin de vous établir en Sicile très-avantageusement.

Après m'avoir tenu ce discours, il me renvoya, & dès le soir même, devant tous les domestiques, je fus proclamé surintendant de la maison. Le Messinois & le Napolitain n'en furent pas d'abord fort mortifiés, parce que je leur paroissais un gaillard de bonne composition, & qu'ils comptoient qu'en partageant avec moi le gâteau, ils iroient toujours leur train. Mais ils se trouvèrent bien fots, le jour suivant, lorsque je leur déclarai que j'étois un homme ennemi de toute malversation. Je demandai au maître d'hôtel un état des provisions. Je visitai la cave. Je pris connoissance de tout ce qu'il y avoit dans l'office, je veux dire de l'argenterie

& du linge. Je les exhortai ensuite tous deux à ménager le bien du patron, à user d'épargne dans la dépense, & je finis mon exhortation en leur protestant que j'avertirois ce feigneur de toutes les mauvaises manœuvres que je verrois faire chez lui.

Je n'en demeurai pas là. Je voulus avoir un espion pour découvrir s'il y avoit de l'intelligence entr'eux. Je jettai les yeux sur un marmiton qui, s'étant laissé gagner par mes promesses, me dit que je ne pouvois mieux m'adresser qu'à lui pour être instruit de tout ce qui se passoit au logis ; que le maître d'hôtel & l'intendant étoient d'accord ensemble, & brûloient la chandelle par les deux bouts ; qu'ils détournoient tous les jours la moitié des viandes qu'on achetoit pour la maison ; que le Napolitain avoit soin d'une dame qui demouroit vis-à-vis le collège de Saint Thomas, & que le Messinois en entretenoit une autre à la porte du Soleil ; que ces deux messieurs faisoient porter tous les matins chez leurs nymphes toutes sortes de provisions ; que le cuisinier, de son côté, envoyoit de bons plats à une veuve qu'il connoissoit dans le voisinage, & qu'en faveur des services qu'il rendoit aux deux autres à qui il étoit tout dévoué, il dispofoit, comme eux, des vins de la cave. Enfin, que ces trois domestiques étoient cause qu'il se faisoit une dépense horrible chez monsieur le comte. Si vous doutez de mon rapport, ajouta le mar-

miton, donnez-vous la peine de vous trouver demain matin, sur les sept heures, auprès du collège de Saint Thomas, vous me verrez chargé d'une hotte qui changera votre doute en certitude. Tu es donc, lui dis-je, commissonnaire de ces galans pourvoyeurs ? Je suis, répondit-il, employé par le maître d'hôtel, & un de mes camarades fait les messages de l'intendant.

Ce rapport me parut valoir la peine d'être vérifié. J'eus la curiosité le lendemain de me rendre, à l'heure marquée, auprès du collège de Saint Thomas. Je n'attendis pas longtemps mon espion. Je le vis bientôt arriver avec une grande hotte toute pleine de viande de boucherie, de volaille & de gibier. Je fis l'inventaire des pièces, & j'en dressai sur mes tablettes un petit procès-verbal que j'allai montrer à mon maître, après avoir dit au fouille-au-pot qu'il pouvoit, comme à son ordinaire, s'acquitter de sa commission.

Le seigneur sicilien qui étoit fort vif de son naturel, voulut, dans son premier mouvement, chasser le Napolitain & le Messinois ; mais après y avoir fait réflexion il se contenta de se défaire du dernier, dont il me donna la place. Ainsi ma charge de surintendant fut supprimée peu de temps après sa création, &, franchement, je n'y eus point de regret. Ce n'étoit, à proprement parler, qu'un emploi honorable d'espion, qu'un poste qui n'avoit rien de solide. Au lieu qu'en devenant monsieur l'intendant, je

me voyois maître du coffre-fort, & c'est là le principal. C'est toujours ce domestique-là qui tient le premier rang dans une grande maison, & il y a tant de petits bénéfices attachés à son administration, qu'il s'enrichiroit infailliblement, quand même il seroit honnête homme.

Mon Napolitain qui n'étoit pas au bout de ses finesse, remarquant que j'avois un zèle brutal, & que je me mettois sur le pied de voir tous les matins les viandes qu'il achetoit, & d'en tenir registre, cessa d'en détourner ; mais le bourreau continua d'en prendre la même quantité chaque jour. Par cette ruse, augmentant le profit qu'il tiroit de la desserte de la table, qui lui appartenoit de droit, il se mit en état d'envoyer du moins de la viande cuite à sa mignonne, s'il ne pouvoit plus lui en fournir de crue. Le diable n'y perdoit rien, & le comte n'étoit guère plus avancé d'avoir le phénix des intendans. L'abondance excessive que je vis alors régner dans les repas me fit deviner ce nouveau tour, & j'y mis bon ordre aussitôt, en retranchant le superflu de chaque service. Ce que je fis toutefois avec tant de prudence, qu'on n'y apperçut point un air d'épargne. On eût dit que c'étoit toujours la même profusion, & néanmoins, par cette économie, je ne laissai pas de diminuer considérablement la dépense. Voilà ce que le patron demandoit. Il vouloit ménager sans paroître moins magnifique. Son avarice étoit subordonnée à son ostentation.

Je n'en demeurai point là, je réformai un autre abus. Trouvant que le vin alloit bien vite, je soupçonnai qu'il y avoit encore de la tricherie de ce côté-là. Effectivement, s'il y avoit, par exemple, douze cavaliers à la table du seigneur, il se buvoit cinquante & quelquefois jusqu'à soixante bouteilles. Cela m'étonnoit. Je consultai là-dessus mon oracle, c'est-à-dire mon marmiton, avec qui j'avois des entretiens secrets, & qui me rapportoit fidèlement tout ce qui se disoit & se faisoit dans la cuisine, où il n'étoit suspect à personne. Il m'apprit que le dégât dont je me plaignois venoit d'une nouvelle ligue faite entre le maître d'hôtel, le cuisinier, & les laquais qui verfoient à boire : que ceux-ci remportoient les bouteilles à demi-pleines, qui se partageoient ensuite entre les confédérés. Je parlai aux laquais. Je les menaçai de les mettre à la porte, s'ils s'avisoient de récidiver, & il n'en fallut pas davantage pour les faire rentrer dans leur devoir. Mon maître que j'avois grand soin d'informer des moindres choses que je faisois pour son bien, me combloit de louanges, & prenoit de jour en jour plus d'affection pour moi. De mon côté, pour récompenser le marmiton qui me rendoit de si bons offices, je le fis aide de cuisine. C'est ainsi que dans les bonnes maisons un fidèle domestique fait son chemin.

Le Napolitain enrageoit de me rencontrer partout, & ce qui le mortifioit cruellement,

c'étoit les contradictions qu'il avoit à effuyer, de ma part, toutes les fois qu'il s'agissoit de me rendre ses comptes ; car pour mieux lui rogner les ongles, je me donnois la peine d'aller dans les marchés, pour sçavoir le prix des denrées. De forte que je le voyois venir après cela, & comme il ne manquoit pas de vouloir ferrer la mule, je le relançois vigoureulement. J'étois bien persuadé qu'il me maudissoit cent fois le jour ; mais le fujet de ses malédictions m'empêchoit de craindre qu'elles ne fussent exaucées. Je ne sçais comment il pouvoit résister à mes persécutions, & ne pas quitter le service du seigneur sicilien. Sans doute que, malgré tout cela, il y trouvoit son compte.

Fabrice que je voyois de temps en temps, & à qui je contois toutes mes prouesses d'intendant, jusqu'alors inouïes, étoit plus disposé à blâmer ma conduite qu'à l'approuver. Dieu veuille, me dit-il un jour, qu'après tout ceci ton désintéressement soit bien récompensé ; mais entre nous, si tu n'étois pas si roide avec le maître d'hôtel, je crois que tu n'en ferois pas plus mal. Hé quoi ! lui répondis-je, ce voleur mettra effrontément, dans un état de dépense, à dix pistoles, un poisson qui ne lui en aura coûté que quatre, & tu veux que je lui passe cet article ? Pourquoi non ? répliqua-t-il froidement. Il n'a qu'à te donner la moitié du surplus, & il fera les choses dans les règles. Sur ma foi, notre ami, continua-t-il en bran-

lant la tête, pour un homme d'esprit, vous vous y prenez bien mal. Vous êtes un vrai gâte-maison, & vous avez bien la mine de fervir longtems, puisque vous n'écorchez pas l'anguille pendant que vous la tenez. Apprenez que la fortune ressemble à ces coquettes vives & légères qui échappent aux galans qui ne les brusquent pas.

Je ne fis que rire des discours de Nunez. Il en rit lui-même à son tour, & voulut me persuader qu'il ne me les avoit pas tenus sérieusement. Il avoit honte de m'avoir donné inutilement un mauvais conseil. Je demurai ferme dans la résolution d'être toujours fidèle & zélé. Je ne me démentis point, & j'ose dire qu'en quatre mois, par mon épargne, je fis profit à mon maître de trois mille ducats pour le moins.





CHAPITRE XVI.

De l'accident qui arriva au finge du comte Galiano ; du chagrin qu'en eut ce seigneur. Comment Gil Blas tomba malade, & quelle fut la suite de sa maladie.



U bout de ce temps-là, le repos qui régnoit à l'hôtel fut étrangement troublé par un accident qui ne paroîtra qu'une bagatelle au lecteur, & qui devint pourtant une chose fort sérieuse pour les domestiques, & surtout pour moi. Cupidon, ce finge dont j'ai parlé, cet animal si chéri du patron, en voulant un jour sauter d'une fenêtre à une autre, s'en acquitta si mal qu'il tomba dans la cour & se démit une jambe. Le comte ne sçut pas fitôt ce malheur, qu'il pouffa des cris comme une femme, & dans l'excès de sa douleur, s'en prenant à tous ses gens, sans exception, peu s'en fallut qu'il ne fît maison nette. Il borna toutefois sa fureur à maudire notre négligence, & à nous apostropher sans ménager les termes. Il envoya chercher sur le champ les chirurgiens

de Madrid les plus habiles pour les fractures & dislocations des os. Ils visitèrent la jambe du blessé, la lui remirent & la bandèrent. Mais quoiqu'ils affurassent tous que ce n'étoit rien, cela n'empêcha pas que mon maître ne retînt un d'entr'eux pour demeurer auprès de l'animal jusqu'à parfaite guérison.

J'aurois tort de passer sous silence les peines & les inquiétudes qu'eut le seigneur sicilien pendant tout ce temps-là. Croira-t-on bien que le jour il ne quittoit point son cher Cupidon ? Il étoit présent quand on le pansoit, & la nuit il se levoit deux ou trois fois pour le voir. Ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est qu'il falloit que tous les domestiques, & moi principalement, nous fussions toujours sur pied pour être prêts à courir où l'on jugeroit à propos de nous envoyer pour le service du singe. En un mot, nous n'eûmes aucun repos dans l'hôtel jusqu'à ce que la maudite bête, ne se ressentant plus de sa chute, se remit à faire ses bonds & ses culbutes ordinaires. Après cela, refuserons-nous d'ajouter foi au rapport de Suétone, lorsqu'il dit que Caligula aimoit tant son cheval, qu'il lui donna une maison richement meublée avec des officiers pour le servir, qu'il en vouloit même faire un consul. Mon patron n'étoit pas moins charmé de son singe. Il en auroit volontiers fait un corrégidor.

Ce qu'il y eut de malheureux pour moi, c'est que j'avois enchéri sur tous les valets pour mieux

faire ma cour au feigneur, & je m'étois donné de si grands mouvemens pour son Cupidon, que j'en tombai malade. La fièvre me prit violemment, & mon mal devint tel que je perdis connoissance. J'ignore ce qu'on fit de moi pendant quinze jours que je fus entre la vie & la mort. Je sçais seulement que ma jeunesse lutta si bien contre la fièvre, & peut-être contre les remèdes qu'on me donna, que je repris enfin mes sens. Le premier ufage que j'en fis fut de m'apercevoir que j'étois dans une autre chambre que la mienne. Je voulus sçavoir pourquoi. Je le demandai à une vieille femme qui me gardoit ; mais elle me répondit qu'il ne falloit pas que je parlasse, que le médecin l'avoit expressément défendu. Quand on se porte bien, on se mocque ordinairement de ces docteurs. Est-on malade ? on se foumet docilement à leurs ordonnances.

Je pris donc le parti de me taire, quelque envie que j'eusse de m'entretenir avec ma garde. Je faisois des réflexions là-dessus, lorsqu'il entra deux manières de petits-mâtres fort lestes. Ils avoient des habits de velours avec de très-beau linge garni de dentelles. Je m'imaginai que c'étoit des feigneurs amis de mon maître, lesquels, par considération pour lui, me venoient voir. Dans cette pensée, je fis un effort pour me mettre à mon séant, & j'ôtai par respect mon bonnet ; mais ma garde me recoucha tout de mon long, en me disant que ces feigneurs étoient mon médecin & mon apothicaire.

Le docteur s'approcha de moi, me tâta le pouls, observa mon visage, &, remarquant tous les signes d'une prochaine guérison, il prit un air de triomphe, comme s'il y eût mis beaucoup du sien, & dit qu'il ne falloit plus qu'une médecine pour achever son ouvrage; qu'après cela, il pouvoit se vanter d'avoir fait une belle cure. Quand il eut parlé de cette sorte, il fit écrire, par l'apothicaire, une ordonnance qu'il lui dicta en se regardant dans un miroir, en rajustant ses cheveux, & en faisant des grimaces dont je ne pouvois m'empêcher de rire, malgré l'état où j'étois. Ensuite il me salua de la tête fort cavalièrement, & sortit plus occupé de sa figure que des drogues qu'il avoit ordonnées.

Après son départ, l'apothicaire qui n'étoit pas venu chez moi pour rien, se prépara on juge bien à quoi faire. Soit qu'il craignît que la vieille ne s'en acquittât pas adroitement, soit pour mieux faire valoir la marchandise, il voulut opérer lui-même; mais, avec toute son adresse, je ne sçais comment cela se fit, l'opération fut à peine achevée, que rendant à l'opérant ce qu'il m'avoit donné, je mis son habit de velours dans un bel état. Il regarda cet accident comme un malheur attaché à la pharmacie. Il prit une serviette, s'effuya sans dire un mot, & s'en alla, bien résolu de me faire payer le dégraisseur, à qui sans doute il fut obligé d'envoyer son habit.

Il revint le lendemain matin, vêtu plus modestement, quoiqu'il n'eût rien à risquer ce jour-

là, m'apporter la médecine que le docteur avoit ordonnée la veille. Outre que je me sentoie mieux de moment en moment, j'avois tant d'averfion, depuis le jour précédent, pour les médecins & les apothicaires, que je maudiffois jufqu'aux univerfités où ces meffieurs reçoivent le pouvoir de tuer les hommes impunément. Dans cette difpofition, je déclarai, en jurant, que je ne voulois plus de remèdes, & que je donnois au diable Hippocrate & fa féquelle. L'apothicaire qui ne fe foucioit nullement de ce que je ferois de fa compofition, pourvu qu'elle lui fût payée, la laiffa fur la table, & fe retira fans me dire une fyllabe.

Je fis jeter fur le champ par les fenêtres cette chienne de médecine, contre laquelle je m'étois fi fort prévenu, que j'aurois crû être empoifonné fi je l'euffe avalée. A ce trait de défobéiffance j'en ajoutai un autre : je rompis le filence, & dis d'un ton ferme à ma garde, que je prétendois abfolument qu'elle m'apprît des nouvelles de mon maître. La vieille qui appréhendoit d'exciter en moi une émotion dangereufe en me fatifaiant, ou qui peut-être auffi ne m'obftinoit que pour irriter mon mal, héfitoit à me parler. Mais je la preffai fi vivement de m'obéir, qu'elle me répondit enfin : Seigneur cavalier, vous n'avez plus d'autre maître que vous-même. Le comte Galiano s'en eft retourné en Sicile.

Je ne pouvois croire ce que j'entendois. Il

n'y avoit pourtant rien de plus véritable. Ce seigneur, dès le second jour de ma maladie, craignant que je ne mourusse chez lui, avoit eu la bonté de me faire transporter, avec mes petits effets, dans une chambre garnie où il m'avoit abandonné, sans façon, à la Providence, & aux soins d'une garde. Sur ces entrefaites, ayant reçu un ordre de la cour, qui l'obligeoit à repasser en Sicile, il étoit parti avec tant de précipitation, qu'il n'avoit plus songé à moi, soit qu'il me comptât déjà parmi les morts, soit que les personnes de qualité soient fujettes à ces fautes de mémoire.

Ma garde me fit ce détail, & m'apprit que c'étoit elle qui avoit été chercher un médecin & un apothicaire, afin que je ne périssse pas sans leur assistance. Je tombai dans une profonde rêverie à ces belles nouvelles. Adieu mon établissement avantageux en Sicile ! Adieu mes plus douces espérances ! Quand il vous arrivera quelque grand malheur, dit un pape, examinez-vous bien, & vous verrez qu'il y aura toujours de votre faute. N'en déplaise à ce saint-père, je ne vois pas comment, dans cette occasion, je contribuai à mon infortune.

Lorsque je vis évanouir les flatteuses chimères dont je m'étois rempli la tête, la première chose dont je m'embarraissai l'esprit, fut ma valise que je fis apporter sur mon lit pour la visiter. Je soupirai en m'apercevant qu'elle étoit ouverte. Hélas, ma chère valise ! m'é-

criai-je ; mon unique consolation ! Vous avez été, à ce que je vois, à la merci des mains étrangères. Non, non, feigneur Gil Blas, me dit alors la vieille, rassurez-vous, on ne vous a rien volé. J'ai conservé votre malle comme mon honneur.

J'y trouvai l'habit que j'avois en entrant au service du comte ; mais j'y cherchai vainement celui que le Messinois m'avoit fait faire. Mon maître n'avoit pas jugé à propos de me le laisser, ou bien quelqu'un se l'étoit approprié. Toutes mes autres hardes y étoient, & même une grande bourse de cuir qui renfermoit mes espèces. Je les comptai deux fois, ne pouvant croire la première qu'il n'y eût que cinquante pistoles de reste de deux cens soixante qu'il y avoit dedans avant ma maladie. Que signifie ceci, ma bonne mère ? dis-je à ma garde. Voilà mes finances bien diminuées. Personne pourtant n'y a touché que moi, répondit la vieille, & je les ai ménagées autant qu'il m'a été possible. Mais les maladies coûtent beaucoup. Il faut toujours avoir l'argent à la main. Voici, ajouta cette bonne ménagère, en tirant de sa poche un paquet de papiers, voici un état de dépense qui est juste comme l'or, & qui vous fera voir que je n'ai pas employé un denier mal à propos.

Je parcourus des yeux le mémoire, qui contenoit bien quinze ou vingt pages. Miséricorde ! Que de volaille achetée pendant que

j'avois été sans connoissance ! Il falloit qu'en bouillons seulement il y eût pour le moins douze pistoles. Les autres articles répondoient à celui-là. On ne sçauroit dire combien elle avoit dépensé en bois, en chandelle, en eau, en balais, &c. Cependant quelqu'enflé que fût son mémoire, toute la somme alloit à peine à trente pistoles, & par conséquent il devoit y en avoir encore cent quatre-vingts de resté. Je lui représentai cela ; mais la vieille, d'un air ingénu, commença d'attester tous les saints qu'il n'y avoit dans la bourse que quatre-vingts pistoles, lorsque le maître d'hôtel du comte lui avoit confié ma valise. Que dites-vous, ma bonne ? interrompis-je avec précipitation. C'est le maître d'hôtel qui vous a remis mes hardes entre les mains ? Sans doute, répondit-elle, c'est lui. A telles enseignes, qu'en me les donnant, il me dit : Tenez, bonne mère, quand le seigneur Gil Blas fera frit à l'huile, ne manquez pas de le régaler d'un bel enterrement. Il y a dans cette valise de quoi en faire les frais.

Ah ! maudit Napolitain ! m'écriai-je alors, je ne suis plus en peine de sçavoir ce qu'est devenu l'argent qui me manque. Vous l'avez râflé pour récompenser une partie des vols que je vous ai empêché de faire. Après cette apostrophe, je rendis grâces au ciel de ce que le fripon n'avoit pas tout emporté. Quelque sujet pourtant que j'eusse d'accuser le maître d'hôtel de

m'avoir volé, je ne laiffai pas de penser que ma garde pouvoit fort bien être la voleufe. Mes foupçons tomboient tantôt fur l'un & tantôt fur l'autre. Mais c'étoit toujours la même chose pour moi. Je n'en témoignai rien à la vieille. Je ne la chicanai pas même fur les articles de fon beau mémoire. Je n'aurois rien gagné à cela ; il faut bien que chacun faffe fon métier. Je bornai mon reffentiment à la payer, & à la renvoyer trois jours après.

Je m'imagine qu'en fortant de chez moi elle alla donner avis à l'apothicaire qu'elle venoit de me quitter, & que je me portois affez bien pour prendre la clef des champs fans compter avec lui ; car, un moment après, je le vis arriver tout effoufflé. Il me présenta fon mémoire dans lequel, fous des noms qui m'étoient inconnus, quoique j'euffe été médecin, il avoit écrit tous les prétendus remèdes qu'il m'avoit fournis dans le temps que j'étois fans fentiment. On pouvoit appeler ce mémoire-là de vraies parties d'apothicaire. Auffi nous eûmes une difpute, lorsqu'il fut queftion du paiement. Je prétendois qu'il rabattît la moitié de la fomme qu'il demandoit. Il jura qu'il n'en rabattroit pas même une obole. Confidérant toutefois qu'il avoit affaire à un jeune homme qui, dès ce jour-là, pouvoit s'éloigner de Madrid, il aima mieux fe contenter de ce que je lui offrois, c'est-à-dire, de ce que valoient fes drogues, que de s'expofer à perdre tout. Je lui lâ-

chai des espèces, à mon grand regret, & il se retira bien vengé du petit chagrin que je lui avois causé le jour du lavement.

Le médecin parut presque aussitôt, car ces animaux-là sont toujours à la queue l'un de l'autre. J'escomptai ses visites qui avoient été fréquentes, & je le renvoyai content; mais, avant que de me quitter, pour me prouver qu'il avoit bien gagné son argent, il détailla les inconvéniens mortels qu'il avoit prévenus dans ma maladie : ce qu'il fit en fort beaux termes, & d'un air agréable, mais je n'y compris rien du tout. Lorsque je me fus défait de lui, je me crus débarrassé de tous les ministres des Parques. Je me trompois. Il entra un chirurgien que je n'avois vu de ma vie. Il me salua fort civilement, & me témoigna de la joie de me voir échappé du danger que j'avois couru; ce qu'il attribuoit, disoit-il, à deux saignées abondantes qu'il m'avoit faites, & aux ventouses qu'il avoit eu l'honneur de m'appliquer. Autre plume qu'on me tira de l'aîle. Il me fallut aussi cracher au bassin du chirurgien. Après tant d'évacuations, ma bourse se trouva si débile, qu'on pouvoit dire que c'étoit un corps confisqué, tant il y restoit peu d'humide radical.

Je commençai à perdre courage, en me voyant retombé dans une situation misérable. Je m'étois chez mes derniers maîtres trop affectionné aux commodités de la vie; je ne

pouvois plus, comme autrefois, envisager l'indigence en philosophe cynique. J'avouerais pourtant que j'avois tort de me laisser aller à la tristesse. Après avoir tant de fois éprouvé que la fortune ne m'avoit pas plutôt renversé qu'elle me relevoit, je n'aurois dû regarder l'état fâcheux où j'étois que comme une occasion prochaine de prospérité.

Fin du septième livre.





LIVRE HUITIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Gil Blas fait une bonne connoissance, & trouve un poste qui le console de l'ingratitude du comte Galiano. Histoire de don Valerio de Luna.



'ÉTOIS si surpris de n'avoir point entendu parler de Nunez pendant tout ce temps-là, que je jugeai qu'il devoit être à la campagne. Je sortis pour aller chez lui dès que je pus marcher, & j'appris, en effet, qu'il étoit depuis trois semaines en Andaloufie avec le duc de Medina Sidonia.

Un matin, à mon réveil, Melchior de la Ronda me vint dans l'esprit, & me ressouvénant que je lui avois promis à Grenade d'aller voir son neveu, si jamais je retournois à Ma-

drid, je m'avifai de vouloir tenir ma promesse ce jour-là même. Je m'informai de l'hôtel de don Baltazard de Zuniga, & je m'y rendis. Je demandai le seigneur Joseph Navarro qui parut un moment après. Je le saluai, il me reçut d'un air honnête mais froid, quoique j'eusse décliné mon nom. Je ne pouvois concilier cet accueil glacé avec le portrait qu'on m'avoit fait de ce chef d'office. J'allois me retirer, dans la résolution de ne pas faire une seconde visite, lorsque prenant tout à coup un air ouvert & riant, il me dit avec beaucoup de vivacité : Ah ! seigneur Gil Blas de Santillane, pardonnez-moi, de grace, la réception que je viens de vous faire. Ma mémoire a trahi la disposition où je suis à votre égard. J'avois oublié votre nom, & je ne pensois plus à ce cavalier dont il est fait mention dans une lettre que j'ai reçue de Grenade il y a plus de quatre mois.

'Que je vous embrasse ! ajouta-t-il, en se jetant à mon cou avec transport. Mon oncle Melchior que j'aime & que j'honore comme mon propre père, me mande que si, par hasard, j'ai l'honneur de vous voir, il me conjure de vous faire le même traitement que je ferois à son fils, & d'employer, s'il le faut, pour vous, mon crédit & celui de mes amis. Il me fait l'éloge de votre cœur & de votre esprit dans des termes qui m'intéresseroient à vous servir, quand sa recommandation ne m'y engageroit pas. Regardez-moi donc, je vous prie, comme

un homme à qui mon oncle a communiqué par sa lettre tous les sentimens qu'il a pour vous. Je vous donne mon amitié. Ne me refusez pas la vôtre.

Je répondis avec la reconnoissance que je devois à la politesse de Joseph, & tous deux, en gens vifs & sincères, nous formâmes à l'heure même une étroite liaison. Je n'hésitai point à lui découvrir la situation de mes affaires. Ce que je n'eus pas sitôt fait qu'il me dit : Je me charge du soin de vous placer, & en attendant, ne manquez pas de venir manger ici tous les jours. Vous y aurez un meilleur ordinaire qu'à votre auberge.

L'offre flattoit trop un convalescent mal en espèce & accoutumé aux bons morceaux, pour être rejetée. Je l'acceptai, & je me refis si bien dans cette maison, qu'au bout de quinze jours j'avois déjà une face de Bernardin. Il me parut que le neveu de Melchior faisoit là ses orges à merveille. Mais comment ne les auroit-il pas faites ? il avoit trois cordes à son arc : il étoit à la fois sommelier, chef d'office & maître d'hôtel. De plus, notre amitié à part, je crois que l'intendant du logis & lui s'accordoient fort bien ensemble.

J'étois parfaitement bien rétabli, lorsque mon ami Joseph, me voyant un jour arriver à l'hôtel de Zuniga pour y dîner selon ma coutume, vint au-devant de moi, & me dit d'un air gai : Seigneur Gil Blas, j'ai une assez bonne condi-

tion à vous proposer. Vous sçavez que le duc de Lerme, premier ministre de la couronne d'Espagne, pour se donner entièrement à l'administration des affaires de l'État, se repose sur deux personnes de l'embarras des siennes. Il a chargé du soin de recueillir ses revenus don Diègue de Montefer, & il fait faire la dépense de sa maison par don Rodrigue de Calderone. Ces deux hommes de confiance exercent leur emploi avec une autorité absolue, & sans dépendre l'un de l'autre. Don Diègue a d'ordinaire sous lui deux intendans qui font la recette, & comme j'ai appris ce matin qu'il en avoit chassé un, j'ai été demander sa place pour vous. Le seigneur de Montefer, qui me connoît, & dont je puis me vanter d'être aimé, me l'a sans peine accordée sur les bons témoignages que je lui ai rendus de vos mœurs & de votre capacité. Nous irons chez lui cette après-dînée.

Nous n'y manquâmes pas. Je fus reçu très-gracieusement, & installé dans l'emploi de l'intendant qui avoit été congédié. Cet emploi consistoit à visiter nos fermes, à y faire les réparations, à toucher l'argent des fermiers ; en un mot, je me mêlois des biens de la campagne, & tous les mois, je rendois mes comptes à don Diègue qui, malgré tout le bien que mon chef d'office lui avoit dit de moi, les épluchoit avec beaucoup d'attention. C'étoit ce que je demandois. Quoique ma droiture eût été si mal payée

chez mon dernier maître, j'avois résolu de la conserver toujours.

Un jour nous apprîmes que le feu avoit pris au château de Lerme, & que plus de la moitié étoit réduite en cendres. Je me transportai aussitôt sur les lieux pour examiner le dommage. Là, m'étant informé avec exactitude des circonstances de l'incendie, j'en composai une ample relation que Montefer fit voir au duc de Lerme. Ce ministre, malgré le chagrin qu'il avoit d'apprendre une si mauvaise nouvelle, fut frappé de la relation, & ne put s'empêcher de demander qui en étoit l'auteur. Don Diègue ne se contenta pas de le lui dire, il lui parla de moi si avantageusement, que Son Excellence s'en ressouvint six mois après, à l'occasion d'une histoire que je vais raconter, & sans laquelle peut-être je n'aurois jamais été employé à la cour. La voici.

Il demuroit alors, dans la rue des Infantes, une vieille dame appelée Inéfile de Cantarilla. On ne sçavoit pas certainement de quelle naissance elle étoit. Les uns la disoient fille d'un faiseur de luths, & les autres d'un commandeur de l'ordre de Saint-Jacques. Quoi qu'il en soit, c'étoit une personne prodigieuse. La nature lui avoit donné le privilège singulier de charmer les hommes pendant le cours de sa vie qui duroit encore après quinze lustres accomplis. Elle avoit été l'idole des seigneurs de la vieille cour, & elle se voyoit adorée de ceux de

la nouvelle. Le temps qui n'épargne pas la beauté, s'exerçoit en vain sur la fiemme : il la flétrissoit sans lui ôter le pouvoir de plaire. Un air de noblesse, un esprit enchanteur, & des graces naturelles, lui faisoient faire des passions jusques dans sa vieillesse.

Un cavalier de vingt-cinq ans, don Valerio de Luna, un des secrétaires du duc de Lerme, voyoit Inéfilie. Il en devint amoureux. Il se déclara, fit le passionné, & poursuivit sa proie avec toute la fureur que l'amour & la jeunesse font capables d'inspirer. La dame qui avoit ses raisons pour ne vouloir pas se rendre à ses desirs, ne sçavoit que faire pour les modérer. Elle crut pourtant un jour en avoir trouvé le moyen : elle fit passer le jeune homme dans son cabinet, & là, lui montrant une pendule qui étoit sur une table : Voyez, lui dit-elle, l'heure qu'il est.

Il y a aujourd'hui soixante-quinze ans que je vins au monde à pareille heure. En bonne foi, me fieroit-il d'avoir des galanteries à mon âge ? Rentrez en vous-même, mon enfant ; étouffez des sentimens qui ne conviennent ni à vous ni à moi. A ce discours sensé, le cavalier, qui ne reconnoissoit plus l'autorité de la raison, répondit à la dame avec toute l'impétuosité d'un homme possédé des mouvemens qui l'agitoient : Cruelle Inéfilie, pourquoi avez-vous recours à ces frivoles adresses ? Pensez-vous qu'elles puissent vous changer à mes yeux ? Ne vous

flattez pas d'une si fausse espérance. Que vous foyez telle que je vous vois, ou qu'un charme trompe ma vue, je ne cesserai point de vous aimer. Hé bien ! reprit-elle, puisque vous êtes assez opiniâtre pour persister dans la résolution de me fatiguer de vos soins, ma maison désormais ne fera plus ouverte pour vous. Je vous l'interdis & vous défends de paroître jamais devant moi.

Vous croyez peut-être, après cela, que don Valerio, déconcerté de ce qu'il venoit d'entendre, fit une honnête retraite. Au contraire, il n'en devint que plus importun. L'amour fait dans les amans le même effet que le vin dans les yvrognes. Le cavalier pria, gémit, & passant tout-à-coup des prières aux emportemens, il voulut avoir par la force ce qu'il ne pouvoit obtenir autrement ; mais la dame le repouffant avec courage, lui dit d'un air irrité : Arrêtez, téméraire. Je vais mettre un frein à votre folle ardeur. Apprenez que vous êtes mon fils.

Don Valerio fut étourdi de ces paroles. Il suspendit sa violence, mais, s'imaginant qu'Iné-fille ne parloit ainsi que pour se soustraire à ses sollicitations, il lui répondit : Vous inventez cette fable pour vous dérober à mes desirs. Non, non, interrompit-elle, je vous révèle un mystère que je vous aurois toujours caché, si vous ne m'eussiez pas réduite à la nécessité de vous le découvrir. Il y a vingt-fix ans que j'aimois don

Pèdre de Luna, votre père, qui étoit alors gouverneur de Ségovie ; vous devîntes le fruit de nos amours. Il vous reconnut, vous fit élever avec soin, & outre qu'il n'avoit point d'autre enfant, vos bonnes qualités le déterminèrent à vous laisser du bien. De mon côté, je ne vous ai pas abandonné : si-tôt que je vous ai vu entrer dans le monde, je vous ai attiré chez moi, pour vous inspirer ces manières polies qui sont si nécessaires à un galant homme, & que les femmes seules peuvent donner aux jeunes cavaliers. J'ai plus fait. J'ai employé tout mon crédit pour vous mettre chez le premier ministre. Enfin, je me suis intéressée pour vous comme je le devois pour un fils. Après cet aveu, prenez votre parti. Si vous pouvez épurer vos sentimens & ne regarder en moi qu'une mère, je ne vous bannis point de ma présence, j'aurai pour vous toute la tendresse que j'ai eue jusqu'ici. Mais si vous n'êtes pas capable de cet effort que la nature & la raison exigent de vous, fuyez dès ce moment, & me délivrez de l'horreur de vous voir.

Inésille parla de cette sorte. Pendant ce temps-là don Valerio gardoit un morne silence. On eût dit qu'il rappelloit sa vertu, & qu'il alloit se vaincre lui-même. Mais c'est à quoi il ne pensoit nullement. Il méditoit un autre dessein, & préparoit à sa mère un spectacle bien différent. Ne pouvant se consoler de l'obstacle qui s'opposoit à son bonheur, il céda lâchement

à son désespoir. Il tira son épée, & se l'enfonça dans le sein. Il se punit comme un autre Œdipe, avec cette différence que le Thébain s'aveugla de regret d'avoir consommé le crime, & qu'au contraire le Castillan se perça de douleur de ne pouvoir le commettre.

Le malheureux don Valerio ne mourut pas sur le champ du coup qu'il s'étoit porté. Il eut le temps de se reconnoître & de demander pardon au ciel de s'être lui-même ôté la vie. Comme il laissa par sa mort un poste de secrétaire vacant chez le duc de Lerme, ce ministre qui n'avoit pas oublié ma relation d'incendie, non plus que l'éloge qu'on lui avoit fait de moi, me choisit pour remplacer ce jeune homme.





CHAPITRE II.

Gil Blas est présenté au duc de Lerme qui le reçoit au nombre de ses secrétaires. Ce ministre le fait travailler, & est content de son travail.



E fut Montefer qui m'annonça cette agréable nouvelle, & me dit: Ami Gil Blas, quoique je ne vous perde pas sans regret, je vous aime trop pour n'être pas ravi que vous succédiez à don Valerio. Vous ne manquerez pas de faire une belle fortune, pourvu que vous suiviez les deux conseils que j'ai à vous donner. Le premier, c'est de paroître tellement attaché à son Excellence, qu'elle ne doute pas que vous ne lui soyez entièrement dévoué. Et le second, c'est de bien faire votre cour au seigneur don Rodrigue de Calderone, car cet homme-là manie comme une cire molle l'esprit de son maître. Si vous avez le bonheur de vous acquérir la bienveillance de ce secrétaire favori, vous irez loin en peu de temps. C'est

une chose dont j'ose hardiment vous répondre.

Seigneur, dis-je à don Diègue, après lui avoir rendu grâces de ses bons avis, apprenez-moi, s'il vous plaît, de quel caractère est don Rodrigue : j'en ai quelquefois entendu parler dans le monde. On me l'a peint comme un assez mauvais sujet, mais je me défie des portraits que le peuple fait des personnes qui sont en place à la cour, quoiqu'il en juge sagement quelquefois. Dites-moi donc, je vous prie, ce que vous pensez du seigneur Calderone. Vous me demandez une chose délicate, répondit le surintendant avec un souris malin. Je dirois à un autre que vous, sans hésiter, que c'est un très-honnête gentilhomme, & qu'on n'en sauroit dire que du bien, mais je veux avoir de la franchise avec vous : outre que je vous crois un garçon fort discret, il me semble que je dois vous parler à cœur ouvert de don Rodrigue, puisque je vous ai conseillé de le bien ménager; autrement ce ne feroit vous obliger qu'à demi.

Vous sçavez donc, poursuivit-il, que de simple domestique qu'il étoit de son Excellence, lorsqu'elle ne portoit encore que le nom de don François de Sandoval, il est parvenu par degrés au poste de premier secrétaire. On n'a jamais vu d'homme plus fier. Il ne répond guère aux politesses qu'on lui fait, à moins que de fortes raisons ne l'y obligent. En un mot il se

regarde comme un collègue du duc de Lerme, & dans le fond, on diroit qu'il partage avec lui l'autorité de premier ministre, puisqu'il fait donner des charges & des gouvernemens à qui bon lui semble. Le public en murmure souvent, mais c'est de quoi il ne se met guère en peine; pourvu qu'il tire des paraguantes ²¹ d'une affaire, il se foucie fort peu des épilogueurs. Vous concevez bien par ce que je viens de vous dire, ajouta don Diègue, quelle conduite vous avez à tenir avec un mortel si orgueilleux. Oh ! qu'oui, lui dis-je ; laissez-moi faire. Il y aura bien du malheur, si je ne me fais pas aimer de lui. Quand on connoît le défaut d'un homme à qui l'on veut plaire, il faut être bien maladroit pour n'y pas réussir. Cela étant, reprit Montefer, je vais vous présenter tout à l'heure au duc de Lerme.

Nous allâmes dans le moment chez ce ministre que nous trouvâmes dans une grande salle, occupé à donner audience. Il y avoit là plus de monde que chez le roi. Je vis des commandeurs & des chevaliers de Saint-Jacques & de Calatrava ²² qui sollicitoient des gouvernemens & des vice-royautés ; des évêques qui, ne se portant pas bien dans leurs diocèses, vouloient seulement, pour changer d'air, devenir archevêques, & de bons pères de saint Dominique & de saint François qui demandoient humblement des évêchés. Je remarquai aussi des officiers réformés, qui faisoient le même

rôle qu'y avoit fait ci-devant le capitaine Chinchilla ; c'est-à-dire, qui se morfondoient dans l'attente d'une pension. Si le duc ne fatisfaifoit pas leurs defirs, il recevoit du moins leurs placets d'un air affable, & je m'aperçus qu'il répondoit fort poliment aux personnes qui lui parloient.

Nous eûmes la patience d'attendre qu'il eût expédié tous ces fupplians. Alors don Diègue lui dit : Monfeigneur, voici Gil Blas de Santillane, ce jeune homme dont Votre Excellence a fait choix pour remplir la place de don Valerio. A ces mots, le duc jetta les yeux fur moi en difant obligeamment que je l'avois déjà méritée par les fervices que je lui avois rendus. Il me fit enfuite entrer dans fon cabinet, pour m'entretenir en particulier, ou plutôt pour juger de mon efprit par ma converfation. D'abord il voulut fçavoir qui j'étois & la vie que j'avois menée jufques-là. Il exigea même de moi là-deffus une narration fincère. Quel détail c'étoit me demander ! De mentir, devant un premier ministre d'Espagne, il n'y avoit pas d'apparence. D'une autre part, j'avois tant de chofes à dire aux dépens de ma vanité, que je ne pouvois me réfoudre à une confeffion générale. Comment fortir de cet embarras ? Je pris le parti de farder la vérité dans les endroits où elle auroit fait peur toute nue. Mais il ne laiffa pas de la démêler, malgré tout mon art : Monsieur de Santillane, me dit-il en fouriant

à la fin de mon récit, à ce que je vois, vous avez été tant soit peu *picaro*. Monseigneur, lui répondis-je en rougissant, Votre Excellence m'a ordonné d'avoir de la sincérité. Je lui ai obéi. Je t'en sçais bon gré, répliqua-t-il. Va, mon enfant, tu en es quitte à bon marché. Je m'étonne que le mauvais exemple ne t'ait pas entièrement perdu. Combien y a-t-il d'honnêtes gens qui deviendroient de grands fripons, si la Fortune les mettoit aux mêmes épreuves !

Ami Santillane, continua le ministre, ne te souviens plus du passé, songe que tu es présentement au roi, & que tu seras désormais occupé pour lui. Tu n'as qu'à me suivre ; je vais t'apprendre en quoi consisteront tes occupations. A ces mots, le duc me mena dans un petit cabinet qui joignoit le sien, & où il y avoit sur des tablettes une vingtaine de registres in-folio fort épais. C'est ici, me dit-il, que tu travailleras. Tous ces registres que tu vois composent un dictionnaire de toutes les familles nobles qui sont dans les royaumes & principautés de la monarchie d'Espagne. Chaque livre contient, par ordre alphabétique, l'histoire abrégée de tous les gentilshommes d'un royaume, dans laquelle sont détaillés les services qu'eux & leurs ancêtres ont rendus à l'État, aussi bien que les affaires d'honneur qui peuvent leur être arrivées. On y fait encore mention de leurs biens, de leurs mœurs, en un mot, de toutes leurs bonnes & leurs mauvaises qualités. En sorte

que, lorsqu'ils viennent demander des graces à la cour, je vois d'un coup d'œil s'ils les méritent. Pour sçavoir exactement toutes ces choses, j'ai partout des pensionnaires qui ont soin de s'en informer & de m'en instruire par des mémoires qu'ils m'envoient. Mais comme ces mémoires sont diffus & remplis de façons de parler provinciales, il faut les rédiger & en polir la diction, parce que le roi se fait lire quelquefois ces registres. C'est à ce travail qui demande un style net & concis, que je veux t'employer dès ce moment même.

En parlant ainsi, il tira d'un grand portefeuille plein de papiers un mémoire qu'il me mit entre les mains. Puis il sortit de mon cabinet, pour m'y laisser faire mon coup d'essai en liberté. Je lus le mémoire qui me parut non-seulement farci de termes barbares, mais même trop passionné. C'étoit pourtant un moine de la ville de Solfone qui l'avoit composé. Sa Révérence, en affectant le style d'un homme de bien, y déchiroit impitoyablement une bonne famille catalane, & Dieu sçait s'il disoit la vérité ! Je crus lire un libelle diffamatoire, & je me fis d'abord un scrupule de travailler sur cela. Je craignois de me rendre complice d'une calomnie. Néanmoins, tout neuf que j'étois à la cour, je passai outre aux périls & fortunes de l'ame du bon religieux, & , mettant sur son compte toute l'iniquité, s'il y en avoit, je commençai à déshonorer, en belles phrases castillanes, deux

ou trois générations d'honnêtes gens peut-être.

J'avois déjà fait quatre ou cinq pages, quand le duc, impatient de sçavoir comment je m'y prenois, revint & me dit : Santillane, montre-moi ce que tu as fait : je suis curieux de le voir. En même temps, jettant la vue sur mon ouvrage, il en lut le commencement avec beaucoup d'attention. Il en parut si content que j'en fus surpris. Tout prévenu que j'étois en ta faveur, reprit-il, je t'avoue que tu as surpassé mon attente. Tu n'écris pas seulement avec toute la netteté & la précision que je désirois, je trouve encore ton style léger & enjoué. Tu justifies bien le choix que j'ai fait de ta plume, & tu me consoles de la perte de ton prédécesseur. Le ministre n'auroit pas borné là mon éloge, si le comte de Lemos son neveu ne fût venu l'interrompre en cet endroit. Son Excellence l'embrassa plusieurs fois & le reçut d'une manière qui me fit connoître qu'elle l'aimoit tendrement. Ils s'enfermèrent tous deux pour s'entretenir en secret d'une affaire de famille dont je parlerai dans la suite, & dont le duc étoit alors plus occupé que de celles du roi.

Pendant qu'ils étoient ensemble, j'entendis sonner midi. Comme je sçavois que les secrétaires & les commis quittoient à cette heure-là leurs bureaux pour aller dîner où il leur plaisoit, je laissai là mon chef-d'œuvre, & sortis pour me rendre, non chez Montefer, parce qu'il m'avoit payé mes appointemens, & que j'avois

pris congé de lui, mais chez le plus fameux traiteur du quartier de la cour. Une auberge ordinaire ne me convenoit plus. *Songe que tu es présentement au roi.* Ces paroles que le duc m'avoit dites s'offroient sans cesse à ma mémoire, & devenoient des semences d'ambition qui germoient d'instant en instant dans mon esprit.





CHAPITRE III.

Il apprend que son poste n'est pas sans désagrément. De l'inquiétude que lui cause cette nouvelle, & de la conduite qu'elle l'oblige à tenir.



J'EUS grand soin, en entrant, d'apprendre au traiteur que j'étois un secrétaire du premier ministre, & en cette qualité, je ne sçavois que lui ordonner de m'apprêter pour mon dîner. J'avois peur de demander quelque chose qui sentît l'épargne, & je lui dis de me donner ce qu'il lui plairoit. Il me régala bien, & l'on me servit avec des marques de considération qui me faisoient encore plus de plaisir que la bonne chère. Quand il fut question de payer, je jettai sur la table une pistole dont j'abandonnai aux valets un quart pour le moins qu'il y avoit de reste à me rendre. Après quoi je sortis de chez le traiteur, en faisant des écarts de poitrine comme un jeune homme fort content de sa personne.

Il y avoit à vingt pas de là un grand hôtel garni où logeoient d'ordinaire des seigneurs

étrangers. J'y louai un appartement de cinq à six pièces bien meublées. Il sembloit que j'eusse déjà deux ou trois mille ducats de rente. Je donnai même le premier mois d'avance. Après cela, je retournai au travail, & je m'occupai toute l'après-dînée à continuer ce que j'avois commencé le matin. Il y avoit dans un cabinet voisin du mien deux autres secrétaires; mais ceux-ci ne faisoient que mettre au net ce que le duc leur portoit lui-même à copier. Je fis connoissance avec eux dès ce soir-là même, en nous retirant, & pour mieux gagner leur amitié, je les entraînai chez mon traiteur où j'ordonnai les meilleures viandes pour la saison, avec les vins les plus délicats & les plus estimés en Espagne.

Nous nous mîmes à table, & nous commençâmes à nous entretenir avec plus de gayeté que d'esprit, car pour rendre justice à mes convives, je m'aperçus bientôt qu'ils ne devoient pas à leur génie les places qu'ils remplissoient dans leur bureau. Ils se connoissoient, à la vérité, en belles lettres rondes & bâtardes, mais ils n'avoient pas la moindre teinture de celles qu'on enseigne dans les universités.

En récompense, ils entendoient à merveille leurs petits intérêts, & ils me firent connoître qu'ils n'étoient pas si enivrés de l'honneur d'être chez le premier ministre, qu'ils ne se plaignissent de leur condition. Il y a, disoit l'un, déjà cinq mois que nous exerçons notre

emploi à nos dépens. Nous ne touchons pas nos appointemens, & qui pis est, nos appointemens ne font pas réglés. Nous ne sçavons sur quel pied nous sommes. Pour moi, disoit l'autre, je voudrois avoir reçu vingt coups d'étrivières pour appointemens, et qu'on me laissât la liberté de prendre un parti ailleurs ; car je n'oserois me retirer de moi-même, ni demander mon congé, après les choses secrètes que j'ai écrites. Je pourrois bien aller voir la tour de Ségovie ou le château d'Alicante.

Comment faites-vous donc pour vivre ? leur dis-je : vous avez du bien apparemment. Ils me répondirent qu'ils en avoient fort peu ; mais qu'heureusement pour eux, ils étoient logés chez une honnête veuve qui leur faisoit crédit & les nourrissoit pour cent pistoles chacun par année. Tous ces discours dont je ne perdis pas un mot, abaissèrent dans le moment mes orgueilleuses fumées. Je me représentai qu'on n'auroit pas, sans doute, plus d'attention pour moi que pour les autres ; que, par conséquent, je ne devois pas être si charmé de mon poste ; qu'il étoit moins folide que je ne l'avois cru, & qu'enfin je ne pouvois assez ménager ma bourse. Ces réflexions me guérèrent de la rage de dépenser. Je commençai à me repentir d'avoir amené là ces secrétaires, à souhaiter la fin du repas, & lorsqu'il fallut compter, j'eus avec le traiteur une dispute pour l'écot.

Nous nous séparâmes à minuit, mes confrères

& moi, parce que je ne les pressai pas de boire davantage. Ils s'en allèrent chez leur veuve, & je me retirai à mon superbe appartement que j'enrageois pour lors d'avoir loué, & que je me promettois bien de quitter à la fin du mois. J'eus beau me coucher dans un bon lit, mon inquiétude en écarta le sommeil. Je passai le reste de la nuit à rêver aux moyens de ne pas travailler pour le roi généreusement. Je m'en tins là-dessus au conseil de Montefier. Je me levai dans la résolution d'aller faire la révérence à don Rodrigue de Calderone. J'étois dans une disposition très-propre à paroître devant un homme si fier, car je sentoie que j'avois besoin de lui. Je me rendis donc chez ce secrétaire.

Son logement communiquoit à celui du duc de Lerme, & l'égaloit en magnificence. On auroit eu de la peine à distinguer par les ameublemens le maître du valet. Je me fis annoncer comme successeur de don Valerio; ce qui n'empêcha pas qu'on ne me fît attendre plus d'une heure dans l'antichambre. Monsieur le nouveau secrétaire, me disoit-je pendant ce temps-là, prenez, s'il vous plaît, patience. Vous croquerez bien le marmot avant que vous le fassiez croquer aux autres.

On ouvrit pourtant la porte de la chambre. J'entrai & m'avançai vers don Rodrigue qui venant d'écrire un billet doux à sa charmante Sirène, le donnoit à Pédrille dans ce moment-

là. Je n'avois pas paru devant l'archevêque de Grenade, ni devant le comte Galiano, ni même devant le premier ministre, si respectueusement que je me présentai aux yeux du seigneur Calderone. Je le saluai en baissant la tête jusqu'à terre & lui demandant sa protection dans des termes dont je ne puis me souvenir sans honte, tant ils étoient pleins de soumission. Ma bassesse auroit tourné contre moi dans l'esprit d'un homme qui eût eu moins de fierté. Pour lui, il s'accommoda fort de mes manières rampantes, & me dit, d'un air même assez honnête, qu'il ne laisseroit échapper aucune occasion de me faire plaisir.

Là-dessus, le remerciant avec de grandes démonstrations de zèle des sentimens favorables qu'il me marquoit, je lui vouai un éternel attachement. Ensuite, de peur de l'incommoder, je sortis, en le priant de m'excuser si je l'avois interrompu dans ses importantes occupations. Sitôt que j'eus fait une si indigne démarche, je me retirai plein de confusion & je gagnai mon bureau où j'achevai l'ouvrage qu'on m'avoit chargé de faire. Le duc ne manqua pas d'y venir dans la matinée. Il ne fut pas moins content de la fin de mon travail qu'il l'avoit été du commencement, & il me dit : Voilà qui est bien. Ecris toi-même, le mieux que tu pourras, cette histoire abrégée sur le registre de Catalogne. Après quoi tu prendras dans le portefeuille un autre mémoire que tu rédigeras

de la même manière. J'eus une assez longue conversation avec son Excellence dont l'air doux & familier me charmoit. Quelle différence il y avoit d'elle à Calderone! C'étoient deux figures bien contrastées.

Je dînai ce jour-là dans une auberge où l'on mangeoit à juste prix, & je résolus d'y aller tous les jours *incognito*, jusqu'à ce que je viffe l'effet que mes complaisances & mes souplesses produiroient. J'avois de l'argent pour trois mois tout au plus. Je me prescrivis ce temps-là pour travailler aux dépens de qui il appartiendroit, me proposant (les plus courtes folies étant les meilleures) d'abandonner après cela la cour & son clinquant, si je n'en recevois aucun salaire. Je fis donc ainsi mon plan. Je n'épargnai rien pendant deux mois pour plaire à Calderone. Mais il me tint si peu de compte de tout ce que je faisois pour y réussir, que je désespérai d'en venir à bout. Je changeai de conduite à son égard. Je cessai de lui faire la cour, & je ne m'attachai plus qu'à mettre à profit les momens d'entretien que j'avois avec le duc.





CHAPITRE IV.

*Gil Blas gagne la faveur du duc de Lerme
qui le rend dépositaire d'un secret impor-
tant.*



VOIQUE Monseigneur ne fît, pour ainsi dire, que paroître & disparaître à mes yeux tous les jours, je ne laissai pas insensiblement de me rendre si agréable à son Excellence, qu'elle me dit une après-dînée : Ecoute, Gil Blas, j'aime le caractère de ton esprit, & j'ai de la bienveillance pour toi. Tu es un garçon zélé, fidèle, plein d'intelligence & de discrétion. Je ne crois pas mal placer ma confiance en la donnant à un pareil sujet. Je me jettai à ses genoux lorsque j'eus entendu ces paroles & après avoir baissé respectueusement une de ses mains qu'il me tendit pour me relever, je lui répondis : Est-il bien possible que votre Excellence daigne m'honorer d'une si grande faveur ? Que vos bontés vont me faire d'ennemis secrets ! Mais il n'y a qu'un homme dont

je redoute la haine : c'est don Rodrigue de Calderone.

Tu ne dois rien appréhender de ce côté-là, reprit le duc ; je connois Calderone. Il est attaché à moi depuis son enfance. Je puis dire que ses sentimens sont si conformes aux miens, qu'il chérit tout ce que j'aime, comme il hait tout ce qui me déplaît. Au lieu de craindre qu'il n'ait de l'averfion pour toi, tu dois au contraire compter sur son amitié. Je compris par là que le seigneur don Rodrigue étoit un fin matois, qu'il s'étoit emparé de l'esprit de son Excellence, & que je ne pouvois trop garder de mesures avec lui.

Pour commencer, poursuivit le duc, à te mettre en possession de ma confiance, je vais te découvrir un dessein que je médite. Il est nécessaire que tu en sois instruit pour te bien acquitter des commissions dont je prétends te charger dans la fuite. Il y a déjà longtemps que je vois mon autorité généralement respectée, mes décisions aveuglément suivies, & que je dispose à mon gré des charges, des emplois, des gouvernemens, des vice-royautés & des bénéfices. Je règne, si je l'ose dire, en Espagne. Je ne puis pousser ma fortune plus loin ; mais je voudrois la mettre à l'abri des tempêtes qui commencent à la menacer, & pour cet effet, je souhaiterois d'avoir pour successeur au ministère le comte de Lemos, mon neveu.

Le ministre, en cet endroit de son discours,

remarquant que j'étois extrêmement surpris de ce que j'entendois, me dit : Je vois bien, Santillane, je vois bien ce qui t'étonne. Il te semble fort étrange que je préfère mon neveu au duc d'Uzède mon propre fils ; mais, apprends que ce dernier a le génie trop borné pour occuper ma place, & que d'ailleurs je suis son ennemi. Il a trouvé le secret de plaire au roi qui en veut faire son favori, & c'est ce que je ne puis souffrir. La faveur d'un souverain ressemble à la possession d'une femme qu'on adore. C'est un bonheur dont on est si jaloux, qu'on ne peut se résoudre à le partager avec un rival, quelque uni qu'on soit par le sang ou par l'amitié.

Je te montre ici, continua-t-il, le fond de mon cœur. J'ai déjà tenté de détruire le duc d'Uzède dans l'esprit du roi, & , comme je n'ai pu en venir à bout, j'ai dressé une autre batterie. Je veux que le comte de Lemos, de son côté, s'infinue dans les bonnes grâces du prince d'Espagne. Etant gentilhomme de sa chambre, il a occasion de lui parler à toute heure, & outre qu'il a de l'esprit, je sçais un moyen sûr de le faire réussir dans cette entreprise. Par ce stratagème, j'opposerai mon neveu à mon fils. Je ferai naître, entre ces cousins, une division qui les obligera tous deux à rechercher mon appui, & le besoin qu'ils auront de moi me les rendra soumis l'un & l'autre. Voilà quel est mon projet, ajouta-t-il. Ton entremise ne m'y

fera pas inutile. C'est toi que j'enverrai secrètement au comte de Lemos, & qui me rapporteras de sa part tout ce qu'il aura à me faire sçavoir.

Après cette confiance que je regardai comme de l'argent comptant, je n'eus plus d'inquiétude. Enfin, disois-je, me voici sous la gouttière. Une pluie d'or va tomber sur moi. Il est impossible que le confident d'un homme qui gouverne la monarchie d'Espagne ne soit pas bientôt comblé de richesses. Plein d'une si douce espérance, je voyois, d'un œil indifférent, ma pauvre bourse tirer à sa fin.





CHAPITRE V..

*Où l'on verra Gil Blas comblé de joie,
d'honneur & de misère.*



N s'apperçut bientôt, à la cour, de l'affection que le ministre avoit pour moi. Il affecta d'en donner des marques publiquement, en me chargeant de son portefeuille qu'il avoit coutume de porter lui-même lorsqu'il alloit au conseil. Cette nouveauté me faisant regarder comme un petit favori, excita l'envie de plusieurs personnes, & fut cause que je reçus de l'eau bénite de cour. Mes deux voisins les secrétaires ne furent pas des derniers à me complimenter sur ma prochaine grandeur, & ils m'invitèrent à souper chez leur veuve, moins par repréfailles, que dans la vue de m'engager à leur rendre service dans la suite. On me faisoit fête de toutes parts. Le fier don Rodrigue même changea de manières avec moi. Il ne m'appella plus que *seigneur de Santillane*, lui qui, jusqu'alors, ne m'avoit traité que de *vous*,

fans jamais se servir du terme de *seigneurie*. Il m'accabloit de civilités, surtout lorsqu'il jugeoit que notre patron pouvoit le remarquer. Mais je vous assure qu'il n'avoit pas affaire à un sot. Je répondis à ses honnêtetés d'autant plus poliment que j'avois plus de haine pour lui. Un vieux courtifan ne s'en feroit pas mieux acquitté que moi.

J'accompagnois aussi le duc mon seigneur lorsqu'il alloit chez le roi, & il y alloit ordinairement trois fois le jour. Il entroit le matin dans la chambre de Sa Majesté, lorsqu'elle étoit éveillée. Il se mettoit à genoux au chevet de son lit, l'entretenoit des choses qu'elle avoit à faire dans la journée, & lui dictoit celles qu'elle avoit à dire ; ensuite, il se retiroit. Il y retournoit aussitôt qu'elle avoit dîné, non pour lui parler d'affaires. Il ne lui tenoit alors que des discours réjouissans. Il la régaloit de toutes les aventures plaisantes qui arrivoient dans Madrid, & dont il étoit toujours le premier instruit par des personnes pensionnées pour cet effet. Et enfin, le soir, il revoyoit le roi pour la troisième fois, lui rendoit compte, comme il lui plaisoit, de ce qu'il avoit fait ce jour-là, & lui demandoit, par manière d'acquit, ses ordres pour le lendemain. Tandis qu'il étoit avec le roi, je me tenois dans l'antichambre où je voyois des personnes de qualité, dévouées à la faveur, rechercher ma conversation, & s'applaudir de ce que je voulois bien me prêter à

la leur. Comment aurois-je pu, après cela, ne me pas croire un homme de conséquence ? Il y a bien des gens à la cour qui ont, encore pour moins, cette opinion-là d'eux.

Un jour j'eus un plus grand fujet de vanité. Le roi à qui le duc avoit parlé fort avantageusement de mon style, fut curieux d'en voir un échantillon. Son Excellence me fit prendre le registre de Catalogne, me mena devant ce monarque, & me dit de lire le premier mémoire que j'avois rédigé. Si la présence du prince me troubla d'abord, celle du ministre me rassura bientôt, & je fis la lecture de mon ouvrage, que Sa Majesté n'entendit pas fans plaisir ; elle eut la bonté de témoigner qu'elle étoit contente de moi, & de recommander même à son ministre d'avoir soin de ma fortune. Cela ne diminua rien de l'orgueil que j'avois déjà, & l'entretien que j'eus, peu de jours après, avec le comte de Lemos, acheva de me remplir la tête d'ambitieuses idées.

J'allai trouver ce seigneur, de la part de son oncle, chez le prince d'Espagne, & je lui présentai une lettre de créance, par laquelle le duc lui mandoit qu'il pouvoit s'ouvrir à moi comme à un homme qui avoit une entière connoissance de leur dessein, & qui étoit choisi pour être leur messager commun. Après avoir lu ce billet, le comte me conduisit dans une chambre où nous nous enfermâmes tous deux, & là, ce jeune seigneur me tint ce discours : Puisque

vous avez la confiance du duc de Lerme, je ne doute pas que vous ne la méritiez, & je ne dois faire aucune difficulté de vous donner la mienne. Vous sçavez donc que les choses vont le mieux du monde. Le prince d'Espagne me distingue de tous les seigneurs qui sont attachés à sa personne, & qui s'étudient à lui plaire. J'ai eu, ce matin, une conversation particulière avec lui, dans laquelle il m'a paru chagrin de se voir, par l'avarice du roi, hors d'état de suivre les mouvemens de son cœur généreux, & même de faire une dépense convenable à un prince. Sur cela je n'ai pas manqué de le plaindre, & profitant de ce moment-là, j'ai promis de lui porter demain à son lever mille pistoles, en attendant de plus grosses sommes que je me suis fait fort de lui fournir incessamment. Il a été charmé de ma promesse, & je suis bien sûr de captiver sa bienveillance, si je lui tiens parole. Allez dire, ajouta-t-il, toutes ces circonstances à mon oncle, & revenez m'apprendre ce soir ce qu'il pense là-dessus.

Je quittai le comte de Lemos dès qu'il m'eut parlé de cette sorte, & je rejoignis le duc de Lerme qui, sur mon rapport, envoya demander à Calderone mille pistoles, dont on me chargea le soir, & que j'allai remettre au comte, en disant en moi-même : Ho, ho, je vois bien à présent quel est l'infaillible moyen qu'a le ministre pour réussir dans son entreprise. Il a

parbleu raifon, & felon toutes les apparences, ces prodigalités ne le ruineront point. Je devine aifément dans quel coffre il prend ces belles piftoles ; mais, après tout, n'eft-il pas juſte que ce ſoit le père qui entretienne le fils ? Le comte de Lemos, lorſque je me ſéparai de lui, me dit tout bas : Adieu, notre cher confident. Le prince d'Eſpagne aime un peu les dames : il faudra que nous ayons vous & moi au premier jour une conférence là-deſſus. Je prévois que j'aurai bientôt beſoin de votre miniſtère. Je m'en retour nai en rêvant à ces mots, qui n'étoient nullement ambigus, & qui me rempliſſoient de joie. Comment diable, diſois-je, me voilà prêt à devenir le Mercure de l'héritier de la monarchie ? Je n'examinois point ſi cela étoit bon ou mauvais ; la qualité du galant étourdiffoit ma morale. Quelle gloire pour moi d'être miniſtre des plaiſirs d'un grand prince ! Oh ! tout beau, monſieur Gil Blas, me dirait-on, il ne s'agiſſoit pour vous que d'être miniſtre en ſecond. J'en demeure d'accord ; mais, dans le fond, ces deux poſtes font autant d'honneur l'un que l'autre. Le profit ſeul en eſt différent.

En m'acquittant de ces nobles commiſſions, en me mettant de jour en jour plus avant dans les bonnes graces du premier miniſtre, avec les plus belles eſpérances du monde ; que j'euffe été heureux, ſi l'ambition m'eût préſervé de la faim ! Il y avoit plus de deux mois que je m'é-

tois défait de mon magnifique appartement, & que j'occupois une petite chambre garnie des plus modestes. Quoique cela me fît de la peine, comme j'en fortois de bon matin & que je n'y rentrois que la nuit pour y coucher, je prenois patience. J'étois toute la journée sur mon théâtre, c'est-à-dire chez le duc : j'y jouois un rôle de seigneur. Mais quand j'étois retiré dans mon taudis, le seigneur s'évanouissoit, & il ne restoit que le pauvre Gil Blas sans argent, & qui pis est, sans avoir de quoi en faire. Outre que j'étois trop fier pour découvrir à quelqu'un mes besoins, je ne connoissois personne qui pût m'aider, que don Navarro que j'avois trop négligé depuis que j'étois à la cour pour ofer m'adresser à lui. J'avois été obligé de vendre mes hardes pièce à pièce. Je n'avois plus que celles dont je ne pouvois absolument me passer. Je n'allois plus à l'auberge, faute d'avoir de quoi payer mon ordinaire. Que faisois-je donc pour subsister ? Je vais vous le dire. Tous les matins, dans nos bureaux, on nous apportoit pour déjeuner un petit pain & un doigt de vin. C'étoit tout ce que le ministre nous faisoit donner. Je ne mangeois que cela dans la journée, & le soir, je me couchois sans souper.

Telle étoit la situation d'un homme qui brilloit à la cour, quoiqu'il y dût faire plus de pitié que d'envie. Je ne pus néanmoins résister à ma misère, & je me déterminai enfin à la décou-

vrir finement au duc de Lerme, si j'en trouvois l'occasion. Par bonheur, elle s'offrit à l'Escorial, où le roi & le prince d'Espagne allèrent quelques jours après.





CHAPITRE VI.

Comment Gil Blas fit connoître sa misère au duc de Lerme, & de quelle façon en usa ce ministre avec lui.



ORSQUE le roi étoit à l'Escorial, il y défrayoit tout le monde, de manière que je ne sentoie point là où le bât me bleffoit. Je couchois dans une garde-robe auprès de la chambre du duc. Ce ministre, un matin, s'étant levé à son ordinaire au point du jour, me fit prendre quelques papiers avec une écritoire, & me dit de le fuivre dans les jardins du palais. Nous allâmes nous asseoir sous des arbres où je me mis, par son ordre, dans l'attitude d'un homme qui écrit sur la forme de son chapeau, & lui, il tenoit à la main un papier qu'il faisoit semblant de lire. Nous paroissions de loin occupés d'affaires fort sérieuses, & toutefois nous ne parlions que de bagatelles, car son Excellence ne les haïffoit pas.

Il y avoit plus d'une heure que je la réjouissois par toutes les faillies que mon humeur

enjouée me fourniffoit, quand deux pies vinrent fe pofer fur des arbres qui nous couvroient de leur ombrage. Elles commencèrent à caqueter d'une façon fi bruyante, qu'elles attirèrent notre attention. Voilà des oifeaux, dit le duc, qui femblent fe quereller. Je ferois affez curieux de fçavoir le fujet de leur querelle. Monfeigneur, lui dis-je, votre curiosité me fait fouvenir d'une fable indienne que j'ai lue dans Pilpay, ou dans un autre auteur fabulifte. Le miniftre me demanda quelle étoit cette fable, & je la lui racontai dans ces termes :

Il régnoit autrefois, dans la Perfe, un bon monarque qui n'ayant pas affez d'étendue d'esprit pour gouverner lui-même fes Etats, en laiffoit le foin à fon grand vizir. Ce miniftre nommé Atalmuc avoit un génie fupérieur. Il foutenoit le poids de cette vafte monarchie, fans en être accablé. Il la maintenoit dans une paix profonde. Il avoit même l'art de rendre aimable l'autorité royale, en la faifant refpecter, & les fujets avoient un père affectionné dans un vizir fidèle au prince. Atalmuc avoit parmi fes fecretaires un jeune Cachemirien appelé Zéangir qu'il aimoit plus que les autres. Il prenoit plaifir à fon entretien, le menoit avec lui à la chaffe, & lui découvroit jufqu'à fes plus fecretes penfées. Un jour qu'ils chaffoient enfemble dans un bois, le vizir, voyant deux corbeaux qui croaffoient fur un arbre, dit à fon fecretaire : Je voudrois bien

ſçavoir ce que ces oifeaux ſe difent en leur langage. Seigneur, lui répondit le Cachemirien, vos ſouhaits peuvent ſ'accomplir. Hé, comment cela ? reprit Atalmuc. C'eſt, repartit Zéangir, qu'un derviche cabaliſte m'a enſeigné la langue des oifeaux. Si vous le ſouhaitez, j'écouterai ceux-ci, & je vous répéterai, mot pour mot, ce que je leur aurai entendu dire.

Le vizir y conſentit. Le Cachemirien ſ'approcha des corbeaux, & parut leur prêter une oreille attentive. Après quoi, revenant à ſon maître : Seigneur, lui dit-il, le croiriez-vous ? nous faiſons le ſujet de leur converſation. Cela n'eſt pas poſſible ! ſ'écria le miniſtre perſan. Hé ! que difent-ils de nous ? Un des deux, reprit le ſecrétaire, a dit : Le voilà lui-même, ce grand vizir Atalmuc, cet aigle tutélaire qui couvre de ſes aîles la Perſe comme ſon nid, & qui veille ſans ceſſe à ſa conſervation. Pour ſe délaſſer de ſes pénibles travaux, il chaffe dans ce bois avec ſon fidèle Zéangir. Que ce ſecrétaire eſt heureux de ſervir un maître qui a mille bontés pour lui ! Doucement, a interrompu l'autre corbeau, doucement. Ne vantez pas tant le bonheur de ce Cachemirien. Atalmuc, il eſt vrai, ſ'entretient avec lui familièrement, l'honore de ſa confiance, & je ne doute pas même qu'il n'ait deſſein de lui donner quelque jour un emploi conſidérable ; mais, avant ce temps-là, Zéangir mourra de faim ; ce pauvre diable eſt logé dans une petite

chambre garnie où il manque des choses les plus nécessaires ; en un mot, il mène une vie misérable, sans que personne s'en aperçoive à la cour. Le grand vizir ne s'avise pas de s'informer s'il est bien ou mal dans ses affaires, & content d'avoir pour lui de bons sentimens, il le laisse en proie à la pauvreté.

Je cessai de parler en cet endroit, pour voir venir le duc de Lerme qui me demanda, en souriant, quelle impression cet apologue avoit faite sur l'esprit d'Atalmuc, & si ce grand vizir ne s'étoit point offensé de la hardiesse de son secrétaire. Non, monseigneur, lui répondis-je, un peu troublé de sa question ; la fable dit au contraire qu'il le combla de bienfaits. Cela est heureux, reprit le duc d'un air sérieux. Il y a des ministres qui ne trouveroient pas bon qu'on leur fît des leçons. Mais, ajouta-t-il, en rompant l'entretien & en se levant, je crois que le roi ne tardera guère à se réveiller. Mon devoir m'appelle auprès de lui. A ces mots, il marcha vers le palais à grands pas, sans me parler davantage, & très-mal affecté, à ce qu'il me sembloit, de ma fable indienne.

Je le suivis jusqu'à la porte de la chambre de Sa Majesté ; après quoi, j'allai remettre les papiers dont j'étois chargé à l'endroit où je les avois pris. J'entrai dans un cabinet où nos deux secrétaires copistes travailloient, car ils étoient aussi du voyage. Qu'avez-vous, seigneur de Santillane ? dirent-ils, en me voyant ; vous

êtes bien ému. Vous seroit-il arrivé quelque défagréable accident ?

J'étois trop plein du mauvais succès de mon apologue pour leur cacher ma douleur. Je leur fis le récit des choses que j'avois dites au duc, & ils se montrèrent sensibles à la vive affliction dont je leur parus faisi. Vous avez sujet d'être chagrin, me dit l'un des deux. Monseigneur, quelquefois, prend les choses de travers. Cela n'est que trop vrai, dit l'autre. Puissiez-vous être mieux traité que ne le fut un secrétaire du cardinal Spinosa. Ce secrétaire las de ne rien recevoir depuis quinze mois qu'il étoit occupé par son Éminence, prit un jour la liberté de demander quelque argent pour vivre. Il est juste, lui dit le ministre, que vous soyez payé. Tenez, poursuivit-il, en lui remettant une ordonnance de mille ducats, allez toucher cette somme au trésor royal ; mais, souvenez-vous en même temps que je vous remercie de vos services. Le secrétaire se feroit consolé d'être congédié, s'il eût reçu ses mille ducats & qu'on l'eût laissé chercher de l'emploi ailleurs ; mais, en sortant de chez le cardinal, il fut arrêté par un alguazil, & conduit à la tour de Ségovie, où il a été longtemps prisonnier.

Ce trait historique redoubla ma frayeur. Je me crus perdu, & ne pouvant m'en consoler, je commençai à me reprocher mon impatience ; comme si je n'eusse pas été assez patient. Hélas ! disois-je, pourquoi faut-il que j'aie

hafardé cette malheureufe fable qui a déplu au miniftre ? Il étoit peut-être fur le point de me tirer de mon état miférable. Peut-être même allois-je faire une de ces fortunes fubites qui étonnent tout le monde. Que de richesses, que d'honneurs m'échappent par mon étourderie ! Je devois bien faire réflexion qu'il y a des grands qui n'aiment pas qu'on les prévienne, & qui veulent qu'on reçoive d'eux comme des grâces jufqu'aux moindres chofes qu'ils font obligés de donner. Il eût mieux valu continuer ma diète, fans en rien témoigner au duc. Je devois même me laiffer mourir de faim, pour mettre tout le tort de fon côté.

Quand j'aurois encore confervé quelque efpérance, mon maître que je vis l'après-dînée, me l'eût fait perdre entièrement. Il fut fort sérieux avec moi, contre fon ordinaire, & il ne me parla point du tout. Ce qui me caufa le refte du jour une inquiétude mortelle. Je ne paffai pas la nuit plus tranquillement. Le regret de voir évanouir mes agréables illufions, & la crainte d'augmenter le nombre des prifonniers d'Etat, ne me permirent que de foupirer & de faire des lamentations.

Le jour fuivant fut le jour de crife. Le duc me fit appeler le matin. J'entrai dans fa chambre plus tremblant qu'un criminel qu'on va juger. Santillane, me dit-il, en me montrant un papier qu'il avoit à la main, prends

cette ordonnance..... Je frémis à ce mot d'ordonnance, & dis en moi-même : O ciel ! voici le cardinal Spinofa. La voiture est prête pour Ségovie. La frayeur qui me faisoit dans ce moment fut telle que j'interrompis le ministre, & me jettant à ses pieds : Monseigneur, lui dis-je, tout en pleurs, je supplie très-humblement votre Excellence de me pardonner ma hardiesse. C'est la nécessité qui m'a forcé de vous apprendre ma misère.

Le duc ne put s'empêcher de rire du désordre où il me voyoit. Console-toi, Gil Blas, me répondit-il, & m'écoute. Quoiqu'en me découvrant tes besoins, ce soit me reprocher de ne les avoir pas prévenus, je ne t'en fais pas mauvais gré, mon ami ; je me veux plutôt du mal à moi-même de ne t'avoir pas demandé comme tu vivois. Mais pour commencer à réparer cette faute d'attention, je te donne une ordonnance de quinze cents ducats qui te seront payés à vue au trésor royal. Ce n'est pas tout, je t'en promets autant chaque année, & de plus, quand des personnes riches & généreuses te prieront de leur rendre service, je ne te défends pas de me parler en leur faveur.

Dans le ravissement où me jettèrent ces paroles, je baifai les pieds du ministre, qui m'ayant commandé de me relever, continua de s'entretenir familièrement avec moi. Je voulus de mon côté rappeler ma belle humeur ; mais je ne pus passer si subitement de la douleur à

la joie. Je demeurai aussi troublé qu'un malheureux qui entend crier grace au moment qu'il croit recevoir le coup de la mort. Mon maître attribua toute mon agitation à la seule crainte de lui avoir déplu, quoique la peur d'une prison perpétuelle n'y eût pas moins de part ; il m'avoua qu'il avoit affecté de me paroître refroidi, pour voir si je serois bien sensible à ce changement ; qu'il jugeoit par là de la vivacité de mon attachement à sa personne, & qu'il m'en aimoit davantage.





CHAPITRE VII.

Du bon usage qu'il fit de ses quinze cents ducats ; de la première affaire dont il se mêla, & quel profit il lui en revint.



LE roi, comme s'il eût voulu servir mon impatience, retourna dès le lendemain à Madrid. Je volai d'abord au trésor royal où je touchai sur le champ la somme contenue dans mon ordonnance. Il est rare que la tête ne tourne pas à un gueux qui passe subitement de la misère à l'opulence. Je changeai tout à coup avec la fortune. Je n'écoutai que mon ambition & ma vanité. J'abandonnai ma misérable chambre garnie aux secrétaires qui ne sçavoient pas encore la langue des oiseaux, & je louai pour la seconde fois mon bel appartement qui, par bonheur, ne se trouva point occupé. J'envoyai chercher un fameux tailleur qui habilloit presque tous les petits-mâtres. Il prit ma mesure, & me mena chez un marchand où il leva cinq aunes de drap qu'il falloir, disoit-il, pour me faire un habit. Cinq aunes

pour un habit à l'espagnole ! Juste ciel !... Mais n'épiloguons point là-dessus. Les tailleurs qui font en réputation, en prennent toujours plus que les autres. J'achetai ensuite du linge dont j'avois grand besoin, des bas de soie, avec un castor bordé d'un point d'Espagne.

Après cela, ne pouvant honnêtement me passer de laquais, je priai Vincent Foreto, mon hôte, de m'en donner un de sa main. La plupart des étrangers qui venoient loger chez lui avoient coutume, en arrivant à Madrid, de prendre à leur service des valets espagnols, ce qui ne manquoit pas d'attirer dans cet hôtel tous les laquais qui se trouvoient hors de condition. Le premier qui se présenta étoit un garçon d'une mine si douce & si dévote, que je n'en voulus point. Je crus voir Ambroise de Lamela. Je n'aime pas, dis-je à Foreto, les valets qui ont un air si vertueux. J'y ai été attrapé.

A peine eus-je éconduit ce laquais, que j'en vis arriver un autre. Celui-ci paroissoit fort éveillé, plus hardi qu'un page de cour, & avec cela un peu fripon. Il me plut. Je lui fis des questions. Il y répondit avec esprit. Il me parut même né pour l'intrigue. Je le regardai comme un fujet qui me convenoit. Je l'arrêtai. Je n'eus pas lieu de m'en repentir. Je m'aperçus bientôt que j'avois fait une admirable acquisition. Comme le duc m'avoit permis de lui parler en faveur des personnes à qui je

voudrois rendre service, & que j'étois dans le dessein de ne pas négliger cette permission, il me falloit un chien de chasse pour découvrir le gibier, c'est-à-dire un drôle qui eût de l'industrie, & fût propre à déterrer & à m'amener des gens qui auroient des graces à demander au premier ministre. C'étoit justement le fort de Scipion, ainsi se nommoit mon laquais. Il fortoit de chez dona Anna de Guevara, nourrice du prince d'Espagne, où il avoit bien exercé ce talent-là, cette dame étant de celles qui, se voyant du crédit à la cour, aiment à le mettre à profit.

Auffitôt que je fis sçavoir à Scipion que je pouvois obtenir des graces du roi, il se mit en campagne, & dès le même jour il me dit : Seigneur, j'ai fait une assez bonne découverte. Il vient d'arriver à Madrid un jeune gentilhomme grenadin, appelé don Roger de Rada. Il a eu une affaire d'honneur qui l'oblige à rechercher la protection du duc de Lerme, & il est disposé à bien payer le plaisir qu'on lui fera. Je lui ai parlé. Il avoit envie de s'adresser à don Rodrigue de Calderone dont on lui a vanté le pouvoir ; mais je l'en ai détourné, en lui faisant entendre que ce secrétaire vendoit ses bons offices au poids de l'or, au lieu que vous vous contentiez pour les vôtres d'une honnête marque de reconnoissance ; que vous feriez même les choses pour rien, si vous étiez dans une situation qui vous permît de suivre

votre inclination généreuse & défintéressée. Enfin je lui ai parlé de manière que vous verrez demain matin ce gentilhomme à votre lever. Comment donc, lui dis-je, monsieur Scipion, vous avez déjà fait bien de la besogne. Je m'aperçois que vous n'êtes pas neuf en matière d'intrigues. Je m'étonne que vous n'en foyez pas plus riche. C'est ce qui ne doit pas vous surprendre, me répondit-il ; j'aime à faire circuler les espèces. Je ne thésaurise point.

Don Roger de Rada vint effectivement chez moi. Je le reçus avec une politesse mêlée de fierté. Seigneur cavalier, lui dis-je, avant que je m'engage à vous servir, je veux sçavoir l'affaire d'honneur qui vous amène à la cour, car elle pourroit être telle que je n'oserois parler pour vous au ministre. Faites m'en donc, s'il vous plaît, un rapport fidèle, & foyez persuadé que j'entrerai vivement dans vos intérêts, si un galant homme peut les épouser. Très-volontiers, me répondit le jeune Grenadin, je vais vous conter sincèrement mon histoire. En même temps, il m'en fit le récit de cette forte.





CHAPITRE VIII.

Histoire de don Roger de Rada.

DON Anastasio de Rada, gentilhomme grenadin, vivoit heureux dans la ville d'Antequerre avec dona Estéphania son épouse qui joi-
gnoit à une vertu solide un esprit doux & une extrême beauté. Si elle aimoit tendrement son mari, elle en étoit aimée éperdue-
ment. Il étoit de son naturel fort porté à la jalousie, & quoiqu'il n'eût aucun sujet de douter de la fidélité de sa femme, il ne laissoit pas d'avoir de l'inquiétude. Il appréhendoit que quelque secret ennemi de son repos n'attentât à son honneur. Il se défioit de tous ses amis, excepté de don Huberto de Hordalès, qui venoit librement dans sa maison, en qualité de cousin d'Estéphanie, & qui étoit le seul homme dont il dût se défier.

Effectivement don Huberto devint amoureux de sa cousine, & osa lui déclarer son amour, sans avoir égard au sang qui les unissoit, ni à l'amitié particulière que don Anastasio avoit

pour lui. La dame qui étoit prudente, au lieu de faire un éclat qui auroit eu de fâcheuses suites, reprit son parent avec douceur, lui représenta jusqu'à quel point il étoit coupable de vouloir la séduire & déshonorer son mari, & lui dit fort sérieusement qu'il ne devoit point se flatter de l'espérance d'y réussir.

Cette modération ne servit qu'à enflammer davantage le cavalier qui, s'imaginant qu'il falloit pousser à bout une femme de ce caractère-là, commença d'avoir avec elle des manières peu respectueuses, & eut l'audace, un jour, de la presser de satisfaire ses desirs. Elle le repoussa d'un air sévère, & le menaça de faire punir sa témérité par don Anastasio. Le galant, effrayé de la menace, promit de ne plus parler d'amour, & sur la foi de cette promesse, Estéphanie lui pardonna le passé.

Don Huberto qui naturellement étoit un très-méchant homme, ne put voir sa passion si mal payée sans concevoir une lâche envie de s'en venger. Il connoissoit don Anastasio pour un jaloux, susceptible de toutes les impressions qu'il voudroit lui donner. Il n'eut besoin que de cette connoissance pour former le dessein le plus noir dont un scélérat puisse être capable. Un soir qu'il se promenoit seul avec ce foible époux, il lui dit de l'air du monde le plus triste : Mon cher ami, je ne puis vivre plus longtemps sans vous révéler un secret que je n'aurois garde de vous découvrir, si votre hon-

neur ne vous étoit pas plus cher que votre repos ; votre délicatesse & la mienne, en matière d'offense, ne me permettent pas de vous cacher ce qui se passe chez vous. Préparez-vous à entendre une nouvelle qui vous causera autant de douleur que de surprise. Je vais vous frapper par l'endroit le plus sensible.

Je vous entends, interrompit don Anastasio déjà tout troublé, votre cousine m'est infidèle. Je ne la reconnois plus pour ma cousine, reprit Hordalès d'un air emporté ; je la défavoue. Elle est indigne de vous avoir pour mari. C'est trop me faire languir, s'écria don Anastasio. Parlez. Qu'a fait Estéphanie ? Elle vous a trahi, repartit don Huberto. Vous avez un rival qu'elle écoute en secret, mais que je ne puis vous nommer ; car l'adultère, à la faveur d'une épaisse nuit, s'est dérobé aux yeux qui l'observoient. Tout ce que je sçais c'est qu'on vous trompe. C'est un fait dont je suis certain. L'intérêt que je dois prendre à cette affaire ne vous répond que trop de la vérité de mon rapport. Puisque je me déclare contre Estéphanie, il faut que je sois bien convaincu de son infidélité.

Il est inutile, continua-t-il, en remarquant que ses discours faisoient l'effet qu'il en attendoit, il est inutile de vous en dire davantage, je m'aperçois que vous êtes indigné de l'ingratitude dont on ose payer votre amour, & que vous méditez une juste vengeance. Je ne m'y

opposerai point. N'examinez pas quelle est la victime que vous allez frapper. Montrez à toute la ville qu'il n'est rien que vous ne puissiez immoler à votre honneur.

Le traître animoit ainsi un époux trop crédule contre une femme innocente, & il lui peignit avec de si vives couleurs l'infamie dont il demeureroit couvert, s'il laissoit l'affront impuni, qu'il le mit enfin en fureur. Voilà don Anastasio qui perd le jugement. Il semble que les Furies l'agitent. Il retourne chez lui dans la résolution de poignarder sa malheureuse épouse. Elle étoit prête à se mettre au lit quand il arriva. Il se contraignit d'abord, & attendit que les domestiques fussent retirés. Alors, sans être retenu par la crainte de la colère céleste, ni par le déshonneur qui alloit réjaillir sur une honnête famille, ni même par la pitié naturelle qu'il devoit avoir d'un enfant de six mois, que sa femme portoit dans ses flancs, il s'approcha de sa victime, & lui dit d'un ton furieux : Il faut périr, misérable, & tu n'as plus qu'un moment à vivre, que ma bonté te laisse pour prier le ciel de te pardonner l'outrage que tu m'as fait. Je ne veux pas que tu perdes ton âme, comme tu as perdu ton honneur.

En disant cela, il tira son poignard. Son action & son discours épouvantèrent Estéphanie, qui se jettant à ses genoux, lui dit, les mains jointes & toute éperdue : Qu'avez-vous, seigneur ? Quel sujet de mécontentement ai-je eu

le malheur de vous donner pour vous porter à cette extrémité ? Pourquoi voulez-vous arracher la vie à votre épouse ? Si vous la soupçonnez de ne vous être pas fidèle, vous êtes dans l'erreur.

Non, non, reprit brusquement le jaloux, je ne suis que trop assuré de votre trahison. Les personnes qui m'en ont averti sont dignes de foi. Don Huberto..... Ah ! feigneur, interrompit-elle avec précipitation, vous devez vous défier de don Huberto. Il est moins votre ami que vous ne pensez. S'il vous a dit quelque chose au désavantage de ma vertu, ne le croyez pas. Taisez-vous, infâme que vous êtes, répliqua don Anastasio. En voulant me prévenir contre Hordalès, vous justifiez mes soupçons, au lieu de les dissiper. Vous tâchez de me rendre ce parent suspect parce qu'il est instruit de votre mauvaise conduite. Vous voudriez bien affaiblir son témoignage ; mais cet artifice est inutile & redouble l'envie que j'ai de vous punir. Mon cher époux, reprit l'innocente Estéphanie, en pleurant amèrement, craignez votre aveugle colère : si vous en suivez les mouvemens, vous commettrez une action dont vous ne pourrez vous consoler, quand vous en aurez reconnu l'injustice. Au nom de Dieu ! calmez vos transports. Donnez-vous du moins le temps d'éclaircir vos soupçons. Vous rendrez plus de justice à une femme qui n'a rien à se reprocher.

Tout autre que don Anastasio auroit été touché de ces paroles, & encore plus de l'affliction de la personne qui venoit de les prononcer; mais le cruel, loin d'en paroître attendri, dit à la dame une seconde fois de se recommander promptement à Dieu, & leva même le bras pour la frapper. Arrête, barbare, lui cria-t-elle, si l'amour que tu as eu pour moi est entièrement éteint, si les marques de tendresse que je t'ai prodiguées sont effacées de ton souvenir, si mes larmes ne sçauroient te détourner de ton exécration dessein, respecte ton propre sang. N'arme pas ta main furieuse contre un innocent qui n'a point encore vu la lumière. Tu ne peux devenir son bourreau sans offenser le ciel & la terre. Pour moi, je te pardonne ma mort; mais, n'en doute pas, la sienne demandera justice d'un si horrible forfait.

Quelque déterminé que fût don Anastasio à ne faire aucune attention à ce que pourroit lui dire Estéphanie, il ne laissa pas d'être ému des images affreuses que ces derniers mots présentèrent à son esprit. Aussi, comme s'il eût craint que son émotion ne trahît son ressentiment, il se hâta de profiter de la fureur qui lui restoit, & plongea son poignard dans le côté droit de sa femme; elle tomba dans le moment. Il la crut morte. Il sortit aussitôt de sa maison, & disparut d'Antequerre.

Cependant cette épouse infortunée fut si étourdie du coup qu'elle avoit reçu, qu'elle de-

meura quelques instans à terre comme une personne sans vie. Ensuite, reprenant ses esprits, elle fit des plaintes & des lamentations qui attirèrent auprès d'elle une vieille femme qui la servoit. Dès que cette bonne vieille vit sa maîtresse dans un si pitoyable état, elle poussa des cris qui dissipèrent le sommeil des autres domestiques, & même des plus proches voisins. La chambre fut bientôt remplie de monde. On appela des chirurgiens; ils visitèrent la plaie, & n'en eurent pas mauvaise opinion. Ils ne se trompèrent point dans leurs conjectures. Ils guérèrent même en assez peu de temps Estéphanie, qui accoucha fort heureusement d'un fils trois mois après cette cruelle aventure, & c'est ce fils, seigneur Gil Blas, que vous voyez en moi. Je suis le fruit de ce triste enfantement.

Quoique la médifance n'épargne guère la vertu des femmes, elle respecta pourtant celle de ma mère, & cette scène sanglante ne passa dans la ville que pour le transport d'un mari jaloux. Il est vrai que mon père y étoit connu pour un homme violent & fort sujet à prendre trop facilement ombrage. Hordalès jugea bien que sa parente le soupçonnoit d'avoir troublé, par des fables, l'esprit de don Anastasio, & satisfait de s'être du moins à demi vengé d'elle, il cessa de la voir. De peur d'ennuyer votre seigneurie, je ne m'étendrai point sur l'éducation qu'on m'a donnée. Je dirai seulement que ma mère s'est principalement attachée à me faire

apprendre l'escrime, & que j'ai longtems fait des armes dans les plus célèbres falles de Grenade & de Séville. Elle attendoit avec impatience que je fusse en âge de mesurer mon épée à celle de don Huberto, pour m'instruire du fujet qu'elle avoit de se plaindre de lui, & me voyant enfin dans ma dix-huitième année, elle m'en fit confidence, non sans répandre des pleurs abondamment, ni paroître saisie d'une vive douleur. Quelle impression ne fait pas une mère, en cet état, sur un fils qui a du courage & du sentiment ! J'allai sur le champ trouver Hordalès. Je l'attirai dans un endroit écarté, où après un assez long combat, je le perçai de trois coups d'épée, & le jettai sur le carreau.

Don Huberto se sentant mortellement blessé, attachà sur moi ses derniers regards, & me dit qu'il recevoit la mort que je lui donnois comme une juste punition du crime qu'il avoit commis contre l'honneur de ma mère. Il confessa que c'étoit pour se venger de ses rigueurs qu'il s'étoit résolu de la perdre. Puis il expira, en demandant pardon de sa faute au ciel, à don Anastasio, à Estéphanie & à moi. Je ne jugeai point à propos de retourner au logis pour informer ma mère de cet événement. J'en laissai le soin à la renommée. Je passai les montagnes, & me rendis à la ville de Malaga où je m'embarquai avec un armateur qui fortoit du port pour aller en course. Je lui parus ne pas manquer de cœur. Il consentit volontiers que je me

joignisse aux enfans de bonne volonté qu'il avoit sur son bord.

Nous ne tardâmes guère à trouver une occasion de nous signaler. Nous rencontrâmes, aux environs de l'isle d'Albouran, un corsaire de Mellila, qui retournoit vers les côtes d'Afrique avec un bâtiment espagnol, qu'il avoit pris à la hauteur de Carthagène, & qui étoit richement chargé. Nous attaquâmes vivement l'Africain, & nous nous rendîmes maîtres de ses deux vaisseaux, où il y avoit quatre-vingts chrétiens qu'il emmenoit esclaves en Barbarie. Alors, profitant d'un vent qui s'éleva & qui nous étoit favorable pour gagner la côte de Grenade, nous arrivâmes en peu de temps à Punta de Helena.

Comme nous demandions aux esclaves que nous avions délivrés de quel endroit ils étoient, je fis cette question à un homme de très-bonne mine, & qui pouvoit bien avoir cinquante ans. Il me répondit, en soupirant, qu'il étoit d'Antequerre. Je me sentis ému de sa réponse, sans sçavoir pourquoi, & mon émotion dont il s'aperçut excita en lui un trouble que je remarquai. Je suis, lui dis-je, votre concitoyen. Peut-on vous demander le nom de votre famille. Hélas ! me répondit-il, vous renouvez ma douleur, en exigeant de moi que je satisfasse votre curiosité. Il y a dix-huit années que j'ai quitté le séjour d'Antequerre, où l'on ne doit se souvenir de moi qu'avec horreur. Vous n'avez peut-

être vous-même que trop entendu parler de moi. Je me nomme don Anastasio de Rada. Juste ciel ! m'écriai-je, dois-je croire ce que j'entends ? Quoi ? vous seriez don Anastasio ? ferait-ce mon père que je verrois ? Que dites-vous ? jeune homme, s'écria-t-il à son tour, en me considérant avec surprise. Serait-il bien possible que vous fussiez cet enfant malheureux qui étoit encore dans les flancs de sa mère quand je la sacrifiai à ma fureur ? Oui, mon père, lui dis-je ; c'est moi que la vertueuse Estéphanie a mis au monde trois mois après la nuit funeste où vous la laissâtes noyée dans son sang.

Don Anastasio n'attendit pas que j'eusse achevé ces paroles pour se jeter à mon cou. Il me ferra entre ses bras, & nous ne fîmes pendant un quart d'heure que confondre nos soupirs & nos larmes. Après nous être abandonnés aux tendres mouvemens, qu'une pareille reconnaissance ne pouvoit manquer d'exciter en nous, mon père leva les yeux au ciel pour le remercier d'avoir sauvé la vie à Estéphanie. Mais un moment après, comme s'il eût craint de lui rendre grâces mal à propos, il m'adressa la parole & me demanda de quelle manière on avoit reconnu l'innocence de sa femme : Seigneur, lui répondis-je, personne que vous n'en a jamais douté. La conduite de votre épouse a toujours été sans reproche. Il faut que je vous défabuse. Sçachez que c'est don Huberto qui vous a trompé. En même temps, je lui contai toute la

perfidie de ce parent, quelle vengeance j'en avois tirée, & ce qu'il m'avoit avoué en mourant.

Mon père fut moins sensible au plaisir d'avoir recouvré la liberté qu'à celui d'entendre les nouvelles que je lui annonçois. Il commença, dans l'excès de la joie qui le transportoit, à m'embrasser tendrement. Il ne pouvoit se lasser de me témoigner combien il étoit content de moi. Allons, mon fils, me dit-il, prenons vite le chemin d'Antequerre. Je brûle d'impatience de me jeter aux pieds d'une épouse que j'ai si indignement traitée. Depuis que vous m'avez fait connoître mon injustice, j'ai des remords qui me déchirent le cœur.

J'avois trop d'envie de rassembler ces deux personnes qui m'étoient si chères, pour en retarder le doux moment. Je quittai l'armateur, & de l'argent que je reçus pour ma part de la prise que nous avions faite, j'achetai à Adra deux mules, mon père ne voulant plus s'exposer aux périls de la mer. Il eut tout le loisir, sur la route, de me raconter ses aventures que j'écoutai avec cette avide attention que prêta le prince d'Ithaque au récit de celles du roi son père. Enfin, après plusieurs journées, nous nous rendîmes au bas de la montagne la plus voisine d'Antequerre, & nous fîmes halte en cet endroit. Comme nous voulions arriver secrètement au logis, nous n'entrâmes dans la ville qu'au milieu de la nuit.

Je vous laisse à imaginer la surprise où fut ma mère de revoir un mari qu'elle croyoit avoir perdu pour jamais, & la manière, pour ainsi dire miraculeuse, dont il lui étoit rendu, devoit encore pour elle un autre fujet d'étonnement. Il lui demanda pardon de sa barbarie avec des marques si vives de repentir, qu'elle ne put se défendre d'en être touchée. Au lieu de le regarder comme un assassins, elle ne vit plus en lui qu'un homme à qui le ciel l'avoit fournie, tant le nom d'époux est sacré pour une femme qui a de la vertu. Estéphanie avoit été si en peine de moi qu'elle fut charmée de mon retour. Elle n'en ressentit pas toutefois une joie pure. Une sœur de Hordalès procédoit criminellement contre le meurtrier de son frère. Elle me faisoit chercher partout ; de sorte que ma mère, ne me voyant pas en sûreté dans notre maison, n'étoit pas sans inquiétude. Cela m'obligea, dès cette nuit-là même, de partir pour la cour, où je viens, seigneur, solliciter ma grace, que j'espère obtenir, puisque vous voulez bien parler en ma faveur au premier ministre, & m'appuyer de tout votre crédit.

Le vaillant fils de don Anastasio finit là son récit. Après quoi je lui dis d'un air important : C'est assez, seigneur don Roger, le cas me paroît gracieux. Je me charge de détailler votre affaire à son Excellence, dont j'ose vous promettre la protection. Le Grenadin sur cela se répandit en remerciemens qui ne m'auroient fait

qu'entrer par une oreille & sortir par l'autre, s'il ne m'eût assuré que sa reconnoissance suivroit de près le service que je lui rendrais ; mais d'abord qu'il eut touché cette corde-là, je me mis en mouvement. Dès le jour même, je contai cette histoire au duc qui m'ayant permis de lui présenter le cavalier, lui dit : Don Roger, je suis instruit de l'affaire d'honneur qui vous a fait venir à la cour. Santillane m'en a dit toutes les circonstances. Ayez l'esprit tranquille. Vous n'avez rien fait qui ne soit excusable, & c'est particulièrement aux gentilshommes qui vengent leur honneur offensé, que Sa Majesté aime à faire grace. Il faut, pour la forme, vous mettre en prison ; mais soyez assuré que vous n'y demeurerez pas longtemps. Vous avez dans Santillane un bon ami qui se chargera du reste ; il hâtera votre élargissement.

Don Roger fit une profonde révérence au ministre sur la parole duquel il alla se constituer prisonnier. Ses lettres de grace furent bientôt expédiées par mes soins. En moins de dix jours j'envoyai ce nouveau Télémaque rejoindre son Ulysse & sa Pénélope ; au lieu que s'il n'eût pas eu de protecteur & d'argent, il n'en auroit peut-être pas été quitte pour une année de prison. Je ne tirai pourtant de ce service rendu que cent pistoles. Ce n'étoit point là un grand coup de filet ; mais je n'étois pas encore un Calderone, pour mépriser les petits.



CHAPITRE IX.

Par quels moyens Gil Blas fit, en peu de temps, une fortune considérable, & des grands airs qu'il se donna.

CETTE affaire me mit en goût, & dix pistoles que je donnai à Scipion pour son droit de courtage, l'encouragèrent à faire de nouvelles recherches. J'ai déjà vanté ses talens là-dessus. On auroit pu l'appeler à juste titre le grand Scipion. Il m'amena pour second chaland un imprimeur de livres de chevalerie, qui s'étoit enrichi en dépit du bon sens. Cet imprimeur avoit contrefait un ouvrage d'un de ses confrères, & son édition avoit été faisie. Pour trois cents ducats, je lui fis avoir mainlevée de ses exemplaires, & lui sauvai une grosse amende. Quoique cela ne regardât point le premier ministre, son Excellence voulut bien, à ma prière, interposer son autorité. Après l'imprimeur, il me passa par les mains un négociant, & voici de quoi il s'agissoit. Un vaisseau portugais avoit été pris par un corsaire

de Barbarie, & repris ensuite par un armateur de Cadix. Les deux tiers des marchandises dont il étoit chargé, appartenoient à un marchand de Lisbonne, qui les ayant inutilement revendiqués, venoit à la cour d'Espagne chercher un protecteur qui eût assez de crédit pour les lui faire rendre. Il eut le bonheur de le trouver en moi. Je m'intéressai pour lui, & il rattrapa ses effets moyennant la somme de quatre cents pistoles dont il fit présent à la protection.

Il me semble que j'entends un lecteur qui me crie en cet endroit : Courage, monsieur de Santillane, mettez du foin dans vos bottes. Vous êtes en beau chemin. Pouffez votre fortune. Oh ! que je n'y manquerai pas. Je vois, si je ne me trompe, arriver mon valet avec un nouveau *quidam* qu'il vient d'accrocher. Justement, c'est Scipion. Écoutons-le. Seigneur, me dit-il, souffrez que je vous présente un fameux opérateur. Il demande un privilège pour débiter ses drogues pendant l'espace de dix années dans toutes les villes de la monarchie d'Espagne, à l'exclusion de tous autres ; c'est-à-dire, qu'il soit défendu aux personnes de sa profession de s'établir dans les lieux où il fera. Par reconnaissance, il comptera deux cents pistoles à celui qui lui remettra le privilège expédié. Je dis au saltimbanque, en tranchant du protecteur : Allez, mon ami, je ferai votre affaire. Véritablement, peu de jours après, je le renvoyai avec des patentes qui lui permettoient de tromper le

peuple exclusivement dans tous les royaumes d'Espagne.

J'éprouvai la vérité du proverbe qui dit que l'appétit vient en mangeant. Mais outre que je me sentoï plus avide, à mesure que je devenois plus riche, j'avois obtenu de son Excellence si facilement les quatre graces dont je viens de parler, que je ne balançai point à lui en demander une cinquième. C'étoit le gouvernement de la ville d'Evora sur la côte de Grenade, pour un chevalier de Calatrave, qui m'en offroit mille pistoles. Le ministre se prit à rire en me voyant si âpre à la curée. Vive Dieu ! ami Gil Blas, me dit-il, comme vous y allez ! Vous aimez furieusement à obliger votre prochain. Écoutez, lorsqu'il ne fera question que de bagatelles, je n'y regarderai pas de si près ; mais quand vous voudrez des gouvernemens, ou d'autres choses considérables, vous vous contenterez, s'il vous plaît, de la moitié du profit. Vous me tiendrez compte de l'autre. Vous ne sçauriez vous imaginer, continua-t-il, la dépense que je suis obligé de faire, ni combien de ressources il me faut pour soutenir la dignité de mon poste ; car, malgré le défintéressement dont je me pare aux yeux du monde, je vous avoue que je ne suis point assez imprudent pour vouloir déranger mes affaires domestiques. Réglez-vous sur cela.

Mon maître par ce discours m'ôtant la crainte de l'importuner, ou plutôt m'excitant à retour-

ner souvent à la charge, me rendit encore plus affamé de richesses que je ne l'étois auparavant. J'aurois alors volontiers fait afficher que tous ceux qui fouhaitoient d'obtenir des graces de la cour n'avoient qu'à s'adresser à moi. J'allois d'un côté, Scipion de Mautre. Je ne cherchois qu'à faire plaisir pour de l'argent. Mon chevalier de Calatrave eut le gouvernement d'Evora pour ses mille pistoles, & j'en fis bientôt accorder un autre pour le même prix à un chevalier de Saint-Jacques. Je ne me contentai pas de faire des gouverneurs, je donnai des ordres de chevalerie, je convertis quelques bons roturiers en mauvais gentilshommes, par d'excellentes lettres de noblesse. Je voulus aussi que le clergé se ressentît de mes bienfaits. Je conférai de petits bénéfices, des canonicats, & quelques dignités ecclésiastiques. A l'égard des évêchés & des archevêchés, c'étoit don Rodrigue de Calderone qui en étoit le collateur. Il nommoit encore aux magistratures, aux commanderies & aux vice-royautés. Ce qui suppose que les grandes places n'étoient pas mieux remplies que les petites ; car les sujets que nous choissions pour occuper les postes dont nous faisons un si honnête trafic, n'étoient pas toujours les plus habiles gens du monde, ni les plus réglés. Nous sçavons bien que dans Madrid les railleurs s'égayoient là-dessus à nos dépens ; mais nous ressemblions aux avarés qui se consolent des huées du peuple en revoyant leur or.

Ifocrate a raison d'appeler l'intempérance & la folie les compagnes inféparables des riches. Quand je me vis maître de trente mille ducats, & en état d'en gagner peut-être dix' fois autant, je crus devoir faire une figure digne d'un confident du premier ministre. Je louai un hôtel entier, que je fis meubler proprement. J'achetai le carrosse d'un *Escrivano*²⁴ qui se l'étoit donné par ostentation, & qui cherchoit à s'en défaire par le conseil de son boulanger. Je pris un cocher, trois laquais, &, comme il est juste d'avancer ses anciens domestiques, j'élevai Scipion au triple honneur d'être mon valet de chambre, mon secrétaire & mon intendant ; mais, ce qui mit le comble à mon orgueil, c'est que le ministre trouva bon que mes gens portassent sa livrée. J'en perdis ce qui me restoit de jugement. Je n'étois guère moins fou que les disciples de Porcius Latro²⁵, qui, lorsque à force d'avoir bu du cumin, ils s'étoient rendus aussi pâles que leur maître, s'imaginoient être aussi sçavans que lui : peu s'en falloit que je ne me crusse parent du duc de Lerme. Je me mis dans la tête que je passerois pour tel, ou peut-être pour un de ses bâtards ; ce qui me flattoit infiniment.

Ajoutez à cela, qu'à l'exemple de son Excellence qui tenoit table ouverte, je résolus de donner aussi à manger. Pour cet effet, je chargeai Scipion de me déterrer un habile cuisinier, & il m'en trouva un qui étoit comparable

peut-être à celui du Romain Nomentanus²⁸, de friande mémoire. Je remplis ma cave de vin délicieux, & après avoir fait mes autres provisions, je commençai à recevoir compagnie. Il venoit souper chez moi tous les foirs quelques-uns des principaux commis du bureau du ministre, qui prenoient fièrement la qualité de secrétaires d'Etat. Je leur faisois très-bonne chère, & les renvoyois toujours bien abreuvés. De son côté, Scipion (car tel maître, tel valet), avoit aussi sa table dans l'office, où il régaloit à mes dépens les personnes de sa connoissance. Mais outre que j'aimois ce garçon-là, comme il contribuoit à me faire gagner du bien, il me paroissoit en droit de m'aider à le dépenser. D'ailleurs, je regardois ces dissipations en jeune homme; je ne voyois pas le tort qu'elles me faisoient. Je ne confidérois que l'honneur qui m'en revenoit. Une autre raison encore m'empêchoit d'y prendre garde : les bénéfices & les emplois ne cessoient pas de faire venir l'eau au moulin. Je voyois mes finances augmenter de jour en jour. Je m'imaginai, pour le coup, avoir attaché un clou à la roue de la Fortune.

Il ne manquoit plus à ma vanité que de rendre Fabrice témoin de ma vie fastueuse. Je ne doutois pas qu'il ne fût de retour d'Andalousie, & pour me donner le plaisir de le surprendre, je lui fis tenir un billet anonyme, par lequel je lui mandois qu'un seigneur sicilien de

ses amis l'attendoit à souper. Je lui marquois le jour, l'heure & le lieu où il falloit qu'il se trouvât. Le rendez-vous étoit chez moi. Nunez y vint, & fut extraordinairement étonné d'apprendre que j'étois le seigneur étranger qui l'avoit invité à souper. Oui, lui dis-je, mon ami, je suis le maître de cet hôtel. J'ai un équipage, une bonne table, & de plus un coffre-fort. Est-il possible, s'écria-t-il avec vivacité, que je te retrouve dans l'opulence ? Que je me fçais bon gré de t'avoir placé auprès du comte Galiano ! Je te disois bien que c'étoit un seigneur généreux, & qu'il ne tarderoit guère à te mettre à ton aise. Tu auras fans doute, ajouta-t-il, suivi le sage conseil que je t'avois donné de lâcher un peu la bride au maître d'hôtel. Je t'en félicite. Ce n'est qu'en tenant cette prudente conduite que les intendans deviennent si gras dans les grandes maisons.

Je laissai Fabrice s'applaudir tant qu'il lui plut de m'avoir mis chez le comte Galiano. Après quoi, pour modérer la joie qu'il sentoit de m'avoir procuré un si bon poste, je lui détaillai les marques de reconnoissance dont ce seigneur avoit payé mes services ; mais m'apercevant que mon poëte, pendant que je lui faisois ce détail, chantoit en lui-même la palinodie, je lui dis : Je pardonne au Sicilien son ingratitude. Entre nous, j'ai plutôt sujet de m'en louer que de m'en plaindre. Si le comte n'en eût pas mal usé avec moi, je

l'aurois fuiwi en Sicile, où je le fervirois encore dans l'attente d'un établissement incertain. En un mot, je ne ferois pas confident du duc de Lerme.

Nunez fut si vivement frappé de ces derniers mots, qu'il demeura quelques instans sans pouvoir proférer une parole. Puis rompant tout à coup le silence : L'ai-je bien entendu ? me dit-il. Quoi ! vous avez la confiance du premier ministre ? Je la partage, lui répondis-je, avec don Rodrigue de Calderone, & selon toutes les apparences, j'irai loin. En vérité, seigneur de Santillane, répliqua-t-il, je vous admire. Vous êtes capable de remplir toute sorte d'emplois. Que de talens vous réunissez en vous ! ou plutôt, pour me servir d'une expression de notre tripot, vous avez l'*outil universel* ; c'est-à-dire, vous êtes propre à tout. Au reste, seigneur, poursuivit-il, je suis ravi de la prospérité de votre Seigneurie. Oh, que diable ! interrompis-je, monsieur Nunez, trêve de *Seigneur* & de *Seigneurie*. Bannissons ces termes-là, & vivons toujours ensemble familièrement. Tu as raison, reprit-il, je ne dois pas te regarder d'un autre œil qu'à l'ordinaire, quoique tu fois devenu riche. Mais, ajouta-t-il, je t'avouerai ma foiblesse : en m'annonçant ton heureux sort, tu m'as ébloui. Par bonheur, mon éblouissement se passe, & je ne vois plus en toi que mon ami Gil Blas.

Notre entretien fut troublé par quatre ou

cinq commis qui arrivèrent. Messieurs, leur dis-je, en leur montrant Nunez, vous soupez avec le seigneur don Fabricio qui fait des vers dignes du roi Numa²⁷, & qui écrit en prose comme on n'écrit point. Par malheur, je parlois à des gens qui faisoient si peu de cas de la poésie, que le poète en pâlit. A peine daignèrent-ils jeter sur lui les yeux. Il eut beau, pour s'attirer leur attention, dire des choses très-spirituelles, ils ne les sentirent pas. Il en fut si piqué, qu'il prit une licence poétique. Il s'échappa subtilement de la compagnie, & disparut. Nos commis ne s'aperçurent pas de sa retraite, & se mirent à table, sans même s'informer de ce qu'il étoit devenu.

Comme j'achevois de m'habiller le lendemain matin, & me disposois à fortir, le poète des Asturies entra dans ma chambre : Je te demande pardon, mon ami, me dit-il, si j'ai rompu en visière à tes commis ; mais, franchement, je me suis trouvé parmi eux si déplacé, que je n'ai pu y tenir. Les fastidieux personnages, avec leur air suffisant & empesé ! Je ne comprends pas comment, toi qui as l'esprit si délié, tu peux t'accommoder de convives si lourds. Je veux, dès aujourd'hui, t'en amener de plus légers. Tu me feras plaisir, lui répondis-je, & je m'en fie à ton goût là-dessus. Tu as raison, répliqua-t-il, je te promets des génies supérieurs & des plus amufans. Je vais, de ce pas, chez un marchand de liqueurs où ils vont

s'affempler dans un moment. Je les retiendrai, de peur qu'ils ne s'engagent ailleurs ; car c'est à qui les aura à dîner ou à souper, tant ils sont réjouissans.

A ces paroles, il me quitta ; & , le soir, à l'heure du souper, il revint accompagné seulement de six auteurs qu'il me présenta l'un après l'autre, en me faisant leur éloge. A l'entendre, ces beaux esprits surpassoient ceux de la Grèce & de l'Italie, & leurs ouvrages, disoit-il, méritoient d'être imprimés en lettres d'or. Je reçus ces messieurs très-poliment. J'affectai même de les combler d'honnêtetés ; car la nation des auteurs est un peu vaine & glorieuse. Quoique je n'eusse pas recommandé à Scipion d'avoir soin que l'abondance régnât dans ce repas, comme il sçavoit quelle sorte de gens je devois, ce jour-là, régaler, il avoit fait renforcer les services.

Enfin, nous nous mêmes à table fort gaie-ment. Mes poètes commencèrent à s'entretenir d'eux-mêmes, & à se louer. Celui-ci, d'un air fier, citoit les grands seigneurs & les femmes de qualité dont sa muse faisoit les délices. Celui-là, blâmant le choix qu'une académie de gens de lettres venoit de faire de deux sujets, disoit modestement que c'étoit lui qu'elle auroit dû choisir. Il n'y avoit pas moins de pré-emption dans les discours des autres. Au milieu du souper, les voilà qui m'affaissent de vers et de prose. Ils se mettent à réciter, à la

ronde, chacun un morceau de ses écrits. L'un débite un sonnet, l'autre déclame une scène tragique, & un autre lit la critique d'une comédie. Un quatrième, voulant à son tour faire la lecture d'une ode d'Anacréon, traduite en mauvais vers espagnols, est interrompu par un de ses confrères qui lui dit qu'il s'est servi d'un terme impropre. L'auteur de la traduction n'en convient nullement. De là naît une dispute dans laquelle tous les beaux esprits prennent parti. Les opinions sont partagées, les disputeurs s'échauffent ; ils en viennent aux invectives ; passe encore pour cela, mais ces furieux se lèvent de table, et se battent à coups de poings. Fabrice, Scipion, mon cocher, mes laquais & moi, nous n'eûmes pas peu de peine à leur faire lâcher prise. Lorsqu'ils se virent séparés, ils sortirent de ma maison comme d'un cabaret, sans me faire la moindre excuse de leur impolitesse.

Nunez, sur la parole de qui je m'étois fait de ce repas une idée agréable, demeura fort étourdi de cette aventure. Hé bien ! lui dis-je, notre ami, me vanterez-vous encore vos convives ? Par ma foi, vous m'avez amené là de vilaines gens. Je m'en tiens à mes commis. Ne me parlez plus d'auteurs. Je n'ai garde, me répondit-il, de t'en présenter d'autres ; tu viens de voir les plus raisonnables.



CHAPITRE X.

Les mœurs de Gil Blas se corrompent entièrement à la cour. De la commission dont le chargea le comte de Lemos, & de l'intrigue dans laquelle ce seigneur & lui s'engagèrent.



ORSQUE je fus connu pour un homme chéri du duc de Lerme, j'eus bientôt une cour. Tous les matins, mon antichambre se trouvoit pleine de monde, & je donnois des audiences à mon lever. Il venoit chez moi deux fortes de gens. Les uns pour m'engager, en payant, à demander des graces au ministre, & les autres pour m'exciter, par des supplications, à leur faire obtenir gratis ce qu'ils fouhaitoient. Les premiers étoient sûrs d'être écoutés, & bien servis. A l'égard des seconds, je m'en débarrassois sur le champ par des défaites, ou bien je les amusois si longtemps que je leur faisois perdre patience. Avant que je fusse à la cour, j'étois compatissant & charitable de mon naturel ; mais on n'a plus là de foiblesse humaine, & j'y devins plus dur qu'un

caillou. Je me guéris aussi par conséquent de ma sensibilité pour mes amis. Je me dépouillai de toute affection pour eux. La manière dont j'en usai avec Joseph Navarro, dans une conjoncture que je vais rapporter, en peut faire foi.

Ce Navarro à qui j'avois tant d'obligation, & qui, pour tout dire en un mot, étoit la cause première de ma fortune, vint un jour chez moi. Après m'avoir témoigné beaucoup d'amitié, ce qu'il avoit coutume de faire quand il me voyoit, il me pria de demander pour un de ses amis certain emploi au duc de Lerme, en me disant que le cavalier pour lequel il me sollicitoit étoit un garçon fort aimable & d'un grand mérite, mais qu'il avoit besoin d'un poste pour subsister. Je ne doute pas, ajouta Joseph, bon & obligeant comme je vous connois, que vous ne soyez ravi de faire plaisir à un honnête homme qui n'est pas riche. Son indigence est un titre pour mériter votre appui. Je suis sûr que vous me sçavez bon gré de vous donner une occasion d'exercer votre humeur bienfaisante. C'étoit me dire nettement qu'on attendoit de moi ce service pour rien. Quoique cela ne fût guère de mon goût, je ne laissai pas de paroître fort disposé à faire ce qu'on désiroit. Je suis charmé, répondis-je à Navarro, de pouvoir vous marquer la vive reconnoissance que j'ai de tout ce que vous avez fait pour moi. Il suffit que vous vous intéressiez pour quelqu'un ; il

n'en faut pas davantage pour me déterminer à le servir. Votre ami aura cet emploi que vous fouhaitez qu'il ait. Comptez là-dessus. Ce n'est plus votre affaire, c'est la mienne.

Sur cette assurance, Joseph s'en alla très-fatigé de moi ; néanmoins la personne qu'il m'avoit recommandée n'eut pas le poste en question. Je le fis accorder à un autre homme pour mille ducats que je mis dans mon coffrefort. Je préférâi cette somme aux remerciemens que m'auroit fait mon chef d'office, à qui je dis d'un air mortifié quand nous nous revîmes : Ah ! mon cher Navarro, vous vous êtes avisé trop tard de me parler. Calderone m'a prévenu. Il a fait donner l'emploi que vous sçavez. Je suis au désespoir de n'avoir pas une meilleure nouvelle à vous apprendre.

Joseph me crut de bonne foi, & nous nous quittâmes plus amis que jamais. Mais je crois qu'il découvrit bientôt la vérité, car il ne revint plus chez moi. Au lieu de sentir quelques remords d'en avoir usé de la sorte avec un ami véritable & à qui j'avois tant d'obligation, j'en fus charmé. Outre que les services qu'il m'avoit rendus me pesoient, il me sembloit que, dans la passe où j'étois alors à la cour, il ne me convenoit plus de fréquenter des maîtres d'hôtel.

Il y a longtems que je n'ai parlé du comte de Lemos. Venons présentement à ce seigneur. Je le voyois quelquefois. Je lui avois porté

mille pistoles, comme je l'ai dit ci-devant, & je lui en portai mille autres encore par ordre du duc son oncle, de l'argent que j'avois à son Excellence. Le comte de Lemos, ce jour-là, voulut avoir un long entretien avec moi. Il m'apprit qu'il étoit enfin parvenu à son but, & qu'il possédoit entièrement les bonnes grâces du prince d'Espagne, dont il étoit l'unique confident. Ensuite il me chargea d'une commission fort honorable, & à laquelle il m'avoit déjà préparé : Ami Santillane, me dit-il, c'est maintenant qu'il faut agir. N'épargnez rien pour découvrir quelque jeune beauté qui soit digne d'amuser ce prince galant. Vous avez de l'esprit. Je ne vous en dis pas davantage. Allez, courez, cherchez, & quand vous aurez fait une heureuse découverte, vous viendrez m'en avvertir. Je promis au comte de ne rien négliger pour bien m'acquitter de cet emploi qui ne doit pas être fort difficile à exercer, puisqu'il y a tant de gens qui s'en mêlent.

Je n'avois pas un grand usage de ces fortes de recherches ; mais je ne doutois point que Scipion ne fût encore admirable pour cela. En arrivant au logis, je l'appelai & lui dis, en particulier : Mon enfant, j'ai une confiance importante à te faire. Sçais-tu bien qu'au milieu des faveurs de la fortune, je sens qu'il me manque quelque chose. Je devine aisément ce que c'est, interrompit-il, sans me donner le temps d'achever ce que je voulois lui dire, vous

avez besoin d'une nymphe agréable pour vous dissiper un peu, & vous égayer. Et en effet, il est étonnant que vous n'en ayez pas dans le printemps de vos jours, pendant que de graves barbons ne sçauroient s'en passer. J'admire ta pénétration, repris-je en fouriant. Oui, mon ami, c'est une maîtresse qu'il me faut, & je veux l'avoir de ta main. Mais je t'avertis que je suis très-délicat sur la matière. Je te demande une jolie personne qui n'ait pas de mauvaises mœurs. Ce que vous souhaitez, repartit Scipion, en fouriant, est un peu rare. Cependant nous sommes, Dieu merci ! dans une ville où il y a de tout, & j'espère que j'aurai bientôt trouvé votre fait.

Véritablement trois jours après il me dit : J'ai découvert un trésor. Une jeune dame nommée Catalina ²⁸, de bonne famille & d'une beauté ravissante, demeure, sous la conduite de sa tante, dans une petite maison où elles vivent toutes deux fort honnêtement de leur bien qui n'est pas considérable. Elles sont servies par une soubrette que je connois, & qui vient de m'affurer que leur porte, quoique fermée à tout le monde, pourroit s'ouvrir à un galant riche & libéral, pourvu qu'il voulût bien, de peur de scandale, n'entrer chez elles que la nuit, & sans faire aucun éclat. Là-dessus, je vous ai peint comme un cavalier qui méritoit de trouver l'huis ouvert, & j'ai prié la soubrette de vous proposer aux deux dames. Elle m'a promis de

le faire, & de me rapporter demain matin la réponse dans un endroit dont nous sommes convenus. Cela est bon, lui répondis-je, mais je crains que la femme de chambre à qui tu viens de parler ne t'en ait fait accroire. Non, non, répliqua-t-il, ce n'est point à moi qu'on en donne à garder. J'ai déjà interrogé les voisins, & je conclus de tout ce qu'ils m'ont dit que la senora Catalina est telle que vous la pouvez desirer : c'est-à-dire, une Danaé chez laquelle il vous fera permis d'aller faire le Jupiter, à la faveur d'une grêle de pistoles que vous y laisserez tomber.

Tout prévenu que j'étois contre ces sortes de bonnes fortunes, je me prêtai à celle-là, & comme la femme de chambre vint dire, le jour suivant, à Scipion, qu'il ne tiendrait qu'à moi d'être introduit, dès ce soir-là même, dans la maison de ses maîtresses, je m'y glissai entre onze heures & minuit. La soubrette me reçut sans lumière, & me prit par la main pour me conduire dans une salle assez propre, où je trouvai les deux dames galamment habillées & assises sur des carreaux de satin. Aussitôt qu'elles m'aperçurent elles se levèrent & me saluèrent d'une manière toute gracieuse. Je crus voir deux personnes de qualité. La tante qu'on appelloit la senora Mencia, quoique belle encore, n'attiroit pas mon attention. Il est vrai qu'on ne pouvoit regarder que la nièce qui me parut une déesse : à l'examiner pourtant à la

rigueur, on auroit pu dire que ce n'étoit pas une beauté parfaite ; mais elle avoit des graces, avec un air piquant & voluptueux qui ne permettoit guère aux yeux des hommes de remarquer ses défauts.

Aussi sa vue troubla mes sens. J'oubliai que je ne venois là que pour faire l'office de procureur, je parlai en mon propre & privé nom, & tins tous les discours d'un homme passionné. La petite fille à qui je trouvai trois fois plus d'esprit qu'elle n'en avoit, tant elle me paroissoit aimable, acheva de m'enchanter par ses réponses. Je commençois à ne me plus posséder, lorsque la tante, pour modérer mes transports, prit la parole, & me dit : Seigneur de Santillane, je vais m'expliquer franchement avec vous. Sur l'éloge qu'on m'a fait de votre seigneurie, je vous ai permis d'entrer chez moi, sans affecter par des façons de vous faire valoir cette faveur ; mais ne pensez pas pour cela que vous en soyez plus avancé. J'ai jusqu'ici élevé ma nièce dans la retraite, & vous êtes, pour ainsi dire, le premier cavalier aux regards de qui je l'expose. Si vous la jugez digne d'être votre épouse, je ferai ravie qu'elle ait cet honneur ; voyez si elle vous convient à ce prix-là, vous ne l'aurez point à meilleur marché.

Ce coup tiré à bout portant effaroucha l'amour qui m'alloit décocher une flèche. Pour parler sans métaphore, un mariage proposé si cruëment me fit rentrer en moi-même ; je rede-

vins tout à coup l'agent fidèle du comte de Lemos, & changeant de ton, je répondis à la senora Mencia : Madame, votre franchise me plaît, & je veux l'imiter. Quelque figure que je fasse à la cour, je ne vaudrais pas l'incomparable Catalina ; j'ai pour elle, en main, un parti plus brillant : je lui destine le prince d'Espagne. Il suffisoit de refuser ma nièce, reprit la tante froidement ; ce refus, ce me semble, étoit assez désobligeant ; il n'étoit pas nécessaire de l'accompagner d'un trait railleur. Je ne raille point, madame, m'écriai-je, rien n'est plus sérieux : j'ai ordre de chercher une personne qui mérite d'être honorée des visites secrètes du prince d'Espagne ; je la trouve dans votre maison, je vous marque à la craie.

La senora Mencia fut fort étonnée d'entendre ces paroles, & je m'aperçus qu'elles ne lui déplurent point : néanmoins, croyant devoir faire la réservée, elle me répliqua de cette manière : Quand je prendrois au pied de la lettre ce que vous me dites, apprenez que je ne suis pas d'un caractère à m'applaudir de l'infâme honneur de voir ma nièce maîtresse d'un prince. Ma vertu se révolte contre l'idée..... Que vous êtes bonne ! interrompis-je, avec votre vertu ; vous pensez comme une sotte bourgeoise. Vous moquez-vous de considérer ces choses-là dans un point de vue moral ? c'est leur ôter tout ce qu'elles ont de beau ; il faut les regarder d'un œil charmé. Envifagez l'héritier de la monar-

chie aux pieds de l'heureuse Catalina ; représentez-vous qu'il l'adore & la comble de présens, & songez enfin qu'il naîtra d'elle peut-être un héros qui rendra le nom de sa mère immortel avec le sien.

Quoique la tante ne demandât pas mieux que d'accepter ce que je propofois, elle feignit de ne sçavoir à quoi se résoudre, & Catalina qui auroit déjà voulu tenir le prince d'Espagne, affecta une grande indifférence ; ce qui fut cause que je me mis sur nouveaux frais à presser la place, jusqu'à ce qu'enfin la senora Mencia me voyant rebuté & prêt à lever le siège, battit la chamade, & nous dressâmes une capitulation qui contenoit les deux articles suivans. *Primo.* Que si le prince d'Espagne, sur le rapport qu'on lui feroit des agrémens de Catalina, prenoit feu & se déterminoit à lui faire une visite nocturne, j'aurois soin d'en informer les dames, comme aussi de la nuit qui feroit choisie pour cet effet. *Secundo.* Que le prince ne pourroit s'introduire chez lesdites dames qu'en galant ordinaire, & accompagné seulement de moi & de son Mercure en chef.

Après cette convention, la tante & la nièce me firent toutes les amitiés du monde ; elles prirent avec moi un air de familiarité, à la faveur duquel je hasardai quelques accolades qui ne furent pas trop mal reçues, & lorsque nous nous séparâmes, elles m'embrassèrent d'elles-mêmes, en me faisant toutes les carettes ima-

ginables. C'est une chose merveilleuse que la facilité avec laquelle il se forme une liaison entre les courtiers de galanterie & les femmes qui ont besoin d'eux : on auroit dit, en me voyant sortir de là si favorisé, que j'eusse été plus heureux que je ne l'étois.

Le comte de Lemos sentit une extrême joie quand je lui annonçai que j'avois fait une découverte telle qu'il la pouvoit souhaiter. Je lui parlai de Catalina dans des termes qui lui donnèrent envie de la voir. Je le menai chez elle la nuit suivante, & il m'avoua que j'avois fort bien rencontré. Il dit aux dames qu'il ne doutoit nullement que le prince d'Espagne ne fût fort satisfait de la maîtresse que je lui avois choisie, & qu'elle, de son côté, auroit sujet d'être contente d'un tel amant : que ce jeune prince étoit généreux, plein de douceur & de bonté; enfin, il les assura que dans quelques jours il le leur amèneroit de la façon qu'elles le désiroient, c'est-à-dire, sans fuite & sans bruit. Ce seigneur prit là-dessus congé d'elles, & je me retirai avec lui : nous rejoignîmes son équipage dans lequel nous étions venus tous deux, & qui nous attendoit au bout de la rue. Ensuite il me conduisit à mon hôtel, en me chargeant d'instruire le lendemain son oncle de cette aventure ébauchée, & de le prier, de sa part, de lui envoyer un millier de pistoles pour la mettre à fin.

Je ne manquai pas, le jour suivant, d'aller rendre au duc de Lerme un compte exact de

tout ce qui s'étoit passé ; je ne lui cachai qu'une chose : je ne lui parlai point de Scipion ; je me donnai pour l'auteur de la découverte de Catalina, car on se fait honneur de tout auprès des grands.

Je m'attirai par là des complimens à mi-fucre. Monsieur Gil Blas, me dit le ministre d'un air railleur, je suis ravi qu'avec tous vos autres talens, vous ayez encore celui de déterrer les beautés obligeantes. Quand j'en voudrai quelques-unes, vous trouverez bon que je m'adresse à vous. Monseigneur, lui répondis-je sur le même ton, je vous remercie de la préférence ; mais vous me permettrez de vous dire que je me ferois un scrupule de procurer ces sortes de plaisirs à votre Excellence. Il y a si longtems que le seigneur don Rodrigue est en possession de cet emploi-là, qu'il y auroit de l'injustice à l'en dépouiller. Le duc sourit de ma réponse, puis changeant de discours, il me demanda si son neveu n'avoit pas besoin d'argent pour cette équipée. Pardonnez-moi, lui dis-je, il vous prie de lui envoyer mille pistoles. Hé bien ! reprit le ministre, tu n'as qu'à les lui porter ; dis-lui qu'il ne les ménage point, & qu'il applaudisse à toutes les dépenses que le prince fouhaitera de faire.





CHAPITRE XI.

De la visite secrète & des présens que le prince d'Espagne fit à Catalina.

J'ALLAI porter à l'heure même cinq cents doubles pistoles au comte de Lemos. Vous ne pouviez venir plus à propos, me dit ce seigneur. J'ai parlé au prince. Il a mordu à la grappe. Il brûle d'impatience de voir Catalina ; dès la nuit prochaine, il veut se dérober secrètement de son palais, pour se rendre chez elle ; c'est une chose résolue. Nos mesures sont déjà prises pour cela. Avertissez-en les dames, & leur donnez l'argent que vous m'apportez ; il est bon de leur faire connoître que ce n'est point un amant ordinaire qu'elles ont à recevoir. D'ailleurs les bienfaits des princes doivent devancer leurs galanteries. Comme vous l'accompagnerez avec moi, poursuivit-il, ayez soin de vous trouver ce soir à son coucher. Il faudra de plus que votre carrosse (car je juge à propos de nous en servir), nous attende à minuit aux environs du palais.

Je me rendis aussitôt chez les dames. Je ne vis point Catalina. On me dit qu'elle reposoit. Je ne parlai qu'à la fenora Mencia : Madame, lui dis-je, excusez-moi de grace si je parois dans votre maison pendant le jour, mais je ne puis faire autrement ; il faut bien que je vous avertisse que le prince d'Espagne viendra chez vous cette nuit, & voici, ajoutai-je, en lui mettant entre les mains un sac où étoient les espèces, voici une offrande qu'il envoie au temple de Cythère, pour s'en rendre les divinités favorables. Je ne vous ai pas, comme vous voyez, engagées dans une mauvaise affaire. Je vous en suis redevable, répondit-elle ; mais apprenez-moi, seigneur de Santillane, si le prince aime la musique ? Il l'aime, repris-je, à la folie. Rien ne le divertit tant qu'une belle voix accompagnée d'un luth touché délicatement. Tant mieux, s'écria-t-elle toute transportée de joie ; vous me charmez en disant cela, car ma nièce a un gosier de rossignol, & joue du luth à ravir. Elle danse même parfaitement. Vive Dieu ! m'écriai-je à mon tour, voilà bien des perfections, ma tante ! il n'en faut pas tant à une fille pour faire fortune ; un seul de ces talens lui suffit pour cela.

Ayant ainsi préparé les voies, j'attendis l'heure du coucher du prince. Lorsqu'elle fut arrivée, je donnai mes ordres à mon cocher, & rejoignis le comte de Lemos qui me dit que le prince, pour se défaire plutôt de tout le

monde, alloit feindre une légère indisposition, & même se mettre au lit, pour mieux perfuader qu'il étoit malade ; mais qu'il se releveroit une heure après, & gagneroit par une porte secrète un escalier dérobé qui conduisoit dans les cours.

Lorsqu'il m'eut instruit de ce qu'ils avoient concerté tous deux, il me posta dans un endroit par où il m'affura qu'ils passeroient. J'y gardai si longtemps le mulet, que je commençai à croire que notre galant avoit pris par un autre chemin, ou perdu l'envie de voir Catalina, comme si les princes perdoient ces sortes de fantaisies avant que de les avoir satisfaites. Enfin je m'imaginois qu'on m'avoit oublié, quand il parut deux hommes qui m'abordèrent. Les ayant reconnus pour ceux que j'attendois, je les menai à mon carrosse dans lequel ils monterent l'un & l'autre. Pour moi, je me mis auprès du cocher, pour lui servir de guide, & je le fis arrêter à cinquante pas de chez les dames. Je donnai la main au prince d'Espagne & à son compagnon, pour les aider à descendre, & nous marchâmes vers la maison où nous voulions nous introduire. La porte s'ouvrit à notre approche, & se referma dès que nous fûmes entrés.

Nous nous trouvâmes d'abord dans les mêmes ténèbres où je m'étois trouvé la première fois, quoiqu'on eût pourtant, par distinction, attaché une petite lampe à un mur. La lumière qu'elle

répandoit étoit si sombre, que nous l'apercevions feulement fans en être éclairés. Tout cela ne fervoit qu'à rendre l'avanture plus agréable à son héros qui fut vivement frappé de la vue des dames, lorsqu'elles le reçurent dans la salle, où la clarté d'un grand nombre de bougies compenfoit l'obscurité qui régnoit dans la cour. La tante & la nièce étoient dans un déshabillé galant où il y avoit une intelligence de coquetterie qui ne les laiffoit pas regarder impunément. Notre prince se feroit fort bien contenté de la fenora Mencia, s'il n'eût pas eu à choisir; mais les charmes de la jeune Catalina, comme de raifon, eurent la préférence.

Hé bien, mon prince, lui dit le comte de Lemos, pouvions-nous vous procurer le plaifir de voir deux perfonnes plus jolies? Je les trouve toutes deux raviffantes, répondit le prince, & je n'ai garde de remporter d'ici mon cœur, puifqu'il n'échapperoit point à la tante, fi la nièce le pouvoit manquer.

Après un compliment si gracieux pour une tante, il dit mille chofes flatteufes à Catalina qui lui répondit très-fpirituellement. Comme il eft permis aux honnêtes gens qui font le personnage que je faifois dans cette occafion, de fe mêler à l'entretien des amans, pourvu que ce foit pour attifer le feu, je dis au galant que fa nymphe chantoit & jouoit du luth à merveille. Il fut ravi d'apprendre qu'elle eût ces talens. Il la preffa de lui en montrer un échan-

tillon. Elle se rendit de bonne grace à ses instances, prit un luth tout accordé, joua quelques airs tendres, & chanta d'une manière si touchante, que le prince se laissa tomber à ses genoux, tout transporté d'amour & de plaisir. Mais finissons là ce tableau, & difons feulement que, dans la douce yvresse où l'héritier de la monarchie espagnole étoit plongé, les heures s'écoulèrent comme des momens, & qu'il nous fallut l'arracher de cette dangereuse maison, à cause du jour qui s'approchoit. Messieurs les entrepreneurs le ramenèrent promptement au palais, & le remirent dans son appartement. Ils se retirèrent ensuite chez eux, aussi contents de l'avoir appareillé avec une aventurière, que s'ils eussent fait son mariage avec une princesse.

Je contai, le lendemain matin, cette aventure au duc de Lerme, car il vouloit tout sçavoir. Dans le temps que je lui en achevois le récit, le comte de Lemos arriva, & nous dit : Le prince d'Espagne est si occupé de Catalina, il a pris tant de goût pour elle, qu'il se propose de la voir souvent & de s'y attacher. Il voudroit lui envoyer aujourd'hui pour deux mille pistoles de pierreries, mais il n'a pas le fou. Il s'est adressé à moi : Mon cher Lemos, m'a-t-il dit, il faut que vous me trouviez tout à l'heure cette somme-là. Je sçais bien que je vous incommode, que je vous épuise, aussi mon cœur vous en tient-il un grand compte, & si jamais je me vois en état de re-

connoître d'une autre manière que par le sentiment tout ce que vous avez fait pour moi, vous ne vous repentirez point de m'avoir obligé. Mon prince, lui ai-je répondu en le quittant sur le champ, j'ai des amis & du crédit ; je vais vous chercher ce que vous fouhaitez.

Il n'est pas difficile de le fatisfaire, dit alors le duc à son neveu. Santillane va vous porter cet argent, ou bien, si vous voulez, il achètera lui-même les pierreries ; car il s'y connoît parfaitement, & surtout en rubis. N'est-il pas vrai, Gil Blas ? ajouta-t-il en me regardant d'un air malin. Que vous êtes malicieux ! monseigneur, lui répondis-je. Je vois bien que vous avez envie de faire rire monsieur le comte à mes dépens. Cela ne manqua pas d'arriver. Le neveu demanda quel mystère il y avoit là-dessous. Ce n'est rien, répliqua l'oncle en riant ; c'est qu'un jour Santillane s'avisa de troquer un diamant contre un rubis, & que ce troc ne tourna ni à son honneur ni à son profit.

J'aurois été trop heureux si le ministre n'en eût pas dit davantage, mais il prit la peine de conter le tour que Camille & don Raphaël m'avoient joué dans un hôtel garni, & de s'étendre particulièrement sur les circonstances les plus défagréables pour moi. Son Excellence, après s'être bien égayée, m'ordonna d'accompagner le comte de Lemos qui me mena chez un jouaillier, où nous choisîmes des pierreries que nous allâmes montrer au prince

d'Espagne. Après quoi, elles me furent confiées pour être remises à Catalina. J'allai ensuite prendre chez moi deux mille pistoles de l'argent du duc, pour payer le marchand.

On ne doit pas demander si la nuit suivante je fus gracieusement reçu des dames, lorsque j'exhibai les présens de mon ambassade, lesquels consistoient en une belle paire de boucles d'oreilles, avec les pendans pour la nièce. Charmées, l'une & l'autre, de ces marques de l'amour & de la générosité du prince, elles se mirent à jaser comme deux commères, & à me remercier de leur avoir procuré une si bonne connoissance. Elles s'oublièrent dans l'excès de leur joie. Il leur échappa quelques paroles qui me firent soupçonner que je n'avois produit qu'une friponne au fils de notre grand monarque. Pour sçavoir précisément si j'avois fait ce beau chef-d'œuvre, je me retirai dans le dessein d'avoir un éclaircissement avec Scipion.





CHAPITRE XII.

Qui étoit Catalina. Embarras de Gil Blas, son inquiétude, & quelle précaution il fut obligé de prendre pour se mettre l'esprit en repos.



EN rentrant chez moi, j'entendis un grand bruit. J'en demandai la cause. On me dit que c'étoit Scipion qui, ce soir-là, donnoit à souper à une demi-douzaine de ses amis. Ils chantoient à gorge déployée, & faisoient de longs éclats de rire. Ce repas n'étoit assurément pas le banquet des sept Sages.

Le maître du festin, averti de mon arrivée, dit à sa compagnie : Messieurs, ce n'est rien, c'est le patron qui revient. Que cela ne vous gêne pas. Continuez de vous réjouir. Je vais lui dire deux mots. Je vous rejoindrai dans un moment. A ces mots, il vint me trouver. Quel tintamarre ! lui dis-je ; quelle sorte de personnes régalez-vous donc là-bas ? font-ce des poètes ? Non pas, s'il vous plaît, me répondit-il. Ce seroit dommage de donner votre vin à boire à ces gens-là. J'en fais un meilleur

usage. Il y a parmi mes convives un jeune homme très-riche, qui veut obtenir un emploi par votre crédit & pour son argent. C'est pour lui que la fête se fait. A chaque coup qu'il boit, j'augmente de dix pistoles le bénéfice qui doit vous en revenir. Je veux le faire boire jusqu'au jour. Sur ce pied-là, repris-je, va te remettre à table, & ne ménage point le vin de ma cave.

Je ne jugeai point à propos de l'entretenir alors de Catalina ; mais le lendemain, à mon lever, je lui parlai de cette sorte : Ami Scipion, tu sçais de quelle manière nous vivons ensemble. Je te traite plutôt en camarade qu'en domestique. Tu aurois tort par conséquent de me tromper comme un maître. N'ayons donc point de secret l'un pour l'autre : je vais t'apprendre une chose qui te surprendra, & toi de ton côté tu me diras ce que tu penses des femmes que tu m'as fait connoître. Entre nous, je les soupçonne d'être deux matoises d'autant plus raffinées, qu'elles affectent plus de simplicité. Si je leur rends justice, le prince d'Espagne n'a pas grand fujet de se louer de moi ; car je te l'avouerai, c'est pour lui que je t'ai demandé une maîtresse. Je l'ai mené chez Catalina, & il en est devenu amoureux. Seigneur, me répondit Scipion, vous en usez trop bien avec moi pour que je manque de sincérité avec vous. J'eus hier un tête-à-tête avec la suivante de ces deux princesses ; elle m'a conté leur

histoire qui m'a paru divertissante. Je vais vous en faire succintement le récit que vous ne ferez pas fâché d'avoir écouté.

Catalina, poursuivit-il, est fille d'un petit gentilhomme aragonois. Se trouvant à quinze ans une orpheline aussi pauvre que jolie, elle écouta un vieux commandeur qui la conduisit à Tolède, où il mourut au bout de six mois, après lui avoir plus servi de père que d'époux. Elle recueillit sa succession qui consistoit en quelques nippes, & en trois cents pistoles d'argent comptant ; puis elle se joignit à la senora Mencia qui étoit encore à la mode, quoiqu'elle fût déjà sur le retour. Ces deux bonnes amies demeurèrent ensemble, & commencèrent à tenir une conduite dont la justice voulut prendre connoissance. Cela déplut aux dames qui, de dépit ou autrement, abandonnèrent brusquement Tolède, pour venir s'établir à Madrid, où depuis environ deux ans elles vivent sans fréquenter aucune dame du voisinage. Mais, écoutez le meilleur : elles ont loué deux petites maisons séparées seulement par un mur. On peut entrer de l'une dans l'autre par un escalier de communication qu'il y a dans les caves. La senora Mencia demeure avec une jeune soubrette dans l'une de ces maisons, & la douairière du commandeur occupe l'autre avec une vieille duègue qu'elle fait passer pour sa grand'mère. De façon que notre Aragonoise est tantôt une nièce élevée par sa tante,

& tantôt une pupille sous l'aile de son aïeule. Quand elle fait la nièce, elle s'appelle Catalina, & lorsqu'elle fait la petite fille, elle se nomme Sirena.

Au nom de Sirena, j'interrompis, en pâlisfant, Scipion. Que m'apprens-tu ? lui dis-je ; tu me fais trembler. Hélas ! j'ai bien peur que cette maudite Aragonoise ne soit la maîtresse de Calderone. Hé ! vraiment, répondit-il, c'est elle-même. Je croyois vous réjouir, en vous annonçant cette nouvelle. Tu n'y penses pas, lui répliquai-je ; elle est plus propre à me causer du chagrin que de la joie. N'en vois-tu pas bien les conséquences ? Non, ma foi, répartit Scipion. Quel malheur en peut-il arriver ? Il n'est pas sûr que don Rodrigue découvre ce qui se passe, & si vous craignez qu'il n'en soit instruit, vous n'avez qu'à prévenir le premier ministre. ConteZ-lui la chose tout naturellement. Il verra votre bonne foi, & si après cela Calderone veut vous rendre quelques mauvais offices auprès de son Excellence, elle verra bien qu'il ne cherche à vous nuire que par un esprit de vengeance.

Scipion m'ôta ma crainte par ce discours. Je suivis ce conseil. J'avertis le duc de Lerme de cette fâcheuse découverte. J'affectai même de lui en faire le détail d'un air triste, pour lui persuader que j'étois mortifié d'avoir innocemment livré au prince la maîtresse de don Rodrigue ; mais le ministre, loin de plaindre

son favori, en fit des railleries. Ensuite, il me dit d'aller toujours mon train, & qu'après tout, il étoit glorieux pour Calderone d'aimer la même dame que le prince d'Espagne, & de n'en être pas plus maltraité que lui. Je mis aussi au fait le comte de Lemos qui m'assura de sa protection, si le premier secrétaire venoit à découvrir l'intrigue, & qu'il entreprît de me perdre dans l'esprit du duc.

Croyant avoir par cette manœuvre délivré le bateau de ma fortune du péril de s'enfabler, je ne craignis plus rien. J'accompagnai encore le prince chez Catalina, autrement la belle Sirène, qui avoit l'art de trouver des défaites pour écarter de sa maison don Rodrigue & lui dérober les nuits qu'elle étoit obligée de donner à son illustre rival.





CHAPITRE XIII.

Gil Blas continue de faire le seigneur. Il apprend des nouvelles de sa famille. Quelle impression elles font sur lui. Il se brouille avec Fabrice.



'AI déjà dit que le matin il y avoit ordinairement dans mon antichambre une foule de personnes qui venoient me faire des propositions ; mais je ne voulois pas qu'on me les fît de vive voix ; suivant l'usage de la cour, ou plutôt pour faire l'important, je disois à chaque solliciteur : Donnez-moi un mémoire. Je m'étois si bien accoutumé à cela, qu'un jour je répondis ces paroles au propriétaire de mon hôtel, qui vint me faire souvenir que je lui devois une année de loyer. Pour mon boucher & mon boulanger, ils m'épargnoient la peine de leur demander des mémoires, tant ils étoient exacts à m'en apporter tous les mois. Scipion qui copioit si bien, qu'on pouvoit dire que la copie approchoit fort de l'original, n'en ufoit pas autrement avec les

personnes qui s'adrescoient à lui pour le prier de m'engager à les servir.

J'avois encore un autre ridicule dont je ne prétens point me faire grace : j'étois assez fat pour parler des plus grands seigneurs comme si j'eusse été un homme de leur étoffe. Si j'avois, par exemple, à citer le duc d'Albe, le duc d'Offone, ou le duc de Medina Sidonia, je disois, sans façon, d'Albe, d'Offone & Medina Sidonia. En un mot, j'étois devenu si fier & si vain, que je n'étois plus le fils de mon père & de ma mère. Hélas, pauvre duègue & pauvre écuyer ! je ne m'informois pas si vous viviez heureux ou misérables dans les Asturies : c'est à quoi je ne pensois point du tout. Je ne fongeois pas seulement à vous. La cour a la vertu du fleuve Léthé pour nous faire oublier nos parens & nos amis, quand ils sont dans une mauvaise situation.

Je ne me souvenois donc plus de ma famille, lorsqu'un matin il entra chez moi un jeune homme qui me dit qu'il fouhaitoit de me parler un moment en particulier. Je le fis passer dans mon cabinet, où, sans lui offrir une chaise, parce qu'il me paroissoit un homme du commun, je lui demandai ce qu'il me vouloit. Seigneur Gil Blas, me dit-il, quoi ! vous ne me remettez point ? J'eus beau le considérer attentivement, je fus obligé de lui répondre que ses traits m'étoient tout-à-fait inconnus. Je suis, reprit-il, un de vos compatriotes, natif

d'Oviedo même, & fils de Bertrand Muscada l'épicier, voisin de votre oncle le chanoine. Je vous reconnois bien, moi. Nous avons joué mille fois tous deux à la *gallina ciega* ²⁰.

Je n'ai, lui répondis-je, qu'une idée très-confuse des amusemens de mon enfance ; les soins dont j'ai été depuis occupé m'en ont fait perdre la mémoire. Je suis venu, dit-il, à Madrid, pour compter avec le correspondant de mon père. J'ai entendu parler de vous. On m'a dit que vous étiez fur un bon pied à la cour, & déjà riche comme un Juif. Je vous en fais mes complimens, & je vais, à mon retour au pays, combler de joie votre famille en lui annonçant une si agréable nouvelle.

Je ne pouvois honnêtement me dispenser de lui demander dans quelle situation il avoit laissé mon père, ma mère & mon oncle ; mais je m'acquittai si froidement de ce devoir, que je ne donnai pas fujet à mon épicier d'admirer la force du sang. Il me le fit bien connoître. Il parut choqué de l'indifférence que j'avois pour des personnes qui me devoient être si chères, & comme c'étoit un garçon franc et grossier : Je vous croyois, me dit-il cruellement, plus de tendresse et de sensibilité pour vos proches. De quel air glacé m'interrogez-vous sur leur compte ? il semble que vous les ayez mis en oubli. Sçavez-vous quelle est leur situation ? Apprenez que votre père & votre mère sont toujours dans le service, & que le bon chanoine

Gil Perès, accablé de faiblesse et d'infirmités, n'est pas éloigné de sa fin. Il faut avoir du naturel, poursuivit-il, & puisque vous êtes en état de faire du bien à vos parens, je vous conseille en ami de leur envoyer deux cents pistoles tous les ans. Par ce secours, vous leur procurerez une vie douce & heureuse, sans vous incommoder.

Au lieu d'être touché de la peinture qu'il me faisoit de ma famille, je ne sentis que la liberté qu'il prenoit de me conseiller sans que je l'en priasse ; avec plus d'adresse peut-être m'auroit-il persuadé, mais il ne fit que me révolter par sa franchise. Il s'en aperçut bien au silence mécontent que je gardai, & continuant son exhortation avec moins de charité que de malice, il m'impatienta. Oh ! c'en est trop, répondis-je avec emportement. Allez, monsieur de Mucada, ne vous mêlez que de ce qui vous regarde. Allez trouver le correspondant de votre père, & comptez avec lui. Il vous convient bien de me dicter mon devoir. Je sçais mieux que vous ce que j'ai à faire dans cette occasion. En achevant ces mots, je pouffai l'épicier hors de mon cabinet, & le renvoyai à Oviedo vendre du poivre & du gérofle.

Ce qu'il venoit de me dire ne laissa pas de s'offrir à mon esprit, & me reprochant moi-même que j'étois un fils dénaturé, je m'attendris. Je rappelai les soins qu'on avoit eus de mon enfance & de mon éducation. Je me repré-

fentai ce que je devois à mes parens, & mes réflexions furent accompagnées de quelques transports de reconnoissance, qui pourtant n'aboutirent à rien. Mon ingratitude les étouffa bientôt, & leur fit succéder un profond oubli. Il y a bien des pères qui ont de pareils enfans.

L'avarice & l'ambition qui me possédoient, changèrent entièrement mon humeur. Je perdis toute ma gaîté. Je devins distrait & rêveur ; en un mot, un sot animal. Fabrice me voyant tout occupé du soin de sacrifier à la fortune, & fort détaché de lui, ne venoit plus chez moi que rarement. Il ne put même s'empêcher de me dire un jour : En vérité, Gil Blas, je ne te reconnois plus. Avant que tu fusses à la cour, tu avois toujours l'esprit tranquille. A présent je te vois sans cesse agité. Tu formes projet sur projet pour t'enrichir, & plus tu amasses de bien, plus tu veux en amasser. Outre cela, te le dirai-je ? Tu n'as plus avec moi ces épanchemens de cœur, ces manières libres qui font le charme des liaisons. Tout au contraire, tu t'enveloppes, & me caches le fond de ton ame. Je remarque même de la contrainte dans les honnêtetés que tu me fais : enfin, Gil Blas n'est plus ce même Gil Blas que j'ai connu.

Tu plaifantes, sans doute, lui répondis-je d'un air assez froid. Je n'aperçois en moi aucun changement. Ce n'est point à tes yeux, répliqua-t-il, qu'on doit s'en rapporter. Ils font faf-

cinés. Crois-moi, ta métamorphose n'est que trop véritable. En bonne foi, mon ami, parle : vivons-nous ensemble comme autrefois ? Quand j'allois le matin frapper à ta porte, tu venois m'ouvrir toi-même, encore tout endormi le plus souvent, & j'entrois dans ta chambre sans façon. Aujourd'hui, quelle différence ! Tu as des laquais. On me fait attendre dans ton antichambre, & il faut qu'on m'annonce avant que je puisse te parler. Après cela, comment me reçois-tu ? avec une politesse glacée, & en tranchant du seigneur. On diroit que mes visites commencent à te peser. Crois-tu qu'une pareille réception soit agréable à un homme qui t'a vu son camarade ? Non, Santillane, non : elle ne me convient nullement. Adieu : séparons-nous à l'amiable. Défaisons-nous tous deux, toi, d'un censeur de tes actions, & moi, d'un nouveau riche qui se méconnoît.

Je me sentis plus aigri que touché de ces reproches, & je le laissai s'éloigner sans faire le moindre effort pour le retenir. Dans la situation où étoit mon esprit, l'amitié d'un poëte ne me paroissoit pas une chose assez précieuse pour devoir m'affliger de sa perte. Je trouvois de quoi m'en consoler dans le commerce de quelques petits officiers du roi, auxquels un rapport d'humeur me lioit depuis peu étroitement. Ces nouvelles connoissances étoient des hommes dont la plupart venoient de je ne sçais où, & que leur heureuse étoile avoit fait parvenir

à leurs postes. Ils étoient déjà tous à leur aise, & ces misérables n'attribuant qu'à leur mérite les bienfaits dont la bonté du roi les avoit comblés, s'oublioient de même que moi. Nous nous imaginions être des personnages bien respectables. O Fortune! voilà comme tu dispenses tes faveurs le plus souvent. Le stoïcien Epictète n'a pas tort de te comparer à une fille de condition, qui s'abandonne à des valets.

Fin du huitième livre.





LIVRE NEUVIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Scipion veut marier Gil Blas, & lui propose la fille d'un riche & fameux orfèvre. Des démarches qui se firent en conséquence.



UN soir, après avoir renvoyé la compagnie qui étoit venue souper chez moi, me voyant seul avec Scipion, je lui demandai ce qu'il avoit fait ce jour-là. Un coup de maître, me répondit-il. Je vous ménage un riche établissement. Je veux vous marier à la fille unique d'un orfèvre de ma connoissance.

La fille d'un orfèvre ! m'écriai-je d'un air dédaigneux. As-tu perdu l'esprit ? peux-tu me proposer une bourgeoise ! Quand on a un certain mérite & qu'on est à la cour sur un cer-

tain pied, il me femble qu'on doit avoir des vues plus élevées. Hé, monsieur, me repartit Scipion, ne le prenez point fur ce ton-là. Songez que c'est le mâle qui ennoblit, et ne foyez pas plus délicat que mille seigneurs que je pourrois vous citer. Sçavez-vous bien que l'héritière dont il s'agit est un parti de cent mille ducats, pour le moins? N'est-ce pas là un beau morceau d'orfèvrerie? Lorsque j'entendis parler d'une si grosse somme, je devins plus traitable. Je me rends, dis-je à mon secrétaire; la dot me détermine. Quand veux-tu me la faire toucher? Doucement, monsieur, me répondit-il, un peu de patience. Il faut auparavant que je communique la chose au père, & que je la lui fasse agréer. Bon, repris-je en éclatant de rire, tu en es encore là? Voilà un mariage bien avancé! Beaucoup plus que vous ne pensez, répliqua-t-il. Je ne veux qu'une heure de conversation avec l'orfèvre, & je vous réponds de son consentement. Mais avant que nous allions plus loin, composons s'il vous plaît. Supposez que je vous fasse donner cent mille ducats, combien m'en reviendra-t-il? Vingt mille, lui repartis-je. Le ciel en soit loué! dit-il. Je bornois votre reconnoissance à dix mille. Vous êtes une fois plus généreux que moi. Allons, j'entrerai dès demain dans cette négociation & vous pouvez compter qu'elle réussira, ou je ne suis qu'une bête.

Effectivement, deux jours après, il me dit :

J'ai parlé au seigneur Gabriel de Salero, ainsi se nommoit mon orfèvre. Je lui ai tant vanté votre crédit et votre mérite, qu'il a prêté l'oreille à la proposition que je lui ai faite de vous accepter pour gendre. Vous aurez sa fille avec cent mille ducats, pourvu que vous lui fassiez voir clairement que vous possédez les bonnes grâces du ministre. S'il ne tient qu'à cela, dis-je alors à Scipion, je serai bientôt marié. Mais, à propos de la fille, l'as-tu vue ? est-elle belle ? Pas si belle que la dot. Entre nous, cette riche héritière n'est pas une fort jolie personne. Par bonheur, vous ne vous en fouciez guère. Ma foi, non, lui répliquai-je, mon enfant. Nous autres gens de cour, nous n'épousons que pour épouser seulement. Nous ne cherchons la beauté que dans les femmes de nos amis ; & si, par hasard, elle se trouve dans les nôtres, nous y faisons si peu d'attention, que c'est fort bien fait quand elles nous en punifent.

Ce n'est pas tout, reprit Scipion, le seigneur Gabriel vous donne à souper ce soir. Nous sommes convenus que vous ne parlerez pas du mariage projeté. Il doit inviter plusieurs marchands de ses amis à ce repas où vous vous trouverez comme un simple convive, & demain, il viendra souper chez vous de la même manière. Vous voyez par-là que c'est un homme qui veut vous étudier avant que de passer outre. Il fera bon que vous vous observiez un

un peu devant lui. Oh ! parbleu, interrompis-je d'un air de confiance, qu'il examine tant qu'il lui plaira ! Je ne puis que gagner à cet examen.

Cela s'exécuta de point en point. Je me fis conduire chez l'orfèvre qui me reçut aussi familièrement que si nous nous fussions déjà vus plusieurs fois. C'étoit un bon bourgeois qui étoit, comme nous difons, poli *hasta porfiar*³⁰. Il me présenta la senora Eugenia, sa femme, & la jeune Gabriella, sa fille. Je leur fis force compliments, sans contrevenir au traité. Je leur dis des *riens* en fort beaux termes, des phrases de courtifan.

Gabriella, quoi que m'en eût dit mon secrétaire, ne me parut pas défagréable, soit à cause qu'elle étoit extrêmement parée, soit que je ne la regardasse qu'au travers de la dot. La bonne maison que celle du seigneur Gabriel ! Il y a, je crois, moins d'argent dans les mines du Pérou qu'il n'y en avoit dans cette maison-là. Ce métal s'y offroit à la vue de toutes parts, sous mille formes différentes. Chaque chambre, & particulièrement celle où nous nous étions mis à table, étoit un trésor. Quel spectacle pour les yeux d'un gendre ! Le beau-père, pour faire plus d'honneur à son repas, avoit assemblé chez lui cinq ou six marchands, tous personnages graves & ennuyeux. Ils ne parlèrent que de commerce, & l'on peut dire que leur conversation fut plutôt une conférence de négocians,

qu'un entretien d'amis qui soupent ensemble.

Je régalai l'orfèvre à mon tour le lendemain au soir. Ne pouvant l'éblouir par mon argenterie, j'eus recours à une autre illusion. J'invitai à souper ceux de mes amis qui faisoient la plus belle figure à la cour, & que je connoissois pour des ambitieux qui ne mettoient point de bornes à leurs désirs. Ces gens-ci ne s'entretenrent que des grandeurs, que des postes brillans & lucratifs auxquels ils aspiraient. Ce qui fit son effet. Le bourgeois Gabriel, étourdi de leurs grandes idées, ne se sentoit, malgré tout son bien, qu'un petit mortel en comparaison de ces messieurs. Pour moi, faisant l'homme modéré, je dis que je me contenterois d'une fortune médiocre, comme de vingt mille ducats de rente. Sur quoi ces affamés d'honneurs & de richesses s'écrièrent que j'aurois tort, & qu'étant aimé autant que je l'étois du premier ministre, je ne devois pas m'en tenir à si peu de chose. Le beau-père ne perdit pas une de ces paroles, & je crus remarquer quand il se retira qu'il étoit fort satisfait.

Scipion ne manqua pas de l'aller voir le jour suivant dans la matinée, pour lui demander s'il étoit content de moi. J'en suis charmé, lui répondit le bourgeois. Ce garçon-là m'a gagné le cœur. Mais, seigneur Scipion, ajouta-t-il, je vous conjure par notre ancienne connoissance, de me parler sincèrement. Nous avons tous notre foible, comme vous sçavez. Appre-

nez-moi celui du seigneur de Santillane. Est-il joueur ? est-il galant ? Quelle est son inclination vicieuse ? Ne me la cachez pas, je vous en prie. Vous m'offensez, seigneur Gabriel, en me faisant cette question, repartit l'entremetteur, je suis plus dans vos intérêts que dans ceux de mon maître. S'il avoit quelque mauvaise habitude qui fût capable de rendre votre fille malheureuse, est-ce que je vous l'aurois proposé pour gendre ? Non, parbleu, je suis trop votre serviteur. Mais, entre nous, je ne lui trouve point d'autre défaut que celui de n'en avoir aucun. Il est trop sage pour un jeune homme. Tant mieux, reprit l'orfèvre, cela me fait plaisir. Allez, mon ami, vous pouvez l'affurer qu'il aura ma fille, & que je la lui donnerois quand il ne seroit pas chéri du ministre.

Aussitôt que mon secrétaire m'eut rapporté cet entretien, je courus chez Salero pour le remercier de la disposition favorable où il étoit pour moi. Il avoit déjà déclaré ses volontés à sa femme & à sa fille, qui me firent connoître, par la manière dont elles me reçurent, qu'elles y étoient soumises sans répugnance. Je menai le beau-père au duc de Lerme que j'avois prévenu la veille, & je le lui présentai. Son Excellence lui fit un accueil des plus gracieux, & lui témoigna de la joie de ce qu'il avoit choisi pour gendre un homme qu'elle affectionnoit beaucoup, & qu'elle prétendoit avancer. Elle s'étendit ensuite sur mes bonnes qualités,

& dit tant de bien de moi que le bon Gabriel crut avoir rencontré dans ma feigneurie le meilleur parti d'Espagne pour sa fille. Il en étoit si aise qu'il en avoit la larme à l'œil. Il me ferra fortement entre ses bras lorsque nous nous séparâmes, en me disant : Mon fils, j'ai tant d'impatience de vous voir l'époux de Gabriella, que vous le ferez dans huit jours, tout au plus tard.





CHAPITRE II.

Par quel hafard Gil Blas le reffouvint de don Alphonfe de Leyva, & du fervice qu'il lui rendit.



FAISSONS là mon mariage pour un moment. L'ordre de mon hiftoire le demande, & veut que je raconte le fervice que je rendis à don Alphonfe, mon ancien maître.

J'avois entièrement oublié ce cavalier, & voici à quelle occafion j'en rappelai le fouvenir.

Le gouvernement de la ville de Valence vint à vaquer dans ce temps-là. En apprenant cette nouvelle, je pensai à don Alphonfe de Leyva. Je fis réflexion que cet emploi lui conviendrait à merveille, & moins peut-être par amitié que par ostentation, je réfolus de le demander pour lui. Je me représentai que fi je l'obtenois cela me feroit un honneur infini. Je m'adreffai donc au duc de Lerme. Je lui dis que j'avois été intendant de don Céfár de Leyva & de fon fils, & qu'ayant tous les fujets du monde de me louer d'eux, je prenois la liberté de le fupplier d'accorder à

l'un ou à l'autre le gouvernement de Valence. Le ministre me répondit : Très-volontiers, Gil Blas, j'aime à te voir reconnoissant & généreux. D'ailleurs, tu me parles pour une famille que j'estime. Les Leyva font de bons serviteurs du roi ; ils méritent bien cette place. Tu peux en disposer à ton gré. Je te la donne pour présent de noces.

Ravi d'avoir réussi dans mon dessein, j'allai sans perdre de temps chez Calderone faire dresser des lettres patentes pour don Alphonse. Il y avoit un grand nombre de personnes qui attendoient dans un silence respectueux que don Rodrigue vînt leur donner audience. Je traversai la foule, & me présentai à la porte du cabinet qu'on m'ouvrit. J'y trouvai, je ne sçais combien de chevaliers, de commandeurs, & d'autres gens de conséquence, que Calderone écoutoit tour à tour. C'étoit une chose remarquable que la manière différente dont il les recevoit. Il se contentoit de faire à ceux-ci une légère inclination de tête ; il honoroit ceux-là d'une révérence & les conduisoit jusqu'à la porte de son cabinet. Il mettoit, pour ainsi dire, des nuances de considération dans les civilités qu'il faisoit. D'un autre côté, j'apercevois des cavaliers qui, choqués du peu d'attention qu'il avoit pour eux, maudissoient dans leur ame la nécessité qui les obligeoit de ramper devant ce visage. J'en voyois d'autres, au contraire, qui rioient en eux-mêmes de son air fat & suffisant.

J'avois beau faire ces observations, je n'étois pas capable d'en profiter. J'en ufois chez moi comme lui, & je ne me fouciois guères qu'on approuvât ou qu'on blamât mes manières orgueilleuses, pourvu qu'elles fussent respectées.

Don Rodrigue ayant par hafard jetté les yeux sur moi, quitta brusquement un gentilhomme qui lui parloit, & vint m'embrasser avec des démonstrations d'amitié qui me surprirent. Ah ! mon cher confrère, s'écria-t-il, quelle affaire me procure le plaisir de vous voir ici ? Qu'y a-t-il pour votre service ? Je lui appris le sujet qui m'amenoit, & là-dessus il m'affura dans les termes les plus obligeans que le lendemain, à pareille heure, ce que je demandois feroit expédié. Il ne borna point là sa politesse ; il me conduisit jusqu'à la porte de son antichambre, où il ne conduisoit jamais que de grands seigneurs, & là il m'embrassa de nouveau.

Que signifient toutes ces honnêtetés ? disois-je en m'en allant. Que me préfagent-elles ? Calderone méditeroit-il ma perte, ou bien auroit-il envie de gagner mon amitié ; ou préssentant que sa faveur est sur son déclin, me ménageroit-il dans la vue de me prier d'intercéder pour lui auprès de notre patron ? Je ne sçavois à laquelle de ces conjectures je devois m'arrêter. Le jour suivant, lorsque je retournai chez lui, il me traita de la même façon, il m'accabla de careffes & de civilités. Il est vrai qu'il les ra-

battit fur la réception qu'il fit aux autres personnes qui se présentoient pour lui parler. Il brusqua les uns, battit froid aux autres, il mécontenta presque tout le monde ; mais ils furent tous assez vengés par une aventure qui arriva, & que je ne dois pas passer sous silence. Ce fera un avis au lecteur pour les commis et les secrétaires qui la liront.

Un homme vêtu fort simplement, & qui ne paroiffoit pas ce qu'il étoit, s'approcha de Calderone, & lui parla d'un certain mémoire qu'il difoit avoir présenté au duc de Lerme ; don Rodrigue ne regarda pas seulement le cavalier, & lui dit d'un ton brusque : Comment vous appelle-t-on, mon ami ? L'on m'appelloit Francillo dans mon enfance, lui répondit de sang froid le cavalier ; on m'a depuis nommé don Francisco de Zuniga, & je me nomme aujourd'hui le comte de Pedrosa. Calderone, étonné de ces paroles, & voyant qu'il avoit affaire à un homme de la première qualité, voulut s'excuser : Seigneur, dit-il au comte, je vous demande pardon, si, ne vous connoissant pas... Je ne veux point de tes excuses, interrompit avec hauteur Francillo. Je les méprise autant que tes malhonnêtetés. Apprends qu'un secrétaire de ministre doit recevoir honnêtement toutes sortes de personnes. Sois, si tu veux, assez vain pour te regarder comme le substitut de ton maître, mais n'oublie pas que tu n'es que son valet.

Le superbe don Rodrigue fut fort mortifié de cet incident. Il n'en devint toutefois pas plus raisonnable. Pour moi, je marquai cette chassellà³¹. Je résolus de prendre garde à qui je parleroie dans mes audiences, & de n'être insolent qu'avec des muets. Comme les patentes de don Alphonse se trouvoient expédiées, je les emportai & les envoyai par un courrier extraordinaire à ce jeune seigneur, avec une lettre du duc de Lerme, par laquelle son Excellence lui donnoit avis que le roi venoit de le nommer au gouvernement de Valence. Je ne lui mandai point la part que j'avois à cette nomination. Je ne voulus pas même lui écrire, me faisant un plaisir de la lui apprendre de bouche, & de lui causer une agréable surprise lorsqu'il viendroit à la cour prêter serment pour son emploi.





CHAPITRE III.

Des préparatifs qui se firent pour le mariage de Gil Blas, & du grand événement qui les rendit inutiles.



REVENONS à ma belle Gabrielle. Je devois donc l'épouser dans huit jours. Nous nous préparâmes de part & d'autre à cette cérémonie. Salero fit faire de riches habits pour la mariée, & j'arrêtai pour elle une femme de chambre, un laquais & un vieil écuyer. Tout cela choisi par Scipion qui attendoit, avec encore plus d'impatience que moi, le jour qu'on me devoit compter la dot.

La veille de ce jour si désiré, je soupai chez le beau-père avec des oncles & des tantes, des cousins & des cousines. Je jouai parfaitement bien le personnage d'un gendre hypocrite. J'eus mille complaisances pour l'orfèvre & pour la femme. Je contrefis le passionné auprès de Gabrielle. Je gracieufai toute la famille dont j'écoutai sans m'impatiser les plats discours & les raisonnemens bourgeois. Aussi, pour prix

de ma patience, j'eus le bonheur de plaire à tous les parens. Il n'y en eut pas un qui ne parût s'applaudir de mon alliance.

Le repas fini, la compagnie passa dans une grande salle où on la régala d'un concert de voix & d'instrumens, qui ne fut pas mal exécuté, quoiqu'on n'eût pas choisi les meilleurs sujets de Madrid. Plusieurs airs gais, dont nos oreilles furent agréablement frappées, nous mirent de si belle humeur, que nous commençâmes à former des danses. Dieu sçait de quelle façon nous nous en acquittâmes, puisqu'on me prit pour un élève de Terpsichore, moi qui n'avois de principes de cet art que deux ou trois leçons que j'avois reçues chez la marquise de Chaves d'un petit maître à danser qui venoit montrer aux pages. Après nous être bien divertis, il fallut songer à se retirer chez soi. Je prodiguai les révérences & les accolades. Adieu, mon gendre, me dit Salero en m'embrassant, j'irai chez vous demain matin porter la dot en belles espèces d'or. Vous y ferez le bien venu, lui répondis-je, mon cher beau-père. Ensuite, donnant le bon soir à la famille, je gagnai mon équipage qui m'attendoit à la porte, & je pris le chemin de mon hôtel. J'étois à peine à deux cents pas de la maison du seigneur Gabriel, que quinze ou vingt hommes, les uns à pied, les autres à cheval, tous armés d'épées & de carabines, entourèrent mon carrosse, & l'arrêtèrent, en criant : *De par le roi !* Ils

m'en firent descendre brusquement pour me jeter dans une chaise roulante, où le principal de ces cavaliers étant monté avec moi, dit au cocher de toucher vers Ségovie. Je jugeai bien que c'étoit un honnête alguazil que j'avois à mon côté. Je voulus le questionner pour sçavoir le fujet de mon emprisonnement, mais il me répondit sur le ton de ces messieurs-là, je veux dire brutalement, qu'il n'avoit point de compte à me rendre. Je lui dis que peut-être il se méprenoit. Non, non, repartit-il, je suis sûr de mon fait. Vous êtes le seigneur de Santillane. C'est vous que j'ai ordre de conduire où je vous mène. N'ayant rien à répliquer à ces paroles, je pris le parti de me taire. Nous roulâmes le reste de la nuit le long du Mançanarez dans un profond silence. Nous changeâmes de chevaux à Colmenar, & nous arrivâmes sur le soir à Ségovie, où l'on m'enferma dans la tour.





CHAPITRE IV.

Comment Gil Blas fut traité dans la tour de Ségovie, & de quelle manière il apprit la cause de sa prison.



N commença par me mettre dans un cachot où l'on me laissa sur la paille comme un criminel digne du dernier supplice. Je passai la nuit, non pas à me désoler, car je ne sentoie pas encore tout mon mal, mais à chercher dans mon esprit ce qui pouvoit avoir causé mon malheur. Je ne doutois pas que ce ne fût l'ouvrage de Calderone. Cependant j'avois beau le soupçonner d'avoir tout découvert, je ne concevois pas comment il avoit pu porter le duc de Lerme à me traiter si cruellement. Tantôt je m'imaginois que c'étoit à l'insçu de son Excellence que j'avois été arrêté, & tantôt je pensois que c'étoit elle-même qui, pour quelque raison politique, m'avoit fait emprisonner, ainsi que les ministres en usent quelquefois avec leurs favoris.

J'étois vivement agité de mes diverses con-

jectures, quand la clarté du jour, perçant au travers d'une petite fenêtre grillée, vint offrir à ma vue toute l'horreur du lieu où je me trouvois. Je m'affligeai alors sans modération, & mes yeux devinrent deux sources de larmes que le souvenir de ma prospérité rendoit intarissables. Pendant que je m'abandonnois à ma douleur, il vint dans mon cachot un guichetier qui m'apportoit un pain & une cruche d'eau pour ma journée. Il me regarda, & remarquant que j'avois le visage baigné de pleurs, tout guichetier qu'il étoit, il sentit un mouvement de pitié : Seigneur prisonnier, me dit-il, ne vous désespérez point. Il ne faut pas être si sensible aux traverses de la vie. Vous êtes jeune. Après ce tems-ici, vous en verrez un autre. En attendant, mangez de bonne grace le pain du roi.

Mon consolateur sortit en achevant ces paroles, auxquelles je ne répondis que par des plaintes & des gémissemens ; j'employai tout le jour à maudire mon étoile, sans songer à faire honneur à mes provisions, qui dans l'état où j'étois, me sembloient moins un présent de la bonté du roi qu'un effet de sa colère, puisqu'elles servoient plutôt à prolonger qu'à soulager la peine des malheureux.

La nuit vint pendant ce tems-là, & bientôt un grand bruit de clefs attira mon attention. La porte de mon cachot s'ouvrit, & un moment après, il entra un homme qui portoit une bougie. Il s'approcha de moi & me dit : Sei-

gneur Gil Blas, vous voyez un de vos anciens amis. Je suis ce don André Tordefillas qui demuroit avec vous à Grenade, & qui étoit gentilhomme de l'archevêque, dans le temps que vous possédiez les bonnes graces de ce prélat. Vous le priâtes, s'il vous en souvient, d'employer son crédit pour moi, & il me fit nommer pour aller remplir un emploi au Mexique. Mais au lieu de m'embarquer pour les Indes, je m'arrêtai dans la ville d'Alicante. J'y épousai la fille du capitaine du château, & par une fuite d'avantures dont je vous ferai tantôt le récit, je suis devenu le châtelain de la tour de Ségovie. C'est un bonheur pour vous, continua-t-il, de rencontrer dans un homme chargé de vous maltraiter, un ami qui n'épargnera rien pour adoucir la rigueur de votre prison. Il m'est expressément ordonné de ne vous laisser parler à personne, de vous faire coucher sur la paille, & de ne vous donner pour toute nourriture que du pain & de l'eau. Mais outre que j'ai trop d'humanité pour ne pas compâtrer à vos maux, vous m'avez rendu service, & ma reconnoissance l'emporte sur les ordres que j'ai reçus. Loin de servir d'instrument à la cruauté qu'on veut exercer sur vous, je prétends vous traiter le mieux qu'il me sera possible. Levez-vous & venez avec moi.

Quoique le feigneur châtelain méritât bien quelques remerciemens, mes esprits étoient si troublés que je ne pus lui répondre un seul

mot. Je ne laiffai pas de le fuivre. Il me fit traverser une cour, & monter par un efcalier fort étroit à une petite chambre qui étoit tout au haut de la tour. Je ne fus pas peu furpris, en entrant dans cette chambre, de voir fur une table deux chandelles qui brûloient dans des flambeaux de cuivre, & deux couverts affez propres. Dans un moment, me dit Tordefillas, on va vous apporter à manger. Nous allons foupper ici tous deux. C'est ce réduit que je vous ai deftiné pour logement, vous y ferez mieux que dans votre cachot. Vous verrez de votre fenêtre les bords fleuris de l'Erema, & la vallée délicieufe qui du pied des montagnes qui féparent les deux Caftilles, s'étend jufqu'à Coca. Je ne doute pas que d'abord vous ne foyez peu fenfible à une fi belle vue ; mais quand le temps aura fait fuccéder une douce mélancolie à la vivacité de votre douleur, vous prendrez plaisir à promener vos regards fur des objets fi agréables. Outre cela, comptez que le linge & les autres chofes qui font néceffaires à un homme qui aime la propreté ne vous manqueront pas. De plus, vous ferez bien couché, bien nourri, & je vous fournirai des livres tant que vous en voudrez, en un mot, tous les agrémens qu'un prifonnier peut avoir.

A des offres fi obligeantes, je me fentis un peu foulagé. Je pris courage, & rendis mille graces à mon geôlier. Je lui dis qu'il me rappeloit à la vie par fon procédé généreux, & que

je fouhaitois de me retrouver en état de lui en témoigner ma reconnoissance. Hé ! pourquoi ne vous y retrouveriez-vous pas ? me répondit-il. Croyez-vous avoir perdu pour jamais la liberté ? Si vous vous imaginez cela, vous êtes dans l'erreur, & j'ose vous affurer que vous en ferez quitte pour quelques mois de prison. Que dites-vous, seigneur don André ? m'écriai-je, il semble que vous sçachiez le sujet de mon infortune. Je vous avouerais, me repartit-il, que je ne l'ignore pas. L'alguazil qui vous a conduit ici m'a confié ce secret que je puis vous révéler. Il m'a dit que le roi, informé que vous aviez, la nuit, le comte de Lemos & vous, mené le prince d'Espagne chez une dame suspecte, venoit, pour vous en punir, d'exiler le comte, & vous envoyoit, vous, à la tour de Ségovie, pour y être traité avec toute la rigueur que vous avez éprouvée depuis que vous y êtes. Comment, lui dis-je, cela est-il venu à la connoissance du roi ? C'est particulièrement de cette circonstance que je voudrois être instruit. Et c'est, répondit-il, ce que l'alguazil ne m'a point appris, & ce qu'apparemment il ne sçait pas lui-même.

Dans cet endroit de notre conversation, plusieurs valets qui apportoit le souper entrèrent. Ils mirent sur la table du pain, deux tasses, deux bouteilles, & trois grands plats dans l'un desquels il y avoit un civet de lièvre, avec beaucoup d'oignon, d'huile & de safran ;

dans l'autre une *olla podrida* ; &, dans le troisième, un dindonneau fut une marmelade de *berengena* ³². Lorsque Tordefillas vit que nous avions tout ce qu'il nous falloit, il renvoya ses domestiques, ne voulant pas qu'ils entendissent notre entretien. Il ferma la porte, & nous nous assîmes tous deux vis-à-vis l'un de l'autre. Commençons, me dit-il, par le plus pressé. Vous devez avoir bon appétit, après deux jours de diète. En parlant de cette sorte, il chargea mon assiette de viande. Il s'imaginait servir un affamé, & il avoit effectivement sujet de penser que l'allois m'empiffrer de ses ragoûts. Néanmoins je trompai son attente. Quelque besoin que j'eusse de manger, les morceaux me restoient dans la bouche, tant j'avois le cœur ferré de ma condition présente. Pour écarter de mon esprit les images cruelles qui venoient sans cesse l'affliger, mon châtelain avoit beau m'exciter à boire & vanter l'excellence de son vin, m'eût-il donné du nectar, je l'aurois alors bu sans plaisir. Il s'en aperçut, & s'y prenant d'une autre façon, il se mit à me conter, d'un style égayé, l'histoire de son mariage. Il y réussit encore moins par-là. J'écoutai son récit avec tant de distraction, que je n'aurois pu dire, lorsqu'il l'eut fini, ce qu'il venoit de me raconter. Il jugea bien qu'il entreprenoit trop de vouloir ce soir-là faire quelque diversion à mes chagrins. Il se leva de table après avoir achevé de souper, & me dit : Seigneur de Santillane, je vais vous laisser re-

poser, ou plutôt rêver en liberté à votre malheur. Mais, je vous le répète, il ne fera pas de longue durée. Le roi est bon naturellement. Quand sa colère sera passée, & qu'il se représentera la situation déplorable où il croit que vous êtes, vous lui paroîtrez assez puni. A ces mots, le seigneur châtelain descendit, & fit monter ses valets pour desservir. Ils emportèrent jusqu'aux flambeaux, & je me couchai à la sombre clarté d'une lampe qui étoit attachée au mur.





CHAPITRE V.

*Des réflexions qu'il fit cette nuit avant
que de s'endormir, & du bruit qui le
réveilla.*



JE passai deux heures, pour le moins, à réfléchir sur ce que Tordefillas m'avoit appris. Je suis donc ici, disois-je, pour avoir contribué aux plaisirs de l'héritier de la couronne. Quelle imprudence aussi d'avoir rendu de pareils services à un prince si jeune ! Car c'est sa grande jeunesse qui fait tout mon crime : s'il étoit dans un âge plus avancé, le roi, peut-être, n'auroit fait que rire de ce qui l'a si fort irrité. Mais qui peut avoir donné un semblable avis à ce monarque, sans appréhender le ressentiment du prince, ni celui du duc de Lerme ? Ce ministre voudra venger sans doute le comte de Lemos son neveu. Comment le roi a-t-il découvert cela ? C'est ce que je ne comprends point.

J'en revenois toujours là. L'idée pourtant la plus affligeante pour moi, celle qui me défefpéroit, & dont mon esprit ne pouvoit se détacher, c'étoit le pillage auquel je m'imaginois bien que tous mes effets avoient été abandonnés. Mon coffre-fort ! m'écriois-je, où êtes-vous ? Mes chères richesses ! qu'êtes-vous devenues ? Dans quelles mains êtes-vous tombées ? Hélas ! je vous ai perdues en moins de temps encore que je ne vous avois gagnées. Je me peignois le désordre qui devoit régner dans ma maison, & je faisois sur cela des réflexions toutes plus tristes les unes que les autres. La confusion de tant de pensées différentes me jetta dans un accablement qui me devint favorable : le sommeil qui m'avoit fui la nuit précédente vint répandre sur moi les pavots. La bonté du lit, la fatigue que j'avois soufferte, ainsi que la fumée des viandes & du vin, y contribuèrent aussi. Je m'endormis profondément, & selon toutes les apparences le jour m'auroit surpris dans cet état, si je n'eusse été réveillé tout-à-coup par un bruit assez extraordinaire dans les prisons. J'entendis le son d'une guitare, & la voix d'un homme en même temps. J'écoute avec attention. Je n'entends plus rien. Je crois que c'est un songe. Mais, un instant après, mon oreille fut frappée du son du même instrument, & de la même voix qui chantoit les vers suivans :

Ay de mi ! un anno felice
Parece un foplo ligero ;
Pero fin dicha un instante
Es un figlo de tormento 33.

Ce couplet, qui paroiffoit avoir été fait exprès pour moi, irrita mes ennuis. Je n'éprouve que trop, disois-je, la vérité de ces paroles. Il me semble que le temps de mon bonheur s'est écoulé bien vite, & qu'il y a déjà un siècle que je suis en prifon. Je me replongeai dans une affreuse rêverie, & recommençai à me désoler, comme si j'y eusse pris plaisir. Mes lamentations finirent avec la nuit, & les premiers rayons du soleil, dont ma chambre fut éclairée, calmèrent un peu mes inquiétudes. Je me levai pour aller ouvrir ma fenêtré & donner de l'air à ma chambre. Je regardai dans la campagne dont je me fouvins que le feigneur châtelain m'avoit fait une belle description. Je ne trouvai pas de quoi justifier ce qu'il m'en avoit dit. L'Erema, que je croyois du moins égal au Tage, ne me parut qu'un ruisseau. L'ortie feule & le chardon paroient ses *bords fleuris*, & la prétendue *vallée délicieuse* n'offrit à ma vue que des terres dont la plupart étoient incultes. Apparemment que je n'en étois pas encore à cette douce mélancolie, qui devoit me faire voir les choses autrement que je ne les voyois alors.

Je commençai à m'habiller, & déjà j'étois à demi-vêtu, quand Tordefillas arriva, suivi d'une vieille servante qui m'apportoit des chemises & des serviettes. Seigneur Gil Blas, me dit-il, voici du linge. Ne le ménagez pas ; j'aurai soin que vous en ayez toujours de reste. Hé bien ! ajouta-t-il, comment avez-vous passé la nuit ? Le sommeil a-t-il suspendu vos peines pour quelques momens ? Je dormirois peut-être encore, si je n'eusse pas été réveillé par une voix accompagnée d'une guitare. Le cavalier qui a troublé votre repos, reprit-il, est un prisonnier d'Etat, qui a sa chambre à côté de la vôtre. Il est chevalier de l'ordre militaire de Calatrave, & il a une figure toute aimable. Il s'appelle don Gaston de Cogollos. Vous pourrez vous voir tous deux, & manger ensemble. Vous trouverez une consolation mutuelle dans vos entretiens. Vous vous ferez l'un à l'autre d'un grand agrément. Je témoignai à don André que j'étois très-sensible à la permission qu'il me donnoit d'unir ma douleur avec celle de ce cavalier, & comme je marquai quelque impatience de connoître ce compagnon de malheur, notre obligeant châtelain me procura cette satisfaction dès ce jour-là même. Il me fit dîner avec don Gaston qui me surprit par sa bonne mine & par sa beauté. Jugez quel homme ce devoit être pour éblouir des yeux accoutumés à voir la plus brillante jeunesse de la cour. Imaginez-vous un homme fait à plaisir.

Un de ces héros de romans, qui n'avoient qu'à se montrer pour causer des insomnies aux princesses. Ajoutons à cela que la nature qui mêle ordinairement les dons, avoit doué Cogollos de beaucoup d'esprit & de valeur. C'étoit un cavalier parfait.

Si ce chevalier me charma, j'eus de mon côté le bonheur de ne lui pas déplaire. Il ne chanta plus la nuit de peur de m'incommoder, quelques prières que je lui fisse de ne se pas contraindre pour moi. Une liaison est bientôt formée entre deux personnes qu'un mauvais sort opprime. Une tendre amitié suivit de près notre connoissance, & devint plus forte de jour en jour. La liberté que nous avions de nous parler quand il nous plaisoit nous fut très-utile, puisque par nos conversations nous nous aidâmes réciproquement tous deux à prendre notre mal en patience.

Une après-dînée, j'entrai dans sa chambre comme il se disposoit à jouer de la guitare. Pour l'écouter plus commodément, je m'assis sur une sellette qu'il y avoit là pour tout siège, & lui, s'étant mis sur le pied de son lit, il joua un air fort touchant, & chanta dessus des paroles qui exprimoient le désespoir où la cruauté d'une dame réduisoit un amant. Lorsqu'il les eut chantées, je lui dis en souriant : Seigneur chevalier, voilà des vers que vous ne ferez jamais obligé d'employer dans vos galanteries. Vous n'êtes pas fait pour trouver des femmes

cruelles. Vous avez trop bonne opinion de moi, me répondit-il. J'ai composé pour mon compte les vers que vous venez d'entendre, pour amollir un cœur que je croyois de diamant, pour attendrir une dame qui me traitoit avec une extrême rigueur. Il faut que je vous fasse le récit de cette histoire ; vous apprendrez en même temps celle de mes malheurs.





CHAPITRE VI.

*Histoire de don Gaston de Cogollos, & de
dona Helena de Galisteo.*

L y aura bientôt quatre ans que je partis de Madrid pour aller à Coria voir dona Eleonor de Laxarilla, ma tante, qui est une des plus riches douairières de la Castille vieille, & qui n'a point d'autre héritier que moi. Je fus à peine arrivé chez elle, que l'amour y vint troubler mon repos. Elle me donna un appartement dont les fenêtres faisoient face aux jaloufies d'une dame qui demouroit vis-à-vis, & que je pouvois facilement remarquer, tant ses grilles étoient peu ferrées & la rue étroite. Je ne négligeai pas cette possibilité, & je trouvai ma voisine si belle, que j'en fus d'abord enchanté. Je le lui marquai aussitôt par des œillades si vives, qu'il n'y avoit pas à s'y méprendre. Elle s'en aperçut bien ; mais elle n'étoit pas fille à faire trophée

d'une pareille observation, & encore moins à répondre à mes minauderies.

Je voulus sçavoir le nom de cette dangereuse personne qui troubloit si promptement les cœurs. J'appris qu'on la nommoit dona Helena, qu'elle étoit fille unique de don George de Galisteo qui possédoit, à quelques lieues de Coria, un fief dominant d'un revenu considérable ; qu'il se présentoit souvent des partis pour elle, mais que son père les rejettoit tous, parce qu'il étoit dans le dessein de la marier à don Augustin de Olighera, son neveu, qui, en attendant ce mariage, avoit la liberté de voir & d'entretenir tous les jours sa cousine. Cela ne me découragea point. Au contraire, j'en devins plus amoureux, & l'orgueilleux plaisir de supplanter un rival aimé m'excita peut-être encore plus que mon amour à pousser ma pointe. Je continuai donc de lancer à mon Hélène des regards enflammés. J'en adressai aussi de supplians à Felicia, sa suivante, comme pour implorer son secours. Je fis même parler mes doigts ; mais ces galanteries furent inutiles. Je ne tirai pas plus de raison de la soubrette que de la maîtresse. Elles firent toutes deux les cruelles & les inaccessibles.

Puisqu'elles refusoient de répondre au langage de mes yeux, j'eus recours à d'autres interprètes. Je mis des gens en campagne pour déterrer les connoissances que Felicia pouvoit avoir dans la ville. Ils découvrirent qu'une

vieille dame, appelée Theodora, étoit sa meilleure amie, & qu'elles se voyoient fort souvent. Ravi de cette découverte, j'allai moi-même trouver Theodora, que j'engageai, par des présents, à me servir. Elle prit parti pour moi, & promit de me ménager chez elle un entretien secret avec son amie, & tint sa promesse dès le lendemain.

Je cesse d'être malheureux, dis-je à Felicia, puisque mes peines ont excité votre pitié. Que ne dois-je point à votre amie de vous avoir disposée à m'accorder la satisfaction de vous entretenir ? Seigneur, me répondit-elle, Theodora peut tout sur moi. Elle m'a mise dans vos intérêts, & si je pouvois faire votre bonheur vous seriez bientôt au comble de vos vœux ; mais avec toute ma bonne volonté, je ne sçais si je vous ferai d'un grand secours. Il ne faut pas vous flatter : vous n'avez jamais formé d'entreprise plus difficile. Vous aimez une dame prévenue pour un autre cavalier, & quelle dame encore ! une dame si fière & si dissimulée, que si, par votre constance & par vos soins, vous parvenez à lui arracher des soupirs, ne pensez pas que sa fierté vous donne le plaisir de les entendre. Ah ! ma chère Felicia, m'écriai-je avec douleur, pourquoi me faites-vous connoître tous les obstacles que j'ai à surmonter ? ce détail m'assassine. Trompez-moi plutôt que de me désespérer. A ces mots, je pris une de ses mains, je la pressai entre les miennes, & lui mis au

doigt un diamant de trois cents pistoles, en lui disant des choses si touchantes, que je la fis pleurer.

Elle étoit trop émue de mon discours, & trop contente de mes manières, pour me laisser sans consolation. Elle aplanit un peu les difficultés. Seigneur, me dit-elle, ce que je viens de vous représenter ne doit pas vous ôter toute espérance. Votre rival, il est vrai, n'est pas haï. Il vient au logis voir librement sa cousine. Il lui parle quand il lui plaît, & c'est ce qui vous est favorable. L'habitude où ils sont tous deux d'être ensemble tous les jours, rend leur commerce un peu languissant. Ils me paroissent se quitter sans peine, & se revoir sans plaisir. On diroit qu'ils sont déjà mariés. En un mot, je ne vois point que ma maîtresse ait une passion violente pour don Augustin. D'ailleurs, il y a entre vous & lui, pour les qualités personnelles, une différence qui ne doit pas être inutilement remarquée par une fille aussi délicate que dona Helena. Ne perdez donc pas courage. Continuez vos galanteries. Je ne laisserai pas échapper une occasion de faire valoir à ma maîtresse tout ce que vous ferez pour lui plaire. Elle aura beau se déguiser, à travers sa dissimulation, je démêlerai bien ses sentimens.

Nous nous séparâmes, Felicia & moi, fort satisfaits l'un de l'autre après cette conversation. Je m'apprêtai sur nouveaux frais à lorgner la fille de don George ; je la régalai d'une séré-

nade, dans laquelle je fis chanter par une belle voix les vers que vous venez d'entendre. Après le concert, la suivante, pour sonder sa maîtresse, lui demanda si elle s'étoit divertie. La voix, dit dona Helena, m'a fait plaisir. Et les paroles qu'elle a chantées ne sont-elles pas fort touchantes ? C'est à quoi, repartit la dame, je n'ai fait aucune attention. Je ne me suis attachée qu'au chant. Je n'ai nullement pris garde aux vers, ni ne me soucie guère de sçavoir qui m'a donné cette sérénade. Sur ce pied-là, s'écria la suivante, le pauvre don Gaston de Cogollos est très-éloigné de son compte, & bien fou de passer son temps à regarder nos jaloufies. Ce n'est peut-être pas lui, dit la maîtresse d'un air froid, c'est quelqu'autre cavalier qui vient par ce concert de me déclarer sa passion. Vous êtes dans l'erreur. Pardonnez-moi, répondit Felicia, c'est don Gaston lui-même ; à telles enseignes qu'il m'a ce matin abordée dans la rue. Il m'a même priée de vous dire de sa part qu'il vous adore, malgré les rigueurs dont vous payez son amour, & qu'enfin il s'estimerait le plus heureux de tous les hommes, si vous lui permettiez de vous marquer sa tendresse par ses soins & par des fêtes galantes. Ces discours, poursuivit-elle, vous prouvent assez que je ne me trompe pas.

La fille de don George changea tout-à-coup de visage, & regardant sa suivante d'un air sévère : Vous auriez bien pu, lui dit-elle, vous

passer de me rapporter cet impertinent entretien. Qu'il ne vous arrive plus, s'il vous plaît, de me venir faire de pareils rapports. Et si ce jeune téméraire ose encore vous parler, je vous ordonne de lui dire qu'il s'adresse à une personne qui fasse plus de cas de ses galanteries & qu'il choisisse un plus honnête passe-temps que celui d'être toute la journée à ses fenêtres à observer ce que je fais dans mon appartement.

Tout cela me fut fidèlement détaillé dans une seconde entrevue, par Felicia qui, prétendant qu'il ne falloit pas prendre au pied de la lettre les paroles de sa maîtresse, vouloit me persuader que mes affaires alloient le mieux du monde. Pour moi qui n'y entendois pas finesse, & qui ne croyois pas qu'on pût expliquer le texte en ma faveur, je me défiois des commentaires qu'elle me faisoit. Elle se moqua de ma défiance, demanda du papier & de l'encre à son amie, & me dit : Seigneur chevalier, écrivez tout à l'heure à dona Helena en amant désespéré. Peignez-lui vivement vos souffrances, & surtout plaignez-vous de la défense qu'elle vous fait de paroître à vos fenêtres. Promettez d'obéir ; mais assurez qu'il vous en coûtera la vie. Tournez-moi cela comme vous le sçavez si bien faire, vous autres cavaliers, & je me charge du reste. J'espère que l'événement fera plus d'honneur que vous ne faites à ma pénétration.

J'aurois été le premier amant qui trouvant une si belle occasion d'écrire à sa maîtresse n'en eût pas profité. Je composai une lettre des plus pathétiques. Avant que de la plier, je la montrai à Felicia, qui sourit après l'avoir lue, & me dit que si les femmes sçavoient l'art d'entêter les hommes, en récompense, les hommes n'ignoroient pas celui d'engeôler les femmes. La soubrette prit mon billet, en m'assurant qu'il ne tiendrait pas à elle qu'il ne produisît un bon effet. Puis m'ayant recommandé d'avoir soin que mes fenêtres fussent fermées pendant quelques jours, elle retourna chez don George.

Madame, dit-elle en arrivant à dona Helena, j'ai rencontré don Gaston. Il n'a pas manqué de venir à moi, & de vouloir me tenir des discours flatteurs. Il m'a demandé d'une voix tremblante, & comme un coupable qui attend son arrêt, si je vous avois parlé de sa part. Alors, prompte à exécuter vos ordres, je lui ai coupé brusquement la parole. Je me suis déchaînée contre lui. Je l'ai chargé d'injures, & laissé dans la rue étourdi de ma pétulance. Je suis ravie, répondit dona Helena, que vous m'ayez débarrassée de cet importun. Mais il n'étoit pas nécessaire de lui parler brutalement. Il faut toujours qu'une fille ait de la douceur. Madame, répliqua la suivante, on ne se défait pas d'un amant passionné par des paroles prononcées d'un air doux. On n'en vient pas même

toujours à bout par des fureurs & des emportemens. Don Gaston, par exemple, ne s'est pas rebuté. Après l'avoir accablé d'injures, comme je vous l'ai dit, j'ai été chez votre parente où vous m'avez envoyée. Cette dame, par malheur, m'a retenue trop longtemps. Je dis trop longtemps, puisqu'en revenant j'ai retrouvé mon homme. Je ne m'attendois plus à le revoir. Sa vue m'a troublée, mais si troublée que ma langue, qui ne me manque jamais dans l'occasion, n'a pu me fournir une parole. Pendant ce temps-là, qu'a-t-il fait ? il a profité de mon silence, ou plutôt de mon désordre. Il m'a glissé dans la main un papier que j'ai gardé sans sçavoir ce que je faisois, & il a disparu dans le moment.

En parlant ainsi, elle tira de son sein ma lettre qu'elle remit tout en badinant à sa maîtresse qui l'ayant prise, comme pour s'en divertir, la lut à bon compte, & fit ensuite la réserve. En vérité, Felicia, dit-elle d'un air sérieux à sa suivante, vous êtes une étourdie, une folle d'avoir reçu ce billet. Que peut penser de cela don Gaston, & qu'en dois-je croire moi-même ? Vous me donnez lieu par votre conduite de me défier de votre fidélité, & à lui de me soupçonner d'être sensible à sa passion. Hélas ! peut-être s'imagine-t-il en cet instant que je lis & relis avec plaisir les caractères qu'il a tracés ? Voyez à quelle honte vous exposez ma fierté. Oh ! que non, madame, lui répondit la sou-

brette, il ne fçauroit avoir cette pensée, & fup-
pofez qu'il l'eût, il ne l'aura pas longtemps. Je
lui dirai, à la première vue, que je vous ai
montré fa lettre, que vous l'avez regardée d'un
air glacé, & qu'enfin, fans la lire, vous l'avez
déchirée avec un mépris froid. Vous pourrez
hardiment, reprit dona Helena, lui jurer que
je ne l'ai point lue. Je ferois bien embarrassée
s'il me falloit feulement en dire deux paroles.
La fille de don George ne fe contenta pas de
parler de cette forte, elle déchira mon billet,
& défendit à fa fuivante de l'entretenir jamais
de moi.

Comme j'avois promis de ne plus faire le ga-
lant à mes fenêtres, puisque ma vue déplai-
foit, je les tins fermées pendant plusieurs jours
pour rendre mon obéiffance plus touchante.
Mais au défaut des mines qui m'étoient inter-
dites, je me préparai à donner de nouvelles fé-
rénades à ma cruelle Hélène. Je me rendis une
nuit fous fon balcon avec des muficiens, lorf-
qu'un cavalier, l'épée à la main, vint troubler
le concert, en frappant à droite & à gauche
fur les concertans qui prirent auffitôt la fuite.
La fureur qui animoit cet audacieux excita la
mienne. Je m'avance pour le punir, & nous
commençons un rude combat. Dona Helena
& fa fuivante entendent le bruit des épées.
Elles regardent au travers de leurs jaloufies,
& voient deux hommes qui font aux mains.
Elles pouffent de grands cris qui obligent don

George & ses valets à se lever. Ils font bientôt sur pied, & ils accourent de même que plusieurs voisins, pour séparer les combattans. Mais ils arrivèrent trop tard. Ils ne trouvèrent sur le champ de bataille qu'un cavalier noyé dans son sang, & presque sans vie, & ils reconnurent que j'étois ce cavalier infortuné. On m'emporta chez ma tante où les plus habiles chirurgiens de la ville furent appelés.

Tout le monde me plaignit, & particulièrement dona Helena qui laissa voir alors le fond de son cœur. Sa dissimulation céda au sentiment. Le croirez-vous ? Ce n'étoit plus cette fille qui se faisoit un point d'honneur de paroître insensible à mes galanteries. C'étoit une tendre amante qui s'abandonnoit sans réserve à sa douleur ; elle passa le reste de la nuit à pleurer avec sa fuivante, & à maudire son cousin don Augustin de Olighera qu'elle jugeoit devoir être l'auteur de leurs larmes, comme en effet c'étoit lui qui avoit si désagréablement interrompu la sérénade. Aussi dissimulé que sa cousine, il s'étoit aperçu de mes intentions sans en rien témoigner, & s'imaginant qu'elle y répondoit, il avoit fait cette action vigoureuse, pour montrer qu'il étoit moins endurant qu'on ne le croyoit. Néanmoins ce triste accident fut peu de temps après suivi d'une joie qui le fit oublier. Tout dangereusement blessé que j'étois, l'habileté des chirurgiens me tira d'affaire. Je gardois encore la chambre, quand dona Eleo-

nor, ma tante, alla trouver don George, & lui demanda pour moi dona Helena. Il consentit d'autant plus volontiers à ce mariage, qu'il regardoit alors don Augustin comme un homme qu'il ne reverroit peut-être jamais. Le bon vieillard appréhendoit que sa fille n'eût de la répugnance à se donner à moi, à cause que le cousin Olighera avoit eu la liberté de la voir, & tout le loisir de s'en faire aimer; mais elle parut si disposée à obéir en cela à son père, qu'on peut conclure de là qu'en Espagne, ainsi qu'ailleurs, c'est un avantage d'être un nouveau venu auprès des femmes.

Sitôt que je pus avoir une conversation particulière avec Felicia, j'appris jusqu'à quel point sa maîtresse avoit été sensible au malheureux succès de mon combat. Si bien que ne pouvant plus douter que je ne fusse le Pâris de mon Hélène, je bénissois ma blessure, puisqu'elle avoit de si heureuses suites pour mon amour. J'obtins du seigneur don George la permission de parler à sa fille en présence de la suivante. Que cet entretien fut doux pour moi! Je priai, je pressai tellement la dame de me dire si son père, en la livrant à ma tendresse, ne faisoit aucune violence à ses sentimens, qu'elle m'avoua que je ne la devois point à sa seule obéissance. Depuis cet aveu plein de charmes, je ne m'occupai que du soin de plaire & d'imaginer des fêtes galantes, en attendant le jour de nos noces, qui devoit être célébré

par une magnifique cavalcade où toute la noblesse de Coria & des environs se préparoit à briller.

Je donnai un grand repas à une superbe maison de plaisance que ma tante avoit aux portes de la ville, du côté de Manroi. Don George & sa fille, avec tous leurs parens & leurs amis, en étoient. On y avoit préparé par mon ordre un concert de voix & d'instrumens, & fait venir une troupe de comédiens de campagne pour y représenter une comédie. Au milieu du festin, on me vint dire qu'il y avoit dans une falle un homme qui demandoit à me parler d'une affaire très-importante pour moi. Je me levai de table pour aller voir qui c'étoit. Je trouvai un inconnu qui avoit l'air d'un valet de chambre. Il me présenta un billet que j'ouvris, & qui contenoit ces paroles :

« Si l'honneur vous est cher, comme il le doit être à tout chevalier de votre ordre, vous ne manquerez pas, demain matin, de vous rendre dans la plaine de Manroi. Vous y trouverez un cavalier qui veut vous faire raison de l'offense que vous avez reçue de lui, & vous mettre, s'il le peut, hors d'état d'épouser dona Helena.

« DON AUGUSTIN DE OLIGHERA. »

Si l'amour a beaucoup d'empire sur les Espagnols, la vengeance en a encore bien davantage. Je ne lus pas ce billet d'un cœur tran-

quille. Au seul nom de don Augustin, il s'alluma dans mes veines un feu qui me fit presque oublier les devoirs indispensables que j'avois à remplir ce jour-là. Je fus tenté de me dérober à la compagnie, pour aller chercher sur le champ mon ennemi. Je me contraignis pourtant, de peur de troubler la fête, & dis à l'homme qui m'avoit remis la lettre : Mon ami, vous pouvez dire au cavalier qui vous envoie, que j'ai trop d'envie de me revoir aux prises avec lui, pour n'être pas demain, avant le lever du soleil, dans l'endroit qu'il me marque.

Après avoir renvoyé le messager avec cette réponse, je rejoignis mes convives, & repris ma place à la table, où je composai si bien mon visage, que personne n'eut aucun soupçon de ce qui se passoit en moi. Je parus pendant le reste de la journée, occupé, comme les autres, des plaisirs de la fête qui finit enfin au milieu de la nuit. L'assemblée se sépara, & chacun rentra dans la ville de la même manière qu'il en étoit sorti. Pour moi je demurai dans la maison de plaisance, sous prétexte d'y vouloir prendre le frais le lendemain matin ; mais ce n'étoit que pour me trouver plutôt au rendez-vous. Au lieu de me coucher, j'attendis avec impatience la pointe du jour : sitôt que je l'aperçus, je montai sur mon meilleur cheval, & partis tout seul, comme pour me promener dans la campagne. Je m'avance vers Manroi.

Je découvre dans la plaine un homme à cheval qui vient de mon côté à bride abattue. Je vole à sa rencontre pour lui épargner la moitié du chemin. Nous nous joignons bientôt. C'étoit mon rival : Chevalier, me dit-il insolemment, c'est à regret que j'en viens aux mains avec vous une seconde fois ; mais c'est votre faute. Après l'aventure de la sérénade, vous auriez dû renoncer de bonne grace à la fille de don George, ou bien vous tenir pour dit que vous n'en feriez pas quitte pour cela, si vous perfisiez dans le dessein de lui plaire. Vous êtes trop fier, lui répondis-je, d'un avantage que vous devez peut-être moins à votre adresse qu'à l'obscurité de la nuit. Vous ne songez pas que les armes sont journalières. Elles ne le font pas pour moi, répliqua-t-il d'un air arrogant, & je vais vous faire voir que, le jour comme la nuit, je sçais punir les chevaliers audacieux qui vont sur mes brifées.

Je ne repartis à cet orgueilleux discours qu'en mettant promptement pied à terre. Don Augustin fit la même chose. Nous attachâmes nos chevaux à un arbre, & nous commençâmes à nous battre avec une égale vigueur. J'avouerai, de bonne foi, que j'avois affaire à un ennemi qui sçavoit mieux faire des armes que moi, bien que j'eusse deux années de salle. Il étoit consommé dans l'escrime. Je ne pouvois exposer ma vie à un plus grand péril. Néanmoins, comme il arrive assez souvent que le

plus fort est vaincu par le plus foible, mon rival, malgré toute son habileté, reçut un coup d'épée dans le cœur, & tomba roide mort un moment après.

Je retournai aussitôt à la maison de plaisance, où j'appris ce qui venoit de se passer à mon valet de chambre, dont la fidélité m'étoit connue. Ensuite je lui dis : Mon cher Ramire, avant que la justice puisse avoir connoissance de cet événement, prends un bon cheval, & va informer ma tante de cette aventure. Demande-lui, de ma part, de l'or & des pierreries, & viens me joindre à Plazencia. Tu me trouveras dans la première hôtellerie en entrant dans la ville.

Ramire s'acquitta de sa commission avec tant de diligence, qu'il arriva trois heures après moi à Plazencia. Il me dit que dona Eléonor avoit été plus réjouie qu'affligée d'un combat qui reparoit l'affront que j'avois reçu au premier, & qu'elle m'envoyoit tout son or & toutes ses pierreries pour me faire voyager agréablement dans les pays étrangers, en attendant qu'elle eût accommodé mon affaire.

Pour supprimer les circonstances superflues, je vous dirai que je traversai la Castille nouvelle pour aller dans le royaume de Valence m'embarquer à Denia. Je passai en Italie, où je me mis en état de parcourir les cours, & d'y paroître avec agrément.

Tandis que, loin de mon Hélène, je me dis-

pofois à tromper, autant qu'il me feroit possible, mon amour & mes ennuis, cette dame, à Coria, pleuroit en secret mon absence. Au lieu d'applaudir aux poursuites que sa famille faisoit contre moi, au sujet de la mort d'Olighera, elle souhaitoit au contraire qu'un prompt accommodement les fît cesser & hâtât mon retour. Six mois s'étoient déjà écoulés depuis qu'elle m'avoit perdu, & je crois que sa constance auroit toujours triomphé du temps, si elle n'eût eu que le temps à combattre ; mais elle eut des ennemis encore plus puissans. Don Blas de Combados, gentilhomme de la côte occidentale de Galice, vint à Coria recueillir une riche succession qui lui avoit été vainement disputée par don Michel de Caprara, son cousin ; & il s'établit dans ce pays-là, le trouvant plus agréable que le sien. Combados étoit bien fait. Il paroissoit doux & poli, & il avoit l'esprit du monde le plus insinuant. Il eut bientôt fait connoissance avec tous les honnêtes gens de la ville, & sçu toutes les affaires des uns & des autres.

Il n'ignora pas longtemps que don George avoit une fille dont la beauté dangereuse sembloit n'enflammer les hommes que pour leur malheur. Cela piqua sa curiosité. Il eut envie de voir une dame si redoutable. Il rechercha, pour cet effet, l'amitié de son père, & sçut si bien la gagner, que le vieillard, le regardant déjà comme un gendre, lui donna l'entrée de

sa maison, & la liberté de parler en sa présence à dona Helena. Le Galicien ne tarda guère à devenir amoureux d'elle. C'étoit un sort inévitable. Il ouvrit son cœur à don George qui lui dit qu'il agréoit sa recherche ; mais que ne voulant pas contraindre sa fille, il la laissoit maîtresse de sa main. Là dessus, don Blas mit en usage toutes les galanteries dont il put s'aviser pour plaire à cette dame qui n'y fut aucunement sensible, tant elle étoit occupée de moi. Felicia étoit pourtant dans les intérêts du cavalier qui l'avoit engagée, par des présens, à servir son amour ; elle y employoit toute son adresse. D'un autre côté, le père secondoit la suivante par des remontrances, & néanmoins ils ne firent tous deux, pendant une année entière, que tourmenter dona Helena, sans pouvoir me la rendre infidelle.

Combados voyant que don George & Felicia s'intéressoient en vain pour lui, leur proposa un expédient pour vaincre l'opiniâtreté d'une amante si prévenue. Voici, leur dit-il, ce que j'ai imaginé. Nous supposons qu'un marchand de Coria vient de recevoir une lettre d'un négociant italien, dans laquelle, après un détail de choses qui concerneront le commerce, on lira les paroles suivantes : « Il est arrivé depuis peu à la cour de Parme un cavalier espagnol, nommé don Gaston de Cogollos. Il se dit neveu & unique héritier d'une riche veuve qui demeure à Coria, sous le nom de

la dame Eleonor de Laxarilla. Il recherche la fille d'un puissant seigneur ; mais on ne veut pas la lui accorder, qu'on ne soit informé de la vérité. Je suis chargé de m'adresser à vous pour cela. Mandez-moi donc, je vous prie, si vous connoissez ce don Gaston, & en quoi consistent les biens de sa tante. Votre réponse décidera de ce mariage. A Parme, ce, &c. »

Cette fourberie ne parut au vieillard qu'un jeu d'esprit, qu'une ruse pardonnable aux amans, & la foubrette, encore moins scrupuleuse que le bonhomme, l'approuva fort. L'invention leur sembla d'autant meilleure, qu'ils connoissoient Hélène pour une fille fière, & capable de prendre son parti sur le champ, pourvu qu'elle n'eût aucun soupçon de la supercherie. Don George se chargea de lui annoncer lui-même mon changement, & pour rendre la chose encore plus naturelle, de lui faire parler au marchand qui auroit reçu de Parme la prétendue lettre. Ils exécutèrent ce projet comme ils l'avoient formé. Le père, avec une émotion où il y avoit en apparence de la colère & du dépit, dit à dona Helena : Ma fille, je ne vous dirai plus que nos parens me prient tous les jours de ne permettre jamais que le meurtrier de don Augustin entre dans notre famille ; j'ai aujourd'hui une raison plus forte à vous dire, pour vous détacher de don Gaston. Mourez de honte de lui être si fidèle. C'est un volage, un perfide. Voici une preuve certaine de son infi-

délicité. Lisez vous-même cette lettre qu'un marchand de Coria vient de recevoir d'Italie. La tremblante Hélène prend ce papier supposé, en fait des yeux la lecture, en pèse tous les termes, & demeure accablée de la nouvelle de mon inconstance. Un sentiment de tendresse lui fit ensuite répandre quelques larmes ; mais bientôt rappelant toute sa fierté, elle essuya ses pleurs, & dit d'un ton ferme à son père : Seigneur, vous venez d'être témoin de ma faiblesse ; soyez-le aussi de la victoire que je vais remporter sur moi. C'en est fait, je n'ai plus que du mépris pour don Gaston. Je ne vois en lui que le dernier des hommes. N'en parlons plus. Allons, rien ne me retient plus. Je suis prête à suivre don Blas à l'autel. Que mon hymen précède celui du perfide qui a si mal répondu à mon amour. Don George, transporté de joie à ces paroles, embrassa sa fille, loua la vigoureuse résolution qu'elle prenoit, & s'applaudissant de l'heureux succès du stratagème, il se hâta de combler les vœux de mon rival.

Dona Helena me fut ainsi ravie. Elle se livra brusquement à Combados, sans vouloir entendre l'amour qui lui parloit pour moi au fond de son cœur, sans douter même un instant d'une nouvelle qui auroit dû trouver dans une amante moins de crédulité. L'orgueilleuse n'écoula que sa présomption. Le ressentiment de l'injure qu'elle s'imaginait que j'avois faite à sa beauté, l'emporta sur l'intérêt de sa ten-

dresse. Elle eut pourtant, peu de jours après son mariage, quelques remords de l'avoir précipité. Il lui vint dans l'esprit que la lettre du marchand pouvoit avoir été supposée, & ce soupçon lui causa de l'inquiétude. Mais l'amoureux don Blas ne laissoit point à sa femme le temps de nourrir des pensées contraires à son repos. Il ne songeoit qu'à l'amuser, & il y réussissoit par une succession continuelle de plaisirs différens qu'il avoit l'art d'inventer.

Elle paroissoit très-contente d'un époux si galant, & ils vivoient tous deux dans une parfaite union, lorsque ma tante accommoda mon affaire avec les parens de don Augustin. Elle m'écrivit aussitôt en Italie pour m'en donner avis. J'étois alors à Reggio, dans la Calabre ultérieure. Je passai en Sicile, de là en Espagne, & je me rendis enfin à Coria sur les ailes de l'amour. Dona Eleonor, qui ne m'avoit pas mandé le mariage de la fille de don George, me l'apprit à mon arrivée, & remarquant qu'il m'affligeoit : Vous avez tort, me dit-elle, mon neveu, de vous montrer sensible à la perte d'une dame qui n'a pu vous demeurer fidèle. Croyez-moi, bannissez de votre cœur & de votre mémoire une personne qui n'est plus digne de vous occuper.

Comme ma tante ignoroit qu'on eût trompé dona Helena, elle avoit raison de me parler ainsi, & elle ne pouvoit me donner un conseil plus sage. Aussi je me promis bien de le

fuir, ou du moins d'affecter un air d'indifférence, si je n'étois pas capable de vaincre ma passion. Je ne pus toutefois résister à la curiosité de sçavoir de quelle manière ce mariage avoit été fait. Pour en être instruit, je résolus de m'adresser à l'amie de Felicia, c'est-à-dire à la dame Theodora dont je vous ai déjà parlé. J'allai chez elle. J'y trouvai par hasard Felicia qui, ne s'attendant à rien moins qu'à ma vue, en fut troublée, & voulut fortir pour éviter l'éclaircissement qu'elle jugea bien que je lui demanderois. Je l'arrêtai : Pourquoi me fuyez-vous ? La parjure Hélène n'est-elle pas contente de m'avoir sacrifié ? vous a-t-elle défendu d'écouter mes plaintes ? ou cherchez-vous seulement à m'échapper, pour vous faire un mérite auprès de l'ingrate d'avoir refusé de les entendre ?

Seigneur, me répondit la suivante, je vous avoue ingénument que votre présence me rend confuse. Je ne puis vous revoir sans me sentir déchirée de mille remords. On a séduit ma maîtresse, & j'ai eu le malheur d'être complice de la séduction. Après cela, puis-je sans honte vous voir paroître devant moi ? O ciel ! répliquai-je avec surprise, que m'osez-vous dire ? expliquez-vous plus clairement. Alors la soubrette me fit le détail du stratagème dont s'étoit servi Combados pour m'enlever dona Helena, & s'apercevant que son récit me perçoit le cœur, elle s'efforça de me consoler ; elle m'offrit ses bons offices auprès de sa maîtresse, me

promit de la défabufer, de lui peindre mon défefpoir, en un mot, de ne rien épargner pour adoucir la rigueur de ma destinée : enfin, elle me donna des efpérances qui foulagèrent un peu mes peines.

Je paffe les contradictions infinies qu'elle eut à effuyer de la part de dona Helena pour la faire consentir à me voir. Elle en vint pourtant à bout. Il fut réfolu entr'elles qu'on me feroit entrer fecretement chez don Blas, la première fois qu'il irait à une terre où il alloit de temps en temps chaffer, & où il demeueroit ordinairement un jour ou deux. Ce deffein s'exécuta bientôt. Le mari partit pour la campagne. On eut foin de m'en avertir & de m'introduire dans l'appartement de fa femme.

Je voulus commencer la converfation par des reproches : on me ferma la bouche. Il est inutile de rappeler le paffé, me dit la dame. Il ne s'agit point ici de nous attendrir l'un l'autre, & vous êtes dans l'erreur, fi vous me croyez difposée à flatter vos fentimens. Je vous le déclare, don Gafton, je n'ai prêté mon confentement à cette fecrette entrevue, je n'ai cédé aux instances qu'on m'en a faites, que pour vous dire de vive voix que vous ne devez fonger déformais qu'à m'oublier. Peut-être ferois-je plus fatisfait de mon fort s'il étoit lié au vôtre ; mais puiſque le ciel en a décidé autrement, je veux obéir à ſes arrêts.

Hé quoi ! madame, lui répondis-je, ce n'est

pas assez de vous avoir perdue ; ce n'est pas assez de voir l'heureux don Blas posséder tranquillement la seule personne que je puisse aimer ; il faut encore que je vous bannisse de ma pensée ! Vous voulez m'arracher mon amour, m'enlever l'unique bien qui me reste ! Ah ! cruelle, pensez-vous qu'il soit possible à un homme que avez une fois charmé, de reprendre son cœur ? Connoissez-vous mieux que vous ne faites, & cessez de m'exhorter vainement à vous ôter de mon souvenir. Hé bien ! répliqua-t-elle avec précipitation, cessez donc aussi d'espérer que je paye votre passion de quelque reconnaissance. Je n'ai qu'un mot à vous dire : l'épouse de don Blas ne fera point l'amante de don Gaston. Prenez sur cela votre parti. Fuyez, ajouta-t-elle. Finissons promptement un entretien que je me reproche malgré la pureté de mes intentions, & que je me ferois un crime de prolonger.

A ces paroles qui m'ôtoient toute espérance, je tombai aux genoux de la dame. Je lui tins des discours touchans. J'employai jusqu'aux larmes pour l'attendrir. Mais tout cela ne servit qu'à exciter, peut-être, quelques sentimens de pitié, qu'on se garda bien de laisser paroître, & qui furent sacrifiés au devoir. Après avoir infructueusement épuisé les expressions tendres, les prières & les pleurs, ma tendresse se changea tout-à-coup en fureur. Je tirai mon épée pour m'en percer aux yeux de l'inexorable Hé-

lène qui ne s'aperçut pas plutôt de mon action, qu'elle se jeta sur moi, pour en prévenir les suites. Arrêtez, Cogollos, me dit-elle. Est-ce ainsi que vous ménagez ma réputation ? En vous ôtant ainsi la vie, vous allez me déshonorer, & faire passer mon mari pour un assassin.

Dans le désespoir qui me possédoit, bien loin de donner à ces mots l'attention qu'ils méritoient, je ne songeois qu'à tromper les efforts que faisoient la maîtresse et la suivante pour me sauver de ma funeste main, & je n'y aurois sans doute réussi que trop tôt, si don Blas qui avait été averti de notre entrevue, & qui, au lieu d'aller à la campagne, s'étoit caché derrière une tapisserie pour entendre notre entretien, ne fût vite venu se joindre à elles. Don Gaston, s'écria-t-il en me retenant le bras, rappelez votre raison égarée, & ne cédez point lâchement au transport furieux qui vous agite.

J'interrompis Combados. Est-ce à vous, lui dis-je, à me détourner de ma résolution ? Vous devriez plutôt me plonger vous-même un poignard dans le sein. Mon amour, tout malheureux qu'il est, vous offense. N'est-ce pas assez que vous me surpreniez la nuit dans l'appartement de votre femme ? En faut-il davantage pour vous exciter à la vengeance ? Percez-moi, pour vous défaire d'un homme qui ne peut cesser d'adorer dona Helena, qu'en cessant de vivre. C'est en vain, me répondit don Blas,

que vous tâchez d'intéresser mon honneur à vous donner la mort. Vous êtes assez puni de votre témérité, & je sçais si bon gré à mon épouse de ses sentimens vertueux, que je lui pardonne l'occasion où elle les a fait éclater. Croyez-moi, Cogollos, ajouta-t-il, ne vous désespérez pas comme un foible amant. Soumettez-vous avec courage à la nécessité.

Le prudent Galicien, par de semblables discours, calma peu à peu ma fureur, réveilla ma vertu. Je me retirai dans le dessein de m'éloigner d'Hélène & des lieux qu'elle habitoit ; deux jours après, je retournai à Madrid. Là ne voulant plus m'occuper que du soin de ma fortune, je commençai à paroître à la cour, & à m'y faire des amis. Mais j'ai eu le malheur de m'attacher particulièrement au marquis de Villareal, grand seigneur portugais, qui pour avoir été soupçonné de songer à délivrer le Portugal de la domination des Espagnols, est présentement au château d'Alicante. Comme le duc de Lerme a sçu que j'avois été dans une étroite liaison avec ce seigneur, il m'a fait aussi arrêter & conduire ici. Ce ministre croit que je puis être complice d'un pareil projet. Il ne sçauroit faire un outrage plus sensible à un homme qui est noble & Castillan.

Don Gaston cessa de parler en cet endroit ; après quoi je lui dis pour le consoler : Seigneur chevalier, votre honneur ne peut recevoir aucune atteinte de cette disgrâce qui

tournera fans doute dans la fuite à votre profit. Quand le duc de Lerme sera instruit de votre innocence, il ne manquera pas de vous donner un emploi considérable pour rétablir la réputation d'un gentilhomme injustement accusé de trahison.





CHAPITRE VII.

Scipion vient trouver Gil Blas à la tour de Ségovie, & lui apprend bien des nouvelles.



NOTRE conversation fut interrompue par Tordefillas, qui entra dans la chambre, & me dit : Seigneur Gil Blas, je viens de parler à un jeune homme qui s'est présenté à la porte de cette prison. Il m'a demandé si vous n'étiez pas prisonnier, & sur le refus que j'ai fait de contenter sa curiosité : Noble châtelain, m'a-t-il dit les larmes aux yeux, ne rejetez pas la très-humble prière que je vous fais de m'apprendre si le seigneur de Santillane est ici. Je suis son premier domestique, & vous ferez une action charitable si vous me permettez de le voir. Vous passez dans Ségovie pour un gentilhomme plein d'humanité ; j'espère que vous ne me refuserez pas la grace d'entretenir un instant mon cher maître qui est plus malheureux que coupable. Enfin, continua don André, ce garçon m'a témoigné tant d'envie de

vous parler, que j'ai promis de lui donner ce soir cette satisfaction.

J'affurai Tordefillas qu'il ne pouvoit me faire un plus grand plaisir que de m'amener ce jeune homme qui probablement avoit à me dire des choses qu'il m'importoit fort de sçavoir. J'attendis avec impatience le moment qui devoit offrir à mes yeux mon fidèle Scipion, car je ne doutois pas que ce ne fût lui, & je ne me trompois point. On le fit entrer sur le soir dans la tour, & sa joie que la mienne seule pouvoit égaler, éclata par des transports extraordinaires lorsqu'il m'aperçut. De mon côté, dans le ravissement où je me sentis à sa vue, je lui tendis les bras, & il me ferra sans façon entre les siens. Le maître & le secrétaire se confondirent dans cette embrassade, tant ils étoient aises de se revoir.

Quand nous nous fûmes uu peu démêlés tous deux, j'interrogeai Scipion sur l'état où il avoit laissé mon hôtel : Vous n'avez plus d'hôtel, me répondit-il, & pour vous épargner la peine de me faire question sur question, je vais vous dire en deux mots ce qui s'est passé chez vous. Vos effets ont été pillés, tant par des archers que par vos propres domestiques qui, vous regardant déjà comme un homme entièrement perdu, ont pris, à compte sur leurs gages, tout ce qu'ils ont pu emporter. Par bonheur pour vous, j'ai eu l'adresse de sauver de leurs griffes deux grands sacs de doubles

pistoles que j'ai tirés de votre coffre-fort, & qui font en fureté. Salero que j'en ai fait dépositaire, vous les remettra quand vous ferez forti de cette tour où je ne vous crois pas pour longtemps pensionnaire de Sa Majesté, puisque vous avez été arrêté sans la participation du duc de Lerme.

Je demandai à Scipion comment il sçavoit que son Excellence n'avoit point de part à ma disgrâce : Oh ! vraiment, me répondit-il, c'est une chose dont je suis bien instruit. Un de mes amis, qui a la confiance du duc d'Uzede, m'a conté toutes les circonstances de votre emprisonnement. Calderone, m'a-t-il dit, ayant découvert par le ministère d'un valet que la senora Sirena recevoit, sous un autre nom, le prince d'Espagne pendant la nuit, & que c'étoit le comte de Lemos qui conduisoit cette intrigue par l'entremise du seigneur de Santillane, résolut de se venger d'eux & de sa maîtresse. Pour y réussir, il va trouver secrètement le duc d'Uzede, & lui découvre tout. Ce duc, ravi d'avoir en main une si belle occasion de perdre son ennemi, ne manque pas d'en profiter. Il informe le roi de ce qu'on vient de lui apprendre, & lui représente vivement les périls auxquels le prince a été exposé. Cette nouvelle excite la colère de Sa Majesté qui fait enfermer sur le champ Sirena dans la maison des *Répenties*, exile le comte de Lemos, & condamne Gil Blas à une prison perpétuelle.

Voilà, poursuivit Scipion, ce que m'a dit mon ami. Vous voyez par là que votre malheur est l'ouvrage du duc d'Uzedé, ou pour mieux dire de Calderone.

Je jugeai par ce discours que mes affaires pourroient se rétablir avec le temps ; que le duc de Lerme, piqué de l'exil de son neveu, mettroit tout en œuvre pour faire revenir ce seigneur à la cour, & je me flattai que son Excellence ne m'oublieroit point. La belle chose que l'espérance ! Elle me confola tout-à-coup de la perte de mes effets volés, & me rendit aussi gai que si j'eusse eu sujet de l'être. Loin de regarder ma prison comme une demeure malheureuse où je finirois peut-être mes jours, elle me parut plutôt un moyen dont la fortune vouloit se servir pour m'élever à quelque grand poste. Car voici de quelle manière je raisonnois en moi-même. Le premier ministre a pour partisans don Fernand de Borgia, le Père Jérôme de Florence, & surtout le frère Louis d'Aliaga qui lui est redevable de la place qu'il occupe auprès du roi. Avec le secours de ces amis puissans, son Excellence coulera tous ses ennemis à fond, ou bien l'État pourra bientôt changer de face. Sa Majesté est fort valétudinaire. Dès qu'elle ne sera plus, le prince son fils commencera par rappeler le comte de Lemos qui me tirera aussitôt d'ici, pour me présenter au nouveau monarque qui m'accablera de bienfaits, pour compenser les peines que

j'aurai souffertes. Ainsi déjà plein des plaisirs de l'avenir, je ne sentoie presque plus les maux présens. Je crois bien que les deux sacs de doublons que mon secrétaire disoit avoir mis en dépôt chez l'orfèvre, contribuèrent, autant que l'espérance, au changement subit qui se fit en moi.

J'étois trop content du zèle & de l'intégrité de Scipion pour ne le lui pas témoigner. Je lui offris la moitié de l'argent qu'il avoit préservé du pillage ; ce qu'il refusa. J'attends de vous, me dit-il, une autre marque de reconnoissance. Aussi étonné de son discours que de ses refus, je lui demandai ce que je pouvois faire pour lui. Ne nous séparons point, me répondit-il. Souffrez que j'attache ma fortune à la vôtre. Je me sens pour vous une amitié que je n'ai jamais eue pour aucun maître. Et moi, lui dis-je, mon enfant, je puis t'affurer que tu n'aimes pas un ingrat. Du premier moment que tu vins t'offrir à mon service, tu me plus. Il faut que nous soyons nés l'un & l'autre sous la Balance ou sous les Jumeaux, qui sont, à ce qu'on dit, les deux constellations qui unissent les hommes. J'accepte volontiers la société que tu me proposes, & pour la commencer, je vais prier le seigneur châtelain de t'enfermer avec moi dans cette tour. Cela me fera plaisir, s'écria-t-il. Vous me prévenez. J'allois vous conjurer de lui demander cette grace. Votre compagnie m'est plus chère que la liberté. Je fortirai seulement

quelquefois pour aller prendre, à Madrid, l'air du bureau, & voir s'il ne fera point arrivé à la cour quelque changement qui puisse vous être favorable : de forte que vous aurez en moi tout ensemble un confident, un courrier & un espion.

Ces avantages étoient trop considérables pour m'en priver. Je retins donc auprès de moi un homme si utile, avec la permission de l'obligéant châtelain qui ne voulut pas me refuser une si douce consolation.





CHAPITRE VIII.

*Du premier voyage que Scipion fit à Madrid ;
quels en furent le motif & le succès. Gil Blas
tombe malade. Suite de sa maladie.*



Si nous disons ordinairement que nous n'avons pas de plus grands ennemis que nos domestiques, nous devons dire aussi que ce sont nos meilleurs amis quand ils nous sont fidèles & bien affectionnés. Après le zèle que Scipion avoit fait paroître, je ne pouvois plus voir en lui qu'un autre moi-même. Ainsi plus de subordination entre Gil Blas & son secrétaire, plus de façons entr'eux. Ils chamberèrent ensemble, & n'eurent qu'un lit & qu'une table.

Il y avoit dans l'entretien de Scipion beaucoup de gaieté. On auroit pû le surnommer à juste titre le garçon de bonne humeur. Outre cela, il étoit homme de tête, & je me trouvois bien de ses conseils. Mon ami, lui dis-je un jour, il me semble que je ne ferois point mal d'écrire au duc de Lerme. Cela ne sçauroit pro-

duire un mauvais effet. Quelle est là-dessus ta pensée ? Hé, mais, répondit-il, les grands sont si différens d'eux-mêmes, d'un moment à un autre, que je ne sçais pas trop bien comment votre lettre seroit reçue. Cependant, je suis d'avis que vous écriviez toujours à bon compte. Quoique le ministre vous aime, il ne faut pas vous reposer sur son amitié du soin de le faire souvenir de vous. Ces fortes de protecteurs oublient aisément les personnes dont ils n'entendent plus parler.

Quoique cela ne soit que trop vrai, lui répliquai-je, juge mieux de mon patron. Sa bonté m'est connue. Je suis persuadé qu'il compâtit à mes peines, & qu'elles se présentent sans cesse à son esprit. Il attend apparemment, pour me faire sortir de prison, que la colère du roi soit passée. A la bonne heure, reprit-il. Je souhaite que vous jugiez sainement de son Excellence. Implorez donc son secours par une lettre fort touchante ; je la lui porterai, & je vous promets de la lui remettre en main propre. Je demandai aussitôt du papier & de l'encre, je composai un morceau d'éloquence que Scipion trouva pathétique, & que Tordefillas mit au-dessus des homélies même de l'archevêque de Grenade.

Je me flattois que le duc de Lerme seroit ému de compassion en lisant le triste détail que je lui faisois d'un état misérable où je n'étois point, & dans cette confiance, je fis partir mon courrier qui ne fut pas sitôt à Madrid, qu'il

alla chez ce ministre. Il rencontra un valet de chambre de mes amis qui lui ménagea l'occasion de parler au duc : Monseigneur, dit Scipion à son Excellence, en lui présentant le paquet dont il étoit chargé, un de vos plus fidèles serviteurs, qui est couché sur la paille dans un sombre cachot de la tour de Ségovie, vous supplie très-humblement de lire cette lettre, qu'un guichetier, par pitié, lui a donné le moyen d'écrire. Le ministre ouvrit la lettre, & la parcourut des yeux. Mais quoiqu'il y vît un tableau capable d'attendrir l'ame la plus dure, bien loin d'en paroître touché, il éleva la voix, & dit d'un air furieux au courrier, devant quelques personnes qui pouvoient l'entendre : Ami, dites à Santillane que je le trouve bien hardi d'oser s'adresser à moi, après l'indigne action qu'il a faite, & pour laquelle il est si justement châtié. C'est un malheureux qui ne doit plus compter sur mon appui, & que j'abandonne au ressentiment du roi.

Scipion, tout effronté qu'il étoit, fut troublé de ce discours. Il ne laissa pourtant pas, malgré son trouble, de vouloir intercéder pour moi : Monseigneur, répliqua-t-il, ce pauvre prisonnier mourra de douleur quand il apprendra la réponse de votre Excellence. Le duc ne repartit à mon intercesseur qu'en le regardant de travers & lui tournant le dos. C'est ainsi que ce ministre me traitoit pour mieux cacher la part qu'il avoit eue à l'amoureuse intrigue du prince

d'Espagne, & c'est à quoi doivent s'attendre tous les petits agens dont les grands seigneurs se servent dans leurs secrètes & périlleuses négociations.

Lorsque mon secrétaire fut de retour à Ségovie, & qu'il m'eut appris le succès de sa commission, me voilà replongé dans l'abîme affreux où je m'étois trouvé le premier jour de ma prison. Je me crus même encore plus malheureux, puisque je n'avois plus la protection du duc de Lerme. Mon courage s'abattit, & quelque chose qu'on me pût dire pour le relever, je redevins la proie des plus vifs chagrins qui me causèrent insensiblement une maladie aiguë.

Le seigneur châtelain qui s'intéressoit à ma conservation, s'imaginant ne pouvoir mieux faire que d'appeler des médecins à mon secours, m'en amena deux qui avoient tout l'air d'être de grands serviteurs de la déesse Libitine ³⁴. Seigneur Gil Blas, dit-il en me les présentant, voici deux Hippocrates qui viennent vous voir, & qui vous remettront sur pied en peu de temps. J'étois si prévenu contre tous les docteurs en médecine, que j'aurois certainement fort mal reçu ceux-là, pour peu que j'eusse été attaché à la vie ; mais je me sentoais alors si las de vivre, que je sçus bon gré à Tordefillas de me vouloir mettre entre leurs mains.

Seigneur cavalier, me dit un de ces médecins, il faut, avant toute chose, que vous ayez de la confiance en nous. J'en ai une parfaite, lui ré-

pondis-je ; avec votre assistance, je suis sûr que je ferai dans peu de jours guéri de tous mes maux. Oui, Dieu aidant, reprit-il, vous le ferez, nous ferons du moins ce qu'il faudra faire pour cela. Effectivement, ces messieurs s'y prirent à merveille, & me menèrent si bon train, que je m'en allois dans l'autre monde à vue d'œil. Déjà don André, désespérant de ma guérison, avoit fait venir un religieux de saint François, pour me disposer à bien mourir. Déjà ce bon père, après s'être acquitté de cet emploi, s'étoit retiré, & moi-même, croyant que je touchois à ma dernière heure, je fis signe à Scipion de s'approcher de mon lit : Mon cher ami, lui dis-je, d'une voix presque éteinte, tant les médecines & les saignées m'avoient affoibli, je te laisse un des sacs qui sont chez Gabriel, & te conjure de porter l'autre dans les Asturies à mon père & à ma mère qui doivent en avoir besoin, s'ils sont encore vivans. Mais, hélas ! je crains bien qu'ils n'aient pu tenir contre mon ingratitude. Le rapport que Muscada leur aura fait sans doute de ma dureté, leur a peut-être causé la mort. Si le ciel les a conservés, malgré l'indifférence dont j'ai payé leur tendresse, tu leur donneras le sac de doublons, en les priant de me pardonner si je n'en ai pas mieux usé avec eux, & s'ils ne respirent plus, je te charge d'employer cet argent à faire prier le ciel pour le repos de leurs âmes & de la mienne. En disant cela, je lui tendis une main

qu'il mouilla de ses larmes, sans pouvoir me répondre un mot, tant le pauvre garçon étoit affligé de ma perte. Ce qui prouve que les pleurs d'un héritier ne sont pas toujours des ris cachés sous un masque.

— Je m'attendois donc à passer le pas ; néanmoins mon attente fut trompée. Mes docteurs m'ayant abandonné, & laissé le champ libre à la nature, me sauvèrent par ce moyen. La fièvre, qui, selon leur pronostic, devoit m'emporter, me quitta, comme pour leur en donner le démenti. Je me rétablis peu à peu, par le plus grand bonheur du monde : une parfaite tranquillité d'esprit devint le fruit de ma maladie. Je n'eus point alors besoin d'être consolé. Je gardai pour les richesses & pour les honneurs tout le mépris que l'opinion d'une mort prochaine m'en avoit fait concevoir, & rendu à moi-même, je bénis mon malheur. J'en remerciai le ciel comme d'une grace particulière qu'il m'avoit faite, & je pris une ferme résolution de ne plus retourner à la cour, quand le duc de Lerme voudroit m'y rappeler. Je me proposai plutôt, si jamais je fortois de prison, d'acheter une chaumière, & d'y aller vivre en philosophe.

Mon confident applaudit à mon dessein, & me dit que, pour en hâter l'exécution, il prétendoit retourner à Madrid, pour y solliciter mon élargissement. Il me vint une idée, ajouta-t-il. Je connois une personne qui pourra vous ser-

vir. C'est la suivante favorite de la nourrice du prince, une fille d'esprit. Je vais la faire agir auprès de sa maîtresse, je vais tout tenter pour vous tirer de cette tour qui n'est toujours qu'une prison, quelque bon traitement qu'on vous y fasse. Tu as raison, lui répondis-je. Va, mon ami, sans perdre de temps, commencer cette négociation. Plût au ciel que nous fussions déjà dans notre retraite !





CHAPITRE IX.

Scipion retourne à Madrid. Comment & à quelles conditions il fit mettre Gil Blas en liberté. Où ils allèrent tous deux en sortant de la tour de Ségovie, & quelle conversation ils eurent ensemble.



CIPION partit donc encore pour Madrid, & moi, en attendant son retour, je m'attachai à la lecture. Tordefillas me fournissoit plus de livres que je n'en voulois. Il les empruntoit d'un vieux commandeur qui ne sçavoit pas lire, & qui ne laissoit pas d'avoir une belle bibliothèque, pour se donner un air de sçavant. J'aimois surtout les bons ouvrages de morale, parce que j'y trouvois à tout moment des passages qui flattoient mon aversion pour la cour, & mon goût pour la solitude.

Je passai trois semaines sans entendre parler de mon négociateur qui revint enfin, & me dit d'un air gai : Pour le coup, seigneur de Santillane, je vous apporte de bonnes nouvelles. Madame la nourrice s'intéresse pour vous. Sa

fuiante, à ma prière, & pour une centaine de pistoles que j'ai consignées, a eu la bonté de l'engager à prier le prince d'Espagne de vous faire relâcher, & ce prince qui, comme je vous l'ai dit souvent, ne peut rien lui refuser, a promis de demander au roi son père votre élargissement. Je suis venu au plus vite vous en avertir, & je vais retourner sur mes pas pour mettre la dernière main à mon ouvrage. A ces mots, il me quitta pour reprendre le chemin de la cour.

Son troisième voyage ne fut pas long. Au bout de huit jours, je vis revenir mon homme qui m'apprit que le prince avoit, non sans peine, obtenu du roi ma liberté. Ce qui me fut confirmé dès le même jour par le feigneur châtelain qui vint me dire, en m'embrassant : Mon cher Gil Blas, graces au ciel, vous êtes libre. Les portes de cette prison vous sont ouvertes, mais c'est à deux conditions qui vous feront peut-être beaucoup de peine & que je me vois, à regret, obligé de vous faire sçavoir. Sa Majesté vous défend de vous montrer à la cour, & vous ordonne de fortir des deux Castilles, dans un mois. Je suis très-mortifié qu'on vous interdise la cour. Et moi, j'en suis ravi, lui répondis-je. Dieu sçait ce que j'en pense. Je n'attendois du roi qu'une grace, il m'en fait deux.

Etant donc assuré que je n'étois plus prisonnier, je fis louer deux mules sur lesquelles nous

montâmes le lendemain, mon confident & moi, après que j'eus dit adieu à Cogollos, & remercié mille fois Tordefillas de tous les témoignages d'amitié que j'avois reçus de lui. Nous prîmes gaiement la route de Madrid, pour aller retirer des mains du seigneur Gabriel nos deux sacs, où il y avoit dans chacun cinq cents doublons. Chemin faisant, mon associé me dit : Si nous ne sommes pas assez riches pour acheter une terre magnifique, nous pourrons en avoir du moins une raisonnable. Quand nous n'aurions qu'une cabane, lui répondis-je, je ferois satisfait de mon sort. Quoique je sois à peine au milieu de ma carrière, je me sens revenu du monde, & je ne prétends plus vivre que pour moi. Outre cela, je te dirai que je me suis formé, des agrémens de la vie champêtre, une idée qui m'enchant, & qui m'en fait jouir par avance. Il me semble déjà que je vois l'émail des prairies, que j'entends chanter les rossignols, & murmurer les ruisseaux. Tantôt je crois prendre le divertissement de la chasse, & tantôt celui de la pêche. Imagine-toi, mon ami, tous les différens plaisirs qui nous attendent dans la solitude, & tu en feras charmé comme moi. A l'égard de notre nourriture, la plus simple fera la meilleure. Un morceau de pain pourra nous contenter quand nous serons pressés de la faim. Nous le mangerons avec un appétit qui nous le fera trouver excellent. La volupté n'est point dans la bonté des alimens

exquis, elle est toute en nous, & cela est si vrai, que mes repas les plus délicieux ne sont pas ceux où je vois régner la délicatesse & l'abondance. La frugalité est une source de délices merveilleuses pour la santé.

Avec votre permission, seigneur Gil Blas, interrompit mon secrétaire, je ne suis pas tout-à-fait de votre sentiment sur la prétendue frugalité dont vous voulez me faire fête. Pourquoi nous nourrir comme des Diogènes? Quand nous ne ferons pas si mauvaise chère, nous ne nous en porterons pas plus mal. Croyez-moi, puisque nous avons, Dieu merci, de quoi rendre notre retraite agréable, n'en faisons pas le séjour de la faim & de la pauvreté. Sitôt que nous aurons une terre, il faudra la munir de bons vins, & de toutes les autres provisions convenables à des gens d'esprit, qui ne quittent pas le commerce des hommes pour renoncer aux commodités de la vie, mais plutôt pour en jouir avec plus de tranquillité. *Ce qu'on a dans sa maison, dit Hésiode, ne nuit pas; au lieu que ce qu'on n'y a point peut y nuire. Il vaut mieux, ajoute-t-il, posséder chez soi les choses nécessaires, que de souhaiter de les avoir.*

Comment diable! monsieur Scipion, interrompis-je à mon tour, vous connoissez les poètes grecs? Hé! où avez-vous fait connoissance avec Hésiode? Chez un sçavant, me répondit-il. J'ai servi quelque temps à Salamanque un pédant qui étoit un grand commentateur. Il vous fai-

foit, en moins de rien, un gros volume : il le composoit de passages hébreux, grecs & latins, qu'il tiroit des livres de sa bibliothèque, & traduisoit en castillan. Comme j'étois son copiste, j'ai retenu je ne sçais combien de sentences aussi remarquables que celle que je viens de citer. Cela étant, lui répliquai-je, vous avez la mémoire bien ornée. Mais pour revenir à notre projet, dans quel royaume d'Espagne jugez-vous à propos que nous allions établir notre résidence philosophique ? J'opine pour l'Aragon, repartit mon confident. Nous y trouverons des endroits charmans, où nous pourrons mener une vie délicieuse. Hé bien, lui dis-je, soit ; arrêtons-nous à l'Aragon. J'y consens. Puissions-nous y déterrer un séjour qui me fournisse tous les plaisirs dont se repaît mon imagination !





CHAPITRE X.

Ce qu'ils firent en arrivant à Madrid. Quel homme Gil Blas rencontra dans la rue, & de quel événement cette rencontre fut suivie.

LORSQUE nous fûmes arrivés à Madrid, nous allâmes descendre à un petit hôtel garni où Scipion avoit logé dans ses voyages, & la première chose que nous fîmes, fut de nous rendre chez Salero, pour retirer de ses mains nos doublons. Il nous reçut parfaitement bien, & me témoigna beaucoup de joie de me voir en liberté. Je vous proteste, ajouta-t-il, que j'ai été si sensible à votre disgrâce qu'elle m'a dégoûté de l'alliance des gens de cour. Leurs fortunes sont trop en l'air. J'ai marié ma fille Gabriella à un riche négociant. Vous avez fort bien fait, lui répondis-je ; outre que cela est plus solide, c'est qu'un bourgeois qui devient beau-père d'un homme de qualité n'est pas toujours content de monsieur son gendre.

Puis changeant de discours, & venant au fait : Seigneur Gabriel, pourfuivis-je, ayez, s'il vous plaît, la bonté de nous remettre les deux mille pistoles que... Votre argent est tout prêt, interrompit l'orfèvre qui nous ayant fait passer dans son cabinet, nous montra deux sacs où ces mots étoient écrits sur des étiquettes : *Ces sacs de doublons appartiennent au seigneur Gil Blas de Santillane*. Voilà, me dit-il, le dépôt tel qu'il m'a été confié.

Je rendis grâces à Salero du plaisir qu'il m'avoit fait, & fort consolé d'avoir perdu sa fille, nous emportâmes les sacs à notre hôtel, où nous nous mîmes à visiter nos doubles pistoles. Le compte s'y trouva, à cinquante près, qui avoient été employées aux frais de mon élargissement. Nous ne songeâmes plus qu'à nous mettre en état de partir pour l'Aragon. Mon secrétaire se chargea du soin d'acheter une chaise roulante & deux mules. De mon côté, je fis provision de linge & d'habits. Pendant que j'allois & venois dans les rues en faisant mes emplettes, je rencontrai le baron de Steinbach, cet officier de la garde allemande, chez lequel don Alphonse avoit été élevé.

Je saluai ce cavalier allemand, qui, m'ayant aussi reconnu, vint à moi & m'embrassa : Ma joie est extrême, lui dis-je, de revoir votre seigneurie dans la meilleure fanté du monde, & de trouver en même temps l'occasion d'apprendre des nouvelles de mes chers seigneurs don César

& don Alphonse de Leyva. Je puis vous en dire de certaines, me répondit-il, puisqu'ils font tous deux actuellement à Madrid, & de plus, logés dans ma maison. Il y a près de trois mois qu'ils font venus dans cette ville pour remercier le roi d'un bienfait que don Alphonse a reçu en reconnoissance des services que ses ayeux ont rendu à l'État ; il a été fait gouverneur de la ville de Valence, sans qu'il ait demandé ce poste, ni prié personne de le solliciter pour lui. Rien n'est plus gracieux, & cela fait voir que notre monarque aime à récompenser la valeur.

Quoique je sçusse mieux que Steinbach ce qu'il en falloit penser, je ne fis pas semblant d'avoir la moindre connoissance de ce qu'il me contoit. Je lui témoignai une si vive impatience de saluer mes anciens maîtres, que pour la satisfaire, il me mena chez lui sur le champ. J'étois curieux d'éprouver don Alphonse, & de juger par la réception qu'il me feroit s'il lui restoit encore quelque affection pour moi. Je le trouvai dans une salle où il jouoit aux échecs avec la baronne de Steinbach. Il quitta le jeu, & se leva dès qu'il m'aperçut. Il s'avança vers moi avec transport, & me pressant la tête entre ses bras : Santillane, me dit-il, d'un air qui marquoit une véritable joie, vous m'êtes donc enfin rendu ! J'en suis charmé. Il n'a pas tenu à moi que nous n'ayons toujours été ensemble. Je vous avois prié, s'il vous en sou-

vient, de ne vous pas retirer du château de Leyva. Vous n'avez point eu d'égard à ma prière. Je ne vous en fais pourtant pas un crime ; je vous sçais même bon gré du motif de votre retraite. Mais depuis ce temps-là vous auriez dû me donner de vos nouvelles, & m'épargner la peine de vous faire chercher inutilement à Grenade où don Fernand mon beau-frère m'avoit mandé que vous étiez.

Après ce petit reproche, continua-t-il, apprenez-moi ce que vous faites à Madrid. Vous y avez apparemment quelque emploi. Soyez persuadé que je prends plus de part que jamais à ce qui vous regarde. Seigneur, lui répondis-je, il n'y a pas quatre mois que j'occupois à la cour un poste assez considérable. J'avois l'honneur d'être secrétaire & confident du duc de Lerme. Serait-il possible ! s'écria don Alphonse avec un extrême étonnement. Quoi ! vous auriez été dans la confiance de ce premier ministre ! J'ai gagné sa faveur, repris-je, & je l'ai perdue de la manière que je vais vous le dire. Alors je lui racontai toute cette histoire, & je finis mon récit par la résolution que j'avois prise d'acheter, du peu de bien qui me restoit de ma prospérité passée, une chaumière, pour y aller mener une vie retirée.

Le fils de don César, après m'avoir écouté avec beaucoup d'attention, me répliqua : Mon cher Gil Blas, vous sçavez que je vous ai toujours aimé. Vous m'êtes encore plus cher que

jamais, & il faut que je vous en donne des marques, puisque le ciel m'a mis en état d'augmenter vos biens. Vous ne ferez plus le jouet de la fortune. Je veux vous affranchir de son pouvoir, en vous rendant maître d'un bien qu'elle ne pourra vous ôter. Vous êtes dans le dessein de vivre à la campagne ; je vous donne une petite terre que nous avons auprès de Lli-rias, à quatre lieues de Valence. Vous la connoissez. C'est un présent que nous pouvons vous faire sans nous incommoder. J'ose vous répondre que mon père ne me défavouera point, & que cela fera un vrai plaisir à Séraphine.

Je me jettai aux genoux de don Alphonse qui me releva dans le moment. Je lui baifai la main, & plus charmé de son bon cœur que de son bienfait : Seigneur, lui dis-je, vos manières m'enchantent. Le don que vous me faites m'est d'autant plus agréable, qu'il précède la reconnaissance d'un service que je vous ai rendu, & j'aime mieux le devoir à votre générosité qu'à votre reconnaissance. Mon gouverneur fut un peu surpris de ce discours, & ne manqua pas de me demander ce que c'étoit que ce prétendu service. Je le lui appris, & lui fis un détail qui redoubla son étonnement. Il étoit bien éloigné de penser, aussi bien que le baron de Steinbach, que le gouvernement de la ville de Valence lui eût été donné par mon crédit. Néanmoins, n'en pouvant plus douter : Gil

Blas, me dit-il, puisque c'est à vous que je dois mon poste, je ne prétends point m'en tenir à la petite terre de Llirias ; je vous offre avec cela deux mille ducats de pension.

Halte-là, seigneur don Alphonse, interrompis-je en cet endroit. Ne réveillez pas mon avarice. Les biens ne sont propres qu'à corrompre mes mœurs. Je ne l'ai que trop éprouvé. J'accepte volontiers votre terre de Llirias. J'y vivrai commodément avec le bien que j'ai d'ailleurs ; mais cela me suffit, & loin d'en désirer davantage, je consentirois plutôt de perdre tout ce qu'il y a de superflu dans ce que je possède. Les richesses sont un fardeau dans une retraite où l'on ne cherche que de la tranquillité.

Pendant que nous nous entretenions de cette sorte, don César arriva. Il ne fit guère moins paroître, de joie que son fils en me voyant, & lorsqu'il fut informé de l'obligation que sa famille m'avoit, il me pressa d'accepter la pension, ce que je refusai de nouveau. Enfin le père & le fils me menèrent sur le champ chez un notaire où ils firent dresser la donation qu'ils signèrent tous deux avec plus de plaisir qu'ils n'auroient signé un acte à leur profit. Quand le contrat fut expédié, ils me le remirent entre les mains, en me disant que la terre de Llirias n'étoit plus à eux, & que j'en pourrois aller prendre possession quand il me plairoit. Ils s'en retournèrent ensuite chez le baron de Steinbach, & moi je volai vers notre hôtel

où je ravis d'admiration mon secrétaire, lorsque je lui annonçai que nous avions une terre dans le royaume de Valence, & que je lui contai de quelle manière je venois de faire cette acquisition. Combien peut valoir ce petit domaine ? me dit-il. Cinq cents ducats de rente, lui répondis-je, & je puis t'affurer que c'est une aimable solitude. Je la connois pour y avoir été plusieurs fois en qualité d'intendant des seigneurs de Leyva. C'est une petite maison sur les bords du Guadalaviar, dans un hameau de cinq ou six feux, & dans un pays charmant.

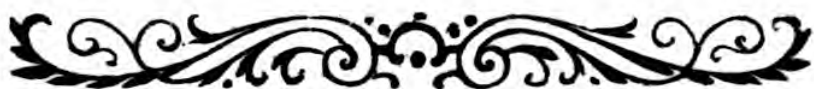
Ce qui m'en plaît davantage, s'écria Scipion, c'est que nous aurons là de bon gibier, avec du vin de Benicarlo & d'excellent muscat. Allons, mon patron, hâtons-nous de quitter le monde & de gagner notre hermitage. Je n'ai pas moins d'envie d'y être que toi, lui repartis-je ; mais il faut auparavant que je fasse un tour aux Asturies. Mon père & ma mère n'y font pas dans une heureuse situation. Je prétends les aller chercher, pour les conduire à Lliria, où ils passeront en repos leurs derniers jours. Le ciel ne m'a peut-être fait trouver cet azyle que pour les y recevoir, & il me puniroit si j'y manquois. Scipion loua fort mon dessein. Il m'excita même à l'exécuter. Ne perdons point de temps, me dit-il, je me suis assuré déjà d'une chaise roulante. Achetons vite des mules & prenons le chemin d'Oviedo. Oui,

mon ami, lui répondis-je, partons le plus tôt qu'il nous fera possible. Je me fais un devoir indispensable de partager les douceurs de ma retraite avec les auteurs de ma naissance. Nous nous verrons bientôt dans notre hameau, & je veux, en y arrivant, écrire sur la porte de ma maison ces deux vers latins en lettres d'or :

Inveni portum. Spes & Fortuna, valete !
Sat me lufitis : ludite nunc alios.

Fin du neuvième livre.





NOTES

DU

TOME TROISIÈME.

1. Cet *Avertissement*, publié en tête de la première édition du tome troisième de *Gil Blas*, en 1724, & reproduit dans l'édition de 1730, ne figure plus dans l'édition de 1732, & ne reparoit pas dans celle de 1747.

Il ne faudroit pas le prendre à la lettre. Le Sage a bien corrigé celui de ses anachronismes qui fautoit le plus aux yeux ; au duc d'Almeyda qui figuroit d'abord dans l'épisode de don Pompeyo de Castro, il a substitué un duc de Radzivil, & la ville de Varfovie à celle de Lisbonne, mais dans toute son œuvre, il en a pris bien à son aise avec la chronologie. Gil Blas qui, au livre III, devoit avoir vingt ans ou environ, au livre IX, où on le voit emprisonné peu de temps avant la disgrâce du duc de Lerme, en 1620, auroit été sexagénaire. Cela ne s'accorderoit guère avec son premier mariage, & encore moins avec les événemens à date certaine relatés dans les dernières parties du livre, tels que l'exil du comte-duc en 1642. Cette année-là, Gil Blas auroit eu près de quatre-vingt-trois ans, & c'est alors

qu'on le voit retourner dans sa terre, se donner pour un homme qui commence à vieillir, & prendre une seconde femme dont il eut deux enfans.

2. Saint Côme, médecin martyr, patron des chirurgiens.

3. Grand critique, du temps de Ptolémée Philadelphe. (*Note de Le Sage.*)

4. Des deniers d'amans étrangers.

5. *L'ambassadeur de soi-même.*

6. Le plus fécond des poètes dramatiques de l'Espagne, mort chevalier de Malte en 1635, à l'âge de soixante-douze ans. Il avoit composé plus de deux mille deux cents comédies ou pièces de théâtre, & beaucoup d'autres poèmes.

7. *Oydor*, auditeur des comptes.

8. Cotys ou Cotytto, déesse de la débauche.

9. Personnage historique qui reparoitra ci-après, favori de Philippe III, qui, en montant sur le trône, en 1598, se reposa sur lui du soin des affaires.

10. *Contador mayor*, grand trésorier.

11. Plaute ruiné avoit été obligé de se vendre à son boulanger, & de tourner la meule d'un moulin à farine.

12. Poète dont le nom reste attaché au style prétentieux & faux; mort en 1627.

13. Satirique latin.

14. Poésies du genre précieux, madrigaux, complimens, petites lettres galantes en vers.

15. Le Sage a mis le mot en italique, comme encore peu usité; on le doit à Ménage.

16. Il s'agit ici bien moins de Gongora & de ses disciples, que des littérateurs françois de l'école de Fontenelle, que de La Motte, de Marivaux, etc.

17. Le P. Berruyer, l'abbé de Houteville.
18. Fameux magicien qui exorcisoit les démons en attachant au nez du patient un anneau mystique.
19. *Tonto*, lourdaud.
20. C'est un des plus violens anachronismes du livre. L'introduction du café en Europe est postérieure d'un siècle environ au temps où Gil Blas s'entretient avec son ami Nunez ; mais cela importe peu à la gaité & à la vérité de cette peinture d'un café littéraire où pouvoit fréquenter l'auteur.
21. *Paraguantes*, pour les gants. On diroit aujourd'hui des *pots de vin*.
22. Les deux ordres de chevalerie les plus importants d'Espagne ; le premier institué dès le XII^e siècle.
23. *Picaro*, vaurien, coquin.
24. *Escrivano*, greffier. (*Note de Le Sage.*)
25. Célèbre orateur romain, qui se tua dans un accès de fièvre chaude, l'an de Rome 780.
26. Lucius Calpurnius Nomentanus, immortalisé par les *Satires* d'Horace.
27. Les vers obscurs que chantoient les prêtres saliens dans leurs processions avoient été composés par Numa. (*Note de Le Sage.*)
28. *Catalina*, c'est, en espagnol, le nom de la maladie qu'il n'est décent d'avoir que petite.
29. *Gallina ciega*, la poule aveugle ; c'est le jeu de Colin-Maillard.
30. D'une politesse fatigante.
31. Métamorphose empruntée au jeu de paume ; la *chasse* est l'endroit où est tombée la balle de l'adversaire, & au delà duquel il faut pousser la sienne pour gagner.

32. *Olla podrida*, c'est un composé de toutes sortes de viandes. *Berengena*, petite citrouille appelée *pomme d'amour* (*Notes de Le Sage.*)

33. Hélas ! une année de plaisir passe comme un vent léger ; mais un moment de malheur est un siècle de tourment.

34. C'est la déesse qui présidoit aux funérailles. (*Note de Le Sage.*)





TABLE
DES CHAPITRES

DU

TOME TROISIÈME.

LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE I. — <i>Des amours de Gil Blas & de la dame Lorença Séphora.</i>	3
CHAP. II. — <i>Ce que devint Gil Blas après sa sortie du château de Leyva, & des heureuses suites qu'eut le mauvais succès de ses amours.</i>	15
CHAP. III. — <i>Gil Blas devient favori de l'archevêque de Grenade & le canal de ses graces.</i>	24
CHAP. IV. — <i>L'archevêque tombe en apoplexie. De l'em-</i>	

<i>barras où se trouve Gil Blas, & de quelle façon il en sort.</i>	33
CHAP. V. — <i>Du parti que prit Gil Blas, après que l'archevêque lui eut donné son congé. Par quel hasard il rencontra le licentié qui lui avoit tant d'obligation, & quelles marques de reconnoissance il en reçut.</i>	38
CHAP. VI. — <i>Gil Blas va voir jouer les comédiens de Grenade. De l'étonnement où le jetta la vue d'une actrice, & de ce qu'il en arriva.</i>	43
CHAP. VII. — <i>Histoire de Laure.</i>	52
CHAP. VIII. — <i>De l'accueil que les comédiens de Grenade firent à Gil Blas, & d'une nouvelle reconnoissance qui se fit dans les foyers de la comédie.</i>	72
CHAP. IX. — <i>Avec quel homme extraordinaire il soupa ce soir-là, & de ce qui se passa entre eux.</i>	78
CHAP. X. — <i>De la commission que le marquis de Marialva donne à Gil Blas, & comment ce fidèle secrétaire s'en acquitta.</i>	83
CHAP. XI. — <i>De la nouvelle que Gil Blas apprit, & qui fut un coup de foudre pour lui.</i>	89
CHAP. XII. — <i>Gil Blas va loger dans un hôtel garni. Il y fait connoissance avec le capitaine Chinchilla. Quel homme c'étoit que cet officier, & quelle affaire l'avoit amené à Madrid.</i>	94
CHAP. XIII. — <i>Gil Blas rencontre à la cour son cher ami Fabrice. Grande joie de part & d'autre. Où ils allèrent tous deux, & de la curieuse conversation qu'ils eurent ensemble.</i>	106
CHAP. XIV. — <i>Fabrice place Gil Blas auprès du comte Galiano, seigneur sicilien.</i>	120
CHAP. XV. — <i>Des emplois que le comte Galiano donna dans sa maison à Gil Blas.</i>	126

- CHAP. XVI. — *De l'accident qui arriva au finge du comte Galiano ; du chagrin qu'en eut ce seigneur. Comment Gil Blas tomba malade, & quelle fut la suite de sa maladie.* 135

LIVRE HUITIÈME.

- CHAPITRE I. — *Gil Blas fait une bonne connoissance, & trouve un poste qui le console de l'ingratitude du comte Galiano. Histoire de don Valerio de Luna.* 147
- CHAP. II. — *Gil Blas est présenté au duc de Lerme, qui le reçoit au nombre de ses secrétaires. Ce ministre le fait travailler, & est content de son travail.* 156
- CHAP. III. — *Il apprend que son poste n'est pas sans désagrément. De l'inquiétude que lui cause cette nouvelle, & de la conduite qu'elle l'oblige à tenir.* 164
- CHAP. IV. — *Gil Blas gagne la faveur du duc de Lerme qui le rend dépositaire d'un secret important.* 170
- CHAP. V. — *Où l'on verra Gil Blas comblé de joie, d'honneur & de misère.* 174
- CHAP. VI. — *Comment Gil Blas fit connoître sa misère au duc de Lerme, & de quelle façon en usa ce ministre avec lui.* 181
- CHAP. VII. — *Du bon usage qu'il fit de ses quinze cents ducats ; de la première affaire dont il se mêla ; & quel profit il lui en revint.* 189
- CHAP. VIII. — *Histoire de don Roger de Rada.* 193
- CHAP. IX. — *Par quels moyens Gil Blas fit, en peu de temps, une fortune considérable, & des grands airs qu'il se donna.* 206
- CHAP. X. — *Les mœurs de Gil Blas se corrompent*

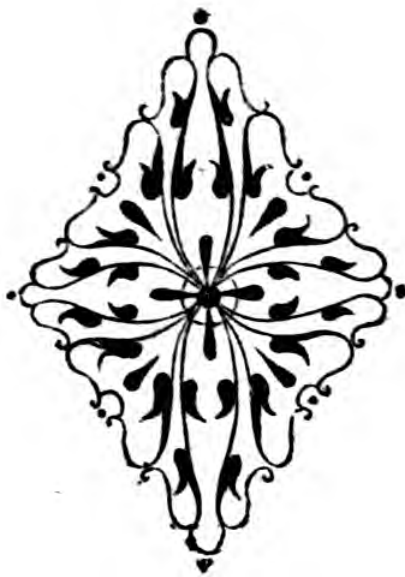
<i>entièrement à la cour. De la commission dont le chargea le comte de Lemos, & de l'intrigue dans laquelle ce seigneur & lui s'engagèrent.</i>	217
CHAP. XI. — <i>De la visite secrète, & des présens que le prince d'Espagne fit à Catalina.</i>	228
CHAP. XII. — <i>Qui étoit Catalina. Embarras de Gil Blas, son inquiétude, & quelle précaution il fut obligé de prendre pour se mettre l'esprit en repos.</i>	235
CHAP. XIII. — <i>Gil Blas continue de faire le seigneur. Il apprend des nouvelles de sa famille. Quelle impression elles font sur lui. Il se brouille avec Fabrice.</i>	240

LIVRE NEUVIÈME.

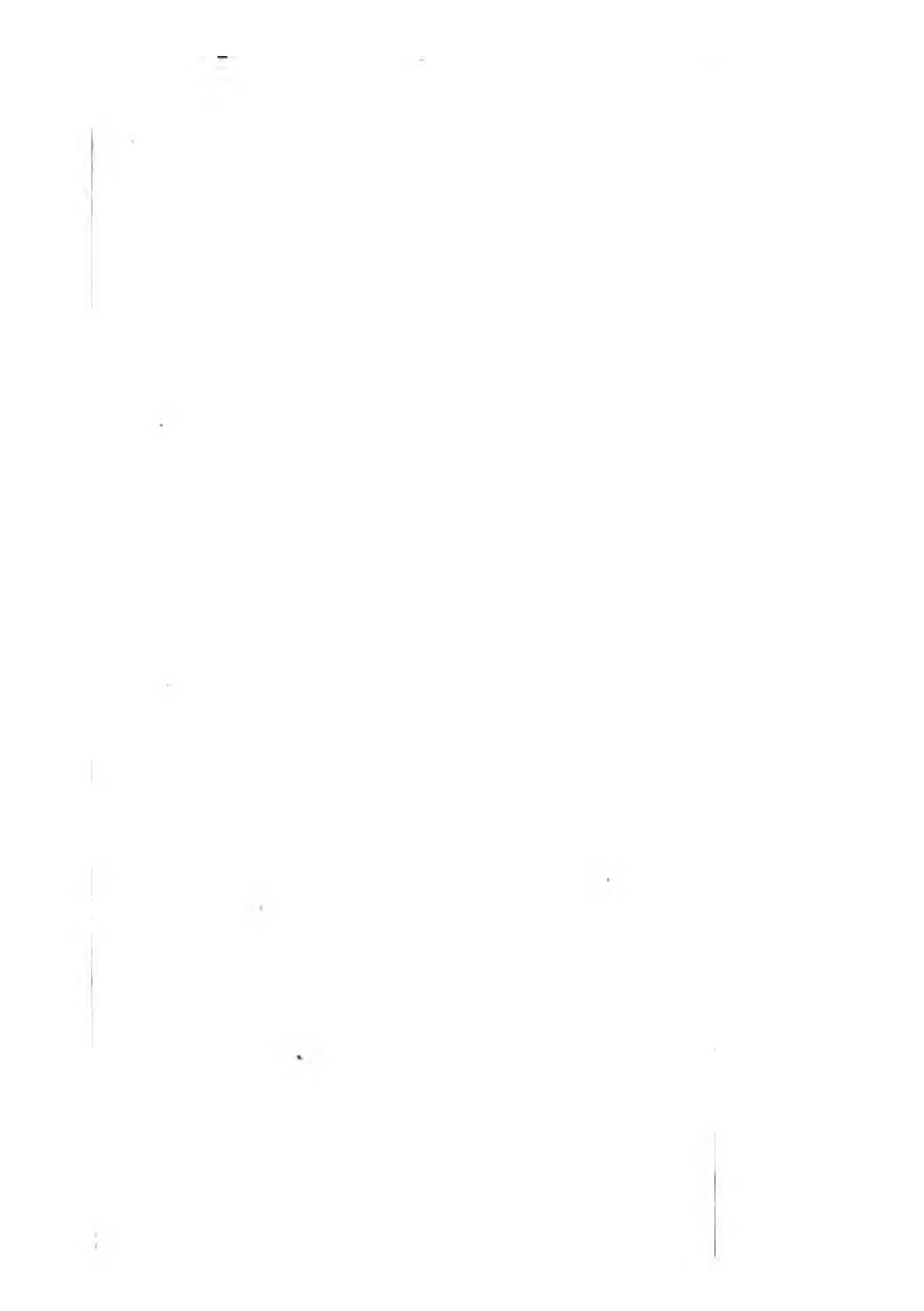
CHAPITRE I. — <i>Scipion veut marier Gil Blas, & lui propose la fille d'un riche & fameux orfevre. Des démarches qui se firent en conséquence.</i>	247
CHAP. II. — <i>Par quel hasard Gil Blas se ressouvint de don Alphonse de Leyva, & du service qu'il lui rendit.</i>	254
CHAP. III. — <i>Des préparatifs qui se firent pour le mariage de Gil Blas, & du grand événement qui les rendit inutiles.</i>	259
CHAP. IV. — <i>Comment Gil Blas fut traité dans la tour de Ségovie, & de quelle manière il apprit la cause de sa prison.</i>	262
CHAP. V. — <i>Des réflexions qu'il fit cette nuit avant que de s'endormir; & du bruit qui le réveilla.</i>	269
CHAP. VI. — <i>Histoire de don Gaston de Cogollos, & de dona Helena de Galisteo.</i>	275

-
- CHAP. VII. — *Scipion vient trouver Gil Blas à la tour de Ségovie, & lui apprend bien des nouvelles.* . . . 301
- CHAP. VIII. — *Du premier voyage que Scipion fit à Madrid : quels en furent le motif & le succès. Gil Blas tombe malade. Suite de sa maladie.* 307
- CHAP. IX. — *Scipion retourne à Madrid. Comment & à quelles conditions il fit mettre Gil Blas en liberté. Où ils allèrent tous deux en sortant de la tour de Ségovie, & quelle conversation ils eurent ensemble.* 314
- CHAP. X. — *Ce qu'ils firent en arrivant à Madrid. Quel homme Gil Blas rencontra dans la rue, & de quel événement cette rencontre fut suivie.* 319





540515





1947

1947

